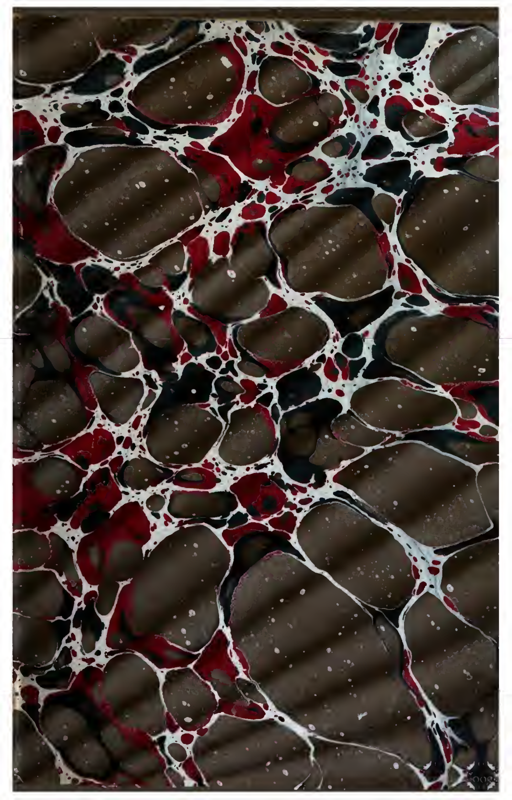
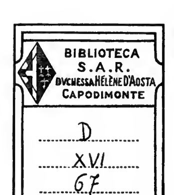
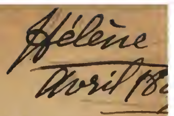




GALLIÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
HELENÆ
AN. DM
EX LIBRIS
MCMV




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
D
XVI
67



ROSA FERRUCCI

SA VIE ET SES LETTRES

PUBLIÉES

PAR Mme FERRUCCI, SA MÈRE

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR L'ABBÉ LÉON LE MONNIER
VICAIRE A SAINT-LOUIS D'ANTIN

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

—

ROSA FERRUCCI

SA VIE ET SES LETTRES

TYPOGRAPHIE



ROSA FERRUCCI

SA VIE ET SES LETTRES

PUBLIÉES

PAR Mme FERRUCCI, SA MÈRE

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR L'ABBÉ LÉON LE MONNIER

Vicaire à Saint-Louis-d'Antin.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

INTRODUCTION

Où écrire la justice, l'amour, la pudeur et la miséricorde, si ce n'est dans l'âme éclairée ?
CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Le nom de Mademoiselle Ferrucci n'a plus besoin qu'on le révèle : en France aussi bien qu'en Italie, il est entouré d'un pieux et légitime respect.

M. Ozanam fut des premiers, parmi nous, à connaître la sainte enfant. Il la rencontra en 1853, dans sa famille, tout près de cette bibliothèque de soixante mille volumes qu'il aimait tant et dont M. Ferrucci, au nom de la ville de Pise, lui faisait gracieusement les honneurs. Il la vit ensuite, et plus à loisir, sur les

bords de la Méditerranée, dans un riant village appelé l'Antignano (1), *où il passa ses derniers beaux jours, et où, déjà aux portes de la mort, mais toujours plein de jeunesse, il mit la dernière main aux pages charmantes qu'il avait pieusement intitulées :* Pèlerinage au pays du Cid. *Mademoiselle Ferrucci entrait alors à peine dans la vie : elle n'avait guère que seize à dix-sept ans, mais déjà il était facile de pressentir tout ce qu'elle deviendrait bientôt ; et on assure que l'illustre malade chercha plus d'une fois auprès d'elle ce rayon de paix et d'espérance, si doux à ceux qui s'en vont, et qui émane si naturellement d'une âme pure.*

Quatre ans après, à la fin de 1856, un ami d'Ozanam, le regrettable abbé Perreyve, était à son tour conduit auprès d'elle. Elle avait bien grandi. Les années de la jeunesse, ces années qui viennent et qui apportent, comme disait Horace, multa ferunt anni venientes, *lui avaient, en effet, beaucoup apporté. Une étude sérieuse*

(1) « *Nous allons, comme le beau monde de Florence, de Sienne, de Livourne, passer juillet et août, all' Antignano, joli village au pied du Montenero : j'aurai l'aimable société du professeur Ferrucci.* » (Lettres *d'Ozanam, IIe vol., p. 508.*)

de la littérature lui avait révélé la plus grande partie des trésors de l'âme humaine. Elle avait, par l'histoire, pris possession du monde et entrevu quelque chose des secrets de la Providence, mère des hommes. Un amour heureux et sanctifié par la religion était venu remplir son âme, et y répandait la joie avec l'espérance. Sa vie, comme une source qui monte, se trahissait de tous côtés, malgré les sévères précautions d'une humilité attentive. Toutes ces qualités exquises devaient vivement frapper l'abbé Perreyve sensible comme il était à la beauté morale. Il en garda une impression profonde, et, quelques mois après, lorsqu'il apprit qu'une mort impitoyable venait de trancher subitement cette existence en fleur, on eût pu croire qu'il était frappé lui-même.

Il accourut de Rome où il était allé, mêla ses pleurs et son deuil au deuil et aux pleurs d'une famille désolée; puis, se souvenant qu'il n'y a point d'interruption dans la vie des saints et que leur tombe est un berceau où ils trouvent une nouvelle jeunesse et une beauté désormais incorruptible, il releva son âme et ne craignit pas de parler, à des cœurs dignes de l'entendre, non-seulement de résignation, mais encore

de consolations et de joies austères et saintes. Il ne s'en tint pas là. Il s'unit au Cardinal-Archevêque de Pise, pour décider Madame Ferrucci à tromper sa douleur et à combler le vide de son âme en écrivant la vie de son enfant. Puis, à son retour en France, quand cette mère vraiment forte lui eut envoyé le livre qu'il avait demandé, lui-même se mit à l'œuvre ; et, moitié traduisant, moitié parlant en son nom propre, il écrivit dans le Correspondant (1) *quelques pages qui furent bien accueillies et qui demeureront parmi les plus sincèrement émues qui soient sorties de sa plume.*

Depuis lors la jeune Italienne fut, en partie du moins, connue parmi nous. Elle fut du même coup admirée et aimée. L'abbé Perreyve, obligé de se borner, avait surtout raconté sa vie de fiancée. Grande et solennelle époque pour une jeune fille ! Ces années de douce sécurité qui s'en vont, un avenir profond et incertain qui s'approche, les sentiments encore inconnus qui s'éveillent, les tendresses, les dévouements, les fortes vertus qui seront bientôt nécessaires, tout saisit, étonne et agite ces jeunes âmes plus na-

(1) *Juin,* 1858.

turellement sérieuses qu'on ne croit d'ordinaire. Il est rare que les plus vulgaires ne rencontrent pas alors quelque grandeur et n'éprouvent pas le besoin de chercher en haut leur confiance et leur force. Pour Mademoiselle Ferrucci, préparée par une admirable éducation, elle montra vraiment tout ce qu'un amour chrétien peut opérer dans une âme pure. « A travers le voile de ses aurores joyeuses, nous dit M. Perreyre avec autant de vérité que de grâce, elle fixait du regard le soleil divin de l'éternelle beauté. Son bonheur embellissait la terre, et la terre embellie lui rappelait aussitôt le ciel. Son amour mettait sur ses lèvres le commencement d'un chant, mais le chant devenait cantique et s'achevait pour Dieu. » Ajoutez que son biographe semblait merveilleusement préparé à la comprendre. Jeune diacre alors, et se préparant aux obligations comme aux grandeurs du sacerdoce, il semblait conduit, par le cours même de ses pensées, à glorifier le Christianisme « d'avoir si bien dirigé le cœur de l'homme, qu'il en a fait ce cœur à la fois si virginal et si fort, capable d'aimer plus et mieux que jamais tout ce qu'il faut aimer sur la terre, et capable à la fois de l'aimer toujours moins que

Dieu. » *Malade lui-même, et déjà atteint de la terrible affection qui devait nous le ravir, il avait une grâce touchante à parler* « *de la mystérieuse fraternité de l'amour et de la mort,* » *qu'on retrouve au fond de toute poésie et que Dieu a si souvent associée, en effet, dans la vie et dans l'histoire :*

« Fratelli, a un tempo stesso Amore e Morte
« Ingenerò la sorte (1). »

Je le répète, ces pages trop courtes furent lues avec avidité. C'est à elles qu'il faut attribuer toutes les sympathies qui, en France, se sont dès à présent attachées à la mémoire de Mademoiselle Ferrucci.

J'ai cru qu'en traduisant entièrement l'œuvre de sa mère, on rendrait ces sympathies plus nombreuses et plus vives. Les fiançailles de Mademoiselle Ferrucci se détachent sans doute comme un épisode plein de fraîcheur; elles ne la font pourtant pas entièrement connaître. Sa vie forme un tout harmonieux. Cette vie, pour employer une parole de nos saints Livres, ressemble à la lumière : comme la lumière, elle

(1) *Léopardi*, Poésies.

a été croissant des premiers feux du matin aux clartés sereines du jour complet (1). *C'est dans ce progrès constant qu'il la faut considérer pour en apprécier convenablement toute la beauté. Veut-on me permettre d'en indiquer brièvement la suite et comme les phases principales? Les jeunes lecteurs, auxquels j'aime surtout à penser, verront mieux dans cet abrégé ce qu'ils ont à faire eux-mêmes.*

Sa première enfance avait déjà quelque chose d'épanoui et de radieux. Elle ne pleura pas à son entrée au monde. Son âme, semblable aux forces vives qui ne peuvent longtemps être contenues, s'éveilla de bonne heure sous les caresses maternelles. Elle aima d'abord ses parents qu'elle voyait lui sourire, puis Dieu dont ils lui dirent aussitôt le nom sacré. Sa mère raconte qu'elle la contempla bien des fois joignant ses petites mains pour la prière, et prenant cette attitude d'adoration enfantine et profonde, où notre nature, encore livrée à elle-même, témoigne si manifestement qu'elle se souvient de son Auteur. A quatre ans, elle se montrait sensible à toutes les harmonies. Madame Ferrucci expli-

(1) Prov. IV, 18.

quait alors le Dante à quelques jeunes Génevoises. L'enfant se tenait à ses pieds recueillie et plus attentive qu'on n'eût pu croire : au bout de quelques jours on la surprit chantant les vers du poëte et comme sa mère paraissait étonnée : « Je ne comprends pas, » lui dit-elle, « ce que vous lisez, mais je m'y plais, parce qu'il me semble entendre une belle musique. » Le même instinct gracieux lui fit goûter et comprendre la nature. C'est en lui montrant le ciel, les étoiles, le soleil et les montagnes qu'on avait commencé à lui révéler les grandeurs divines, et, un peu plus tard, elle avait une joie vive à courir au travers des prairies et à s'abandonner là, à tous ces dialogues animés et joyeux pour lesquels les enfants n'ont guère besoin d'interlocuteur. Sa mère lui demandait parfois en souriant avec qui elle parlait de la sorte : « Avec les fleurs, » répondait-elle, « avec les arbres, avec les oiseaux ; et si vous saviez les belles choses qu'ils me disent ! »

Aimables commencements, naïves allégresses des âmes bien nées ! qui d'entre nous, les rencontrant auprès de soi, ne s'est arrêté pour en goûter à loisir tout le charme et l'attrait ? Quel est l'homme assez distrait, assez indifférent

aux plus doux spectacles de notre terre, pour n'avoir pas remarqué avec admiration combien ces grandes choses impérissables, éternelles, divines, notre richesse, notre honneur, au fond notre joie et notre souci dominant, si légers que nous puissions paraître, déjà l'enfant les cherche, les accueille avec un mélange exquis de surprise et de respect, y trouve ses premières tendresses et ses premiers tressaillements? Dante, non moins attentif à ne rien laisser passer de délicat, qu'ardent à poursuivre ce qui lui semblait vil et corrompu, a bien poétiquement et en même temps bien philosophiquement dépeint cet éveil plein de fraîcheur :

« L'âme, » *dit-il,* « sort de la main de Dieu, qui l'aime avant qu'elle soit, comme une jeune fille qui se joue, riant et pleurant tout ensemble.

« Dans sa première simplicité, elle ne sait rien, si ce n'est qu'issue d'un Créateur souverainement heureux, elle retourne volontiers vers ce qui fait sa joie (1). »

(1) Esce di mano a lui, che la vagheggia
Prima che sia, a guisa di fanciulla
Che piangendo e ridendo pargoleggia
L'anima semplicetta che sa nulla
Salvo che, mossa da lieto fattore,
Volentier torna a ciò che la trastulla.

Hélas! ce temps d'heureuse et riche spontanéité ne dure guère. Etres imparfaits et condamnés à grandir par progrès qui se succèdent lentement, il en est de notre vie comme de tous les germes; il faut qu'elle se brise et se morcelle pour atteindre son entier développement, et il semble qu'en se divisant ainsi, elle porte dans chacune de ses manifestations moins de pureté et de plénitude. Surtout, créatures déchues et désormais haletantes, nous ne tardons pas à trouver en nous la contradiction et la lutte. Le désordre s'est établi à la racine même de nos facultés. Au lieu de croître ensemble et de s'aider mutuellement, elles se devancent, elles s'opposent, elles se heurtent à mesure qu'elles acquièrent plus de force. C'est un état violent et douloureux qui fait de nous, suivant une parole de Socrate, autant d'êtres plus confus et plus embrouillés que les monstres compliqués de la Fable antique. La Sainte Ecriture est plus énergique encore. Elle compare cette tumultueuse agitation de nos âmes à une mêlée sanglante où il nous faut intervenir et où, aux prises avec les parties intempérantes et désordonnées que nous trouvons en nous, nous devons, sur leur ruine, établir le triomphe de la raison, de la liberté,

de l'ordre et de la paix. « Tu dois tendre, » *dit de son côté l'Imitation,* « à ce que, en tout lieu et occupation, tu soyes franc par dedans et puissant sur toi, c'est-à-dire que tu t'en puisses oster quand tu voudras, que tu soyes seigneur de tes œuvres et gouverneur, non pas serf ou vendu (1). » *Nobles paroles, qui nous rappellent à tous notre royauté naturelle, et qu'il faut s'empresser de faire retentir aux oreilles de l'enfance. Oui, il faut de bonne heure avertir ces jeunes âmes où tout s'agite et cherche sa place; il faut, avec d'infinis ménagements et sans rien choquer ni détruire, leur apprendre à se démêler et à se reconnaître elles-mêmes, à recueillir un à un et à mettre* dans la main de leur conseil (2) *tous les fils de leur vie, à se diriger ainsi et à se gouverner, à commencer sans retard l'apprentissage nécessaire de la dignité et de la vertu active.*

(1) L'Internelle Consolacion. *Je profite volontiers de cette citation pour recommander cette ancienne version de* l'Imitation, *où l'on trouve, comme disait M. Alfred Tonnellé, « gracieuse conversation, douce consolation, grande paix et merveilleuse familiarité. »*

(2) *Au commencement, Dieu a créé l'homme, puis il l'a laissé dans la main de son conseil. Le bien et le mal, la vie et la mort sont devant lui : il lui sera donné ce que lui-même aura choisi.* (Eccli. xv, 14, 18.)

Au nombre de ceux qui, dès leurs premières années, se sont vaillamment portés à cette tâche, on voudra sans doute compter Mademoiselle Ferrucci. Vive et généreuse, elle n'eut pas, comme tant d'autres, à secouer l'engourdissement stupide d'une âme molle, ou à s'arracher péniblement aux satisfactions grossières des sens. Mais il lui fallut du travail et des efforts pour contenir le mouvement prompt et rapide qui emportait son âme dans toute les directions. Elle s'irritait naturellement contre les obstacles, et ce n'était ni sans frémir, ni même sans s'indigner parfois, qu'elle entendait les observations et les réprimandes. Si elle se fût livrée à son penchant, elle eût porté dans sa conduite quelque chose d'impatient et d'impérieux qui lui eût fait tout renverser durement sur son passage. Par bonheur, la vigilance de sa famille, l'industrieuse direction de sa mère, sa grande loyauté à se juger elle-même, lui firent apercevoir le danger. Elle en fut effrayée, et sur-le-champ elle entreprit contre cette funeste disposition une lutte qu'elle soutint avec une décision extraordinaire. Elle surveilla rigoureusement et nota chaque jour ses paroles et ses actions. Elle appela sa mère à son aide et l'entretint avec can-

deur de ses bons comme de ses mauvais succès. Elle mit tout en œuvre, en un mot, et ne s'accorda ni trêve ni relâche. Une volonté si sincère fut récompensée. Elle acquit enfin cette douceur parfaite qui, de l'âme, descend jusque dans l'attitude et le son de la voix et qui, à le bien prendre, est moins une vertu particulière qu'une réunion de vertus excellentes : le bon sens, la modération des désirs, une entière soumission à Dieu, un souci délicat des pensées et des besoins des autres.

La vie est un mouvement qui doit longtemps, qui doit toujours nous porter en avant. Tout n'est pas fini pour une jeune âme quand, par une action forte et persévérante, elle en est venue à se pacifier et à se posséder elle-même. Sans doute elle a fait beaucoup. Son contact n'aura désormais rien d'âpre ni de dur : elle sera de celles qu'on ne craint pas de rencontrer : c'est une grande chose. Il lui reste, pour achever son œuvre, à employer et à orner les puissances dont elle est devenue maîtresse. Sensibilité, imagination, intelligence, volonté, ces belles facultés sont autant de trésors que nous tenons de la libéralité divine et qui constituent comme la dot que tout homme reçoit à son entrée au monde. Il

est impossible que leur objet se borne à éviter tout désordre et à ne pas devenir malfaisantes. Dieu n'a donné ce rôle négatif à aucune de ses créatures. Elevé au-dessus des autres, l'homme surtout doit se cultiver, tirer parti de lui-même, devenir, dans la maison du Seigneur, semblable à un olivier qui se couvre de fruits en son temps (1). « Frères, » *écrivait saint Paul aux premiers chrétiens,* « tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'un bon renom, voilà votre vocation et ce qui doit sans cesse occuper vos pensées et vos méditations (2). »

Après ces paroles aussi générales que graves et solennelles, il n'y a plus à hésiter. Il n'est permis à personne de se négliger soi-même. La jeune fille, aussi bien que le jeune homme, est tenue de cultiver assidûment ce qui est en elle. Nos pères se trompaient par conséquent, quand ils se montraient, pour l'éducation de la femme, si humblement dociles aux vulgaires maximes du Chrysale de Molière. Etrange erreur quand on

(1) Ps. LI, 10.
(2) Philipp. IV, 8.

y réfléchit! Quoi! voilà, je suppose, une enfant que la main de Dieu avait touchée dès sa naissance et sur laquelle le soleil de l'intelligence s'était levé. Elle a passé, comme en se jouant, par les différentes initiations de l'enfance, elle est peu à peu devenue sensible au rhythme du langage, elle a goûté cette première poésie des belles choses et des beaux sentiments qui, sur ces faciles natures, agit de si bonne heure. Maintenant une pensée plus haute la tourmente; ce qu'elle n'a qu'entrevu jusqu'ici, elle voudrait en faire un examen plus attentif; ces grands mots de beauté, de devoir, de famille, de religion, de patrie, où elle sent que tout est ramassé, elle cherche à pénétrer jusqu'à leur sens intime et caché: toute cette vie, en un mot, dont le flot pur et brillant commence à monter en elle, elle demande à en connaître la source et le secret. Voilà l'impérieux besoin et comme le cri de sa jeunesse. Combien ce besoin est légitime, combien ce cri part des entrailles, vous pourriez le reconnaître tantôt à la gravité et, si je puis dire, à la mélancolie de son attitude, tantôt au feu avec lequel elle accueille tout ce qui éclaire et agrandit son horizon. Mais c'est précisément ce que vous ne voulez pas, et, invoquant je ne

sais quelle expérience qui se croit sage et n'est que superficielle, vous travaillez à rabattre cette aile inquiète et à ramener cet esprit qui s'élance aux étroites limites de ce que vous nommez la vie pratique! Soit, si vous le voulez, puisque après tout, la chose dépend de vous; mais au moins vous ne refuserez pas de connaître les suites d'une conduite si arrêtée.

D'abord vous refusez une grande joie à cette enfant, que vous aimez cependant et dont vous cherchez le bonheur; oui, une grande joie. On assure que les anciens — ils avaient un sens poétique merveilleux et comme une intuition naturelle de tous les symboles! — témoignaient une vive allégresse et battaient des mains quand on apportait les flambeaux qui devaient éclairer et réjouir leurs festins : Salve lux! salve lux! *Il se passe quelque chose de semblable en ces jeunes âmes aussitôt qu'on ouvre largement la vie devant elles. Elles croient sortir d'épaisses ténèbres et saluent avec admiration la lumière qui leur est montrée. Tout prend à leurs yeux un nouvel aspect. En même temps qu'elles pénètrent mieux les beautés et les harmonies de notre terre, elles se prennent à la considérer comme le théâtre de notre activité, comme le lieu à la fois dou-*

loureux et glorieux de nos agitations et de nos espérances. L'âme humaine leur apparaît en quelque sorte pour la première fois ; il leur semble que, étrangères jusque-là chez elles-mêmes, elles commencent seulement à découvrir cette sensibilité si intime et si délicate, cette intelligence capable de s'élever jusqu'au ciel et d'entrer en société avec Dieu, ce cœur que Notre-Seigneur appelait un bon trésor *et qui, en effet, suffirait à tout embellir et à tout transfigurer. Se connaissant mieux, elles trouvent plus de facilité à pénétrer chez les autres, et aussitôt elles goûtent combien vrai est le mot de Bossuet, que* « le grand plaisir de l'homme est manifestement l'homme. » *Elles accueillent dès lors, elles cherchent tout ce qui leur parle de lui, l'histoire qui raconte ses travaux, la littérature qui s'efforce de le saisir et de le peindre dans toutes ses situations, l'art tout entier qui n'a de valeur que parce qu'il exprime quelqu'un des côtés de son âme. Par-dessus tout, elles aperçoivent, dans une clarté plus sainte, Dieu très-bon et très-grand, qui, nous ayant faits à son image, n'a jamais voulu nous abandonner, mais nous a toujours accompagnés comme un père accompagne son enfant, ouvrant la main, dit l'Ecri-*

ture, et donnant à chaque génération comme à chaque âme son emploi, sa grandeur et sa bénédiction. Toutes ces révélations qui leur surviennent presque en même temps les enchantent. « C'est un bonheur, disait Eugénie de Guérin, une surprise comparable à celle du poussin sortant de sa coque! » — « Heure bénie! s'écrie une autre jeune fille, qui pourrait l'oublier et ne pas se sentir remplie d'une émotion profonde en songeant à tout ce que Dieu nous y accorda? »

Ces étonnements, ces tressaillements salutaires, il n'y a pas à craindre que votre élève les connaisse jamais. Et ce sera son moindre désavantage. Vous la réservez encore à d'inévitables souffrances. « Tout le monde sait, disait Platon, qu'une plante, qu'un animal, qui ne trouve en naissant ni la nourriture, ni la saison, ni le climat qui lui conviennent, se corrompt d'autant plus que sa nature est plus vigoureuse (1). » *Les âmes n'échappent pas à cette loi. Elles ont besoin d'être nourries, et les meilleures s'agitent étrangement quand l'aliment qu'on leur accorde est pauvre et insuffisant. On dirait qu'on retrouve en elles cette horreur du vide qu'on a si longtemps attribuée*

(1) République, L. VI.

à la nature. Elles se travaillent et sont sans repos, parce que leurs facultés, éveillées par le progrès des ans, n'ont point rencontré leur objet et que tout en elles attend, quoi? elles ne le savent guère, mais assurément un progrès qui ne leur est pas donné et qui pourtant importerait à leur apaisement. De là de vagues aspirations, des curiosités souvent déréglées et malsaines, une agitation sans terme et sans but, quelque chose d'incertain et d'inquiet, enfin presque toujours un découragement profond qui leur rend pesante une vie qui n'a pas trouvé toutes ses ressources. Suites déplorables de votre pusillanimité! vous n'avez pas voulu d'éducation supérieure pour ces pauvres enfants, vous avez redouté l'idéal pour leur forte jeunesse, l'idéal qui est saint, qui grandit et qui élève, qui s'accommode, au besoin, avec les plus humbles obligations de la vie : du même coup, et par une sorte de fatalité à laquelle il y en a bien peu qui échappent, vous les avez livrées au rêve qui est creux par nature, dégoûte du présent, entraîne vers un avenir impossible et prépare les déceptions les plus amères.

A qui ne serait pas encore convaincu et continuerait à craindre une initiation trop peu dis-

crète, il faudrait présenter Mademoiselle Ferrucci comme un engageant exemple. A six ans elle lisait l'italien, le français, l'allemand. Plus tard elle étendit encore cette connaissance des langues. Elle lisait dans les textes originaux Virgile, Cicéron, Tacite, et, parmi les modernes, Bossuet, son vrai maître, dit Madame Ferrucci, Bourdaloue, Fénelon et Fleury. Après Dante, qu'elle avait appris par cœur, ses poëtes préférés étaient Schiller, Milton et Klopstock. Elle aimait l'histoire et se plongeait avec délices dans les vieux annalistes de l'Italie. Enfin elle-même avait commencé à écrire. Voilà, n'est-il pas vrai, tout ce qui vous effrayait, un besoin de connaître qui semble aller jusqu'à l'avidité, des lectures qui s'entassent et s'accumulent, une grande partie de l'âme et de la vie consacrée aux choses de l'esprit et de l'art. Est-ce que tout cela n'aura pas de funestes conséquences? Cette enfant ne sera-t-elle pas enivrée? Saura-t-elle longtemps se préserver de l'insupportable arrogance du pédantisme? Ouvrez sa vie plutôt, et jugez vous-même. Quelle simplicité! quelle discrétion, ou mieux, pour parler comme Fénelon, quelle pudeur sur la science! quel goût de la vie ordinaire et domestique! quel éloigne-

ment pour tout ce qui ressemble au faste ou à une sotte présomption ! Aucun de vos tristes pressentiments ne s'est donc réalisé ; au contraire, si nous en croyons sa mère, des fruits admirables se sont produits : jeune fille, elle a toujours fait de l'étude une œuvre de religion, croyant à bon droit qu'elle honorait Dieu par là, puisque lui-même a fait luire en nous le rayon de lumière divine d'où procède tout ce que nous savons : fiancée et à la veille de son mariage, elle cherchait à entrevoir ce qu'allait lui apporter cette vie nouvelle, et, parmi tous les motifs qu'elle avait de bien espérer, elle n'avait garde d'oublier celui-ci, qu'elle se trouvait également préparée à s'associer à l'intelligence et au cœur de son fiancé : enfin qu'un sort cruel ne l'eût pas moissonnée avant l'heure, que Dieu lui eût donné, qu'il eût béni l'union qu'elle attendait, elle n'eût pas été comme un si grand nombre sans voix et sans action auprès de ses fils devenus grands ; elle eût gardé dans sa main les nobles cordes de leur âme, et les eût associés avec autorité à toutes ses convictions et à toutes ses espérances. Dites, ne sont-ce pas là d'admirables forces ? ne les enviez-vous pas pour votre enfant ? Elles sont dues, soyez-en

convaincu, bien plus à l'étude qu'à des facultés exceptionnelles, non pas, il est vrai, à l'étude sèche et se nourrissant stérilement d'elle-même, mais à l'étude véritable, à celle où toutes nos bonnes puissances sont en jeu et qui se tourne de bonne heure à aimer.

Aimer, tel est, en effet, le plus haut point de toute vie et de toute éducation. Etude, esprit, science même, tout le reste a manqué le but, quand il n'a pas conduit jusque-là. N'est-ce pas seulement en aimant qu'il nous est donné de répondre à ce que Dieu veut bien nous révéler des richesses infinies qui sont en lui? Sans doute nous ne sommes pas entièrement passifs, nous avons déjà notre rôle dans les visions et les découvertes de l'intelligence. Le désir qui les cherche est une prière, disait Malebranche. L'attention, l'effort qui les prépare est souvent une vertu. Il y a lieu, qui ne le sait? à plus d'un mérite dans l'acquisition laborieuse du savoir. Mais le savoir, qui est la condition de tout, n'achève rien par lui-même. C'est le cœur qui fait l'homme, dit excellemment notre proverbe. Considérez, je vous prie, ce qui se passe dans une âme bien faite, lorsque tout à coup elle se trouve en face de la vérité, de la beauté, de la justice,

ou moins que cela, lorsqu'il lui est donné d'en rencontrer à ses côtés quelque reflet lointain. Quelle commotion ! et bientôt quel travail où elle se met tout entière! L'étonnement, le respect, l'estime, une sorte d'adoration parfois, c'est le premier mouvement de cette âme ébranlée. Puis vient ce qui est plus caractéristique, un tressaillement délicat et délicieux, le don de soi, et, dans ce don même, un sentiment dominant de contentement, de repos, de plénitude. Enfin comme autant de fruits précieux, des forces inconnues et qui jaillissent comme d'une source cachée, un courage plus confiant et désormais porté à beaucoup entreprendre, et, pour tout soutenir, une résolution qui saura traverser les obstacles; voilà l'amour dans la série de ses manifestations. N'avais-je pas raison de dire qu'il est notre grand travail, et qu'à lui seul il résume et met en œuvre toute notre activité? Non, il n'a rien fait, il n'a pas employé la partie divine qui est en lui, l'homme qui n'aime pas ou qui aime peu. « Ils sont demeurés sans affection (1) : » c'est par cette parole accablante que saint Paul achevait de condamner

(1) Rom. I, 31.

tous ces sages qui, sous la loi de nature, ont connu Dieu et n'ont point cherché à le glorifier. « Les malheureux! ils n'aiment pas, » s'écriait sainte Thérèse, un jour qu'elle essayait de comprendre ce que peut être la vie des réprouvés. « Les malheureux! ils n'aiment pas. »

Tous ceux qui ne sont pas étrangers à leur propre vie, reconnaîtront l'exactitude de notre analyse : en toutes choses l'amour est le poids qui nous incline et nous entraîne, amor meus pondus meum, *comme dit si bien saint Augustin. Que si quelques-uns avaient besoin qu'on le leur recommandât plus simplement, nous nous bornerions à invoquer en sa faveur ce qui l'a de tout temps justement rendu populaire. C'est lui qui, mettant l'âme en jeu, engendre la bonté. Or, la bonté qui ne sent combien elle importe au monde? combien, si elle venait à disparaître, tout serait appauvri et plus misérable? qui ne l'a rencontrée d'ailleurs? Qui n'a eu à lui rendre grâces? qui n'a remarqué le divin rayon qu'elle met sur le front de ceux qui la possèdent? « Lorsque Dieu, dit Bossuet, forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme*

la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons (1). » Heureux donc ceux qui sont fidèles à cet attribut fondamental de leur nature ! heureux sont-ils, quelle que puisse être l'humilité de leur condition ! plus heureux encore, si une intelligence cultivée, se mettant au service d'une vraie bonté, permet à cette bonté d'être agissante et de se répandre avec abondance. Ils apparaîtront comme les véritables enfants du Père céleste: ils seront la lumière de leurs frères ; c'est vers eux qu'on se tournera, ils posséderont et consoleront les cœurs ; leur mémoire demeurera longtemps en bénédiction.

Entre tous sera bénie la jeune fille qui, dès son entrée dans la vie, aura su comprendre et pratiquer toutes ces choses. Les hommes aiment tant à rencontrer la vertu dans la jeunesse! Puis c'est en vérité une si charmante créature! Elle a tous les attraits. Elle porte en son cœur une vive image de la Beauté et de l'Amabilité infinies. C'est à elle qu'il faut appliquer cette

(1) Oraison funèbre du prince de Condé. *Fénelon, traduisant chrétiennement Sophocle, a dit dans le même sens : « Il « n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de « gloire à être bon. » Et Lacordaire : « Par-dessus toute « chose soyez bon ; la bonté est ce qui ressemble le plus à « Dieu, et ce qui désarme le plus les hommes. »*

belle parole : « Semblable à l'aurore qui se lève sur les montagnes, la femme qui a orné son âme et qui est bonne répand la joie dans toute sa maison (1). » *En l'apercevant, les plus endurcis sont conduits à songer au bien, et, comme Dante disait de Béatrice, ceux qui ont conversé quelque temps avec elle ne peuvent pas mal finir. Enfin, ce qui met le comble à sa gloire, l'Eglise elle-même, qui se connaît, comme on en convient, en beauté et en dignité morales, semble placer en elle ses meilleures complaisances et la proposer comme le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant.*

Nos lecteurs savent peut-être, en effet, avec quelle prédilection marquée la liturgie romaine célèbre les jeunes saintes. Volontiers un peu monotone dans ses offices ordinaires, elle s'anime tout à coup dès que revient le jour où quelque noble enfant donna amoureusement sa vie pour son Dieu, et alors c'est un enthousiasme, un transport où la poésie entre et déborde de toutes parts. Tout l'intéresse, tout lui paraît digne de louanges en ces vierges du Christ, *comme elle les nomme. Tantôt elle leur prête gracieusement*

(1) Eccli. XXVI, 21.

les joies un peu fières de l'enfant qui s'éveille à la vie comblée des biens de ce monde. « Je suis noble et de race illustre, fait-elle dire à sainte Agathe, et de cela toute ma parenté fait foi. » *Il est vrai que la jeune sainte ajoute bientôt, comme pour corriger ce premier mouvement :* « La suprême noblesse c'est celle où l'on fait profession de servitude envers le Christ. » *Tantôt, par une sorte d'interprétation de ce qui dut souvent se passer en elles, elle suppose de touchantes harmonies entre leurs sentiments intimes et les plus doux spectacles du monde extérieur.* « Au moment où l'aurore allait faire place au jour, Cécile éleva la voix et s'écria : « Allons, soldats du Christ, rejetez loin de vous les œuvres ténébreuses, et revêtez-vous des armes de lumière. » *D'autres fois, et plus souvent, elle admire qu'en un âge si tendre elles aient pu déjà échapper à la mobilité et montrer une si ferme résolution.* «,Ce fut l'amour divin, dit-elle, ce fut le Saint-Esprit qui les fixa par un poids si fort qu'ensuite elles n'eurent plus aucune inconstance. » *Ou encore, songeant qu'elles aiment à se nommer les épouses du Christ, elle loue en elles cet Epoux royal et voit dans leurs vertus l'ouvrage et la marque irrécusable de sa divinité.* « C'est notre

foi que le Christ, Fils de Dieu, est vrai Dieu, puisqu'il a su se choisir et se préparer de telles servantes (1)! »

Du cœur d'humbles jeunes filles remonter jusqu'à la divinité, quelle conclusion hardie? Pro-

(1) Credimus Christum Filium Dei verum Deum esse, qui sibi talem eligit famulam. *Touchant rapprochement! M. le comte de Montalembert, admis en ces derniers temps à voir de près, lui aussi, une* vierge du Christ, *a, sans le savoir probablement et par le seul mouvement de son propre cœur, reproduit l'affirmation de ces vieux chrétiens, nos pères. Étonné de rencontrer dans une enfant chérie l'élan, l'allégresse, toutes les saintes énergies qui, depuis tant de siècles, entraînent des milliers d'adolescentes dans les âpres sentiers d'une vie parfaite, il a jugé, comme ils avaient jugé, qu'il ne faut pas moins qu'un Dieu pour déterminer de tels prodiges : « Quel est donc, s'écrie-t-il en terminant d'admirables pages, quel est cet amant invisible qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peuvent résister? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie? qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Est-ce un homme? Non; c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même, et ce sacrifice, qui nous crucifie, n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour de Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.* (Moines d'Occident, Vᵉ *Vol., Epilogue.*)

clamer leurs œuvres si hautes qu'elles ne peuvent être expliquées que si un Dieu habite en elles, quel éloge extraordinaire! Et pourtant ni cette conclusion, ni cet éloge, ne seront contredits par aucun de ceux qui sont attentifs; tant il y a de force qui s'impose dans cet heureux assemblage de douceur et d'intrépidité, d'intelligence et de tendresse! tant ces chères enfants, élevées à l'école de Jésus-Christ et toutes remplies de son Esprit, révèlent sa présence et répandent son parfum au milieu des hommes.

Je ne fais pas un panégyrique et ne veux rien exagérer. On ne trouvera en Mademoiselle Ferrucci ni une Cécile, ni une Agathe, ni une Catherine d'Alexandrie. Sa grâce est plus humaine. Mais qu'elle est belle encore, et comme Dieu s'y montre aussi! Toute jeune, l'infortune ou seulement ce qui avait l'apparence de l'infortune, l'émut; les pauvres, les orphelins, les tombes abandonnées, qui, disait-elle, lui faisaient mal, jusqu'aux oiseaux, qui, durant les froids hivers, trouvent difficilement leur pâture, elle plaignait tout, voulait porter partout la main secourable et le divin sourire de la bienfaisance. Son âme respirait la bonté et la compassion. Et alors s'accomplit en elle ce que Dieu nous pro-

met dans Isaïe. « Quand vous aurez versé votre âme dans une âme affligée et que vous aurez ainsi rempli l'affreux vide que la douleur y avait creusé, une lumière jaillira de vos entrailles, et le fond opaque et ténébreux que vous portiez en vous brillera comme le soleil à son midi (1). » *Son cœur se dilata : elle comprit que l'amour, comme une onction sacrée, doit se mêler à toutes nos œuvres, qu'il est la forme dernière de toutes les vertus, le couronnement, l'unité de toutes les vies; et, plus instruite à vingt ans que ne sont bien des vieillards, elle écrivit ces paroles excellentes :* « La charité ne consiste pas seulement à compatir aux souffrances des pauvres. C'est une vertu bien autrement étendue; il n'y a pas un de nos sentiments où elle ne puisse entrer et qu'elle ne transfigure. Elle est dans la patience, dans l'humilité, dans la foi, dans la justice, dans la force d'âme, dans la soumission aux supérieurs, dans le mépris du monde, dans le désir du ciel. Pure lumière émanée de Dieu, elle est infinie comme lui, et quiconque la porte dans son cœur est tenu d'en faire sentir la divine chaleur à toute la terre. » *Comment s'étonner après cela qu'à son tour*

(1) LVIII, 10.

Mademoiselle Ferrucci ait passé pour une des plus douces apparitions que la bonté divine nous ait ménagées? que, même sans lui parler, on aimât, tant il y avait de sérénité céleste dans ses traits, à la voir s'avancer par les chemins? enfin que sa mère, qui fut toujours son témoin, et comme sa seconde conscience, ait pu écrire qu'elle adorait la Sagesse divine dans cette enfant, et que sa sainteté lui inspirait un respect religieux qui parfois la faisait trembler devant elle ?

Il faudrait raconter maintenant tout ce qu'elle dut aux jours fortunés de ses fiançailles; je m'en garderai bien, parce que déjà j'en ai dit quelque chose, et surtout parce que, l'abbé Perreyve en ayant fait son sujet principal, il n'y a pas à y revenir (1). *Mais volontiers je m'arrêterai à ses*

(1) *Voici, dans leur intégrité, les principaux passages où M. Perreyve parle de l'amour de Mademoiselle Ferrucci : « Deux ans environ avant sa mort, Rosa Ferrucci avait été fiancée à un noble et excellent jeune homme de Livourne que Dieu semblait avoir fait digne d'elle. Une tendresse profonde unissait ces deux âmes qui devaient rester sœurs. Les mœurs simples et douces de la bonne société italienne leur permettaient de se voir souvent, de s'écrire presque tous les jours. Une entière conformité de foi, de piété, de saints désirs, confondait encore ces cœurs déjà si fortement liés l'un à l'autre; mais un rayon plus céleste passait constamment de*

derniers moments. Que ces jeunes mourantes nous attachent donc aussitôt que leur vie a eu

l'âme de Rose dans celle de Gaëtano. A travers ses joies, ses espérances, les fêtes de ses noces, les rêves de l'avenir, cette pieuse jeune fille voyait toujours Dieu. Une idée immense, insatiable, dominait tous ses désirs : l'idée de la perfection. Elle fixait du regard, à travers le voile de ses aurores joyeuses, le soleil divin de l'éternelle beauté. Son bonheur embellissait la terre, mais la terre embellie lui rappelait aussitôt le ciel ; son amour mettait sur ses lèvres le commencement d'un chant, mais le chant devenait bientôt cantique et s'achevait toujours pour Dieu. C'est ce passage insensible, presque involontaire, ignoré à soi-même, d'une affection de la terre à l'ardeur de l'amour divin et de la perfection qui fait toute la beauté des lettres que l'on va lire. Le lecteur ne devra pas oublier qu'elles sont presque d'une enfant, et que tout ce qu'il y eut de maturité dans cette jeune âme lui vint de ce soleil de la foi chrétienne dont les flammes hâtent la fécondité de l'intelligence dans l'enfance conservée du cœur.

C'est la gloire du christianisme d'avoir rendu possible, fréquente, cette sainteté de l'amour que la philosophie antique poursuivait dans ses rêves, mais dont elle n'avait jamais ni contemplé ni donné l'exemple. C'est la gloire du christianisme d'avoir si bien instruit, si bien dirigé le cœur de l'homme, qu il en a fait ce cœur à la fois si virginal et si fort, capable d'aimer plus et mieux que jamais tout ce qu'il faut aimer sur la terre, et capable à la fois de l'aimer toujours moins que Dieu ! C'est la gloire du christianisme d'avoir fait qu'une enfant, non pas un philosophe, non pas un poëte, mais une simple et pieuse enfant réalise, sans le savoir, dans son cœur tout ce que la sagesse des hommes avait conçu de plus sublime : le passage continuel, incessant, de l'amour, des ombres de l'être et de la beauté à l'être infini et à l'infinie beauté, des « fantômes divins, » comme parle Platon, à la réalité éternelle. C'est la gloire du christianisme d'avoir en toutes

un peu de grandeur! La Grèce — la Grèce a tout pressenti — aimait à s'en donner le spectacle, et son théâtre a souvent retenti, aux acclamations de la multitude, de leurs suprêmes et tristes adieux. Antigone, Iphigénie, Polyxène, qui de nous, à deux mille ans de distance, n'a payé à ces héroïnes le tribut de ses sympathies et de son émotion? On est si heureusement surpris de les voir accueillir leur dernière heure avec résignation, avec douceur, parfois même, dirait-on, avec un éclair de cette forte et divine espérance que le christianisme a déposée en nous. Elles demeureront l'impérissable attrait de la tragédie antique. Et cependant, si grandes qu'on les ait rêvées, nos jeunes chrétiennes les ont dépassées dans la mort comme elles les avaient dépassées dans la vie. C'est surtout auprès d'elles

choses ouvert à l'homme un chemin vers Dieu, de lui avoir enseigné à se faire de toutes ses affections comme autant de degrés pour arriver à l'amour absolu : « Ascensiones in corde suo disposuit. » *C'est enfin la gloire du christianisme d'avoir fait ce prodige, qu'une sainteté si extraordinaire, une perfection si au-dessus de l'homme ne détruisent ni ne gênent en rien les pures affections de la terre, en telle sorte que les saints ne vont pas à aimer Dieu seul à force de n'aimer personne, mais à aimer tout le monde plus qu'eux-mêmes, à force d'aimer Dieu plus que tout!* »

que la mort a vraiment perdu son horreur et son aiguillon. Par le calme avec lequel elles ont affronté le redoutable passage, par leur attitude libre et joyeuse, elles ont donné au monde comme une démonstration vivante de l'immortalité dont Dieu nous a couronnés. Aussi comme leur tombe est devenue glorieuse! comme on s'est empressé de toutes parts d'y apporter son concours et ses religieux hommages! comme on a tenu à se raconter les uns aux autres, à transmettre à la postérité toutes les paroles, tous les actes *de leur témoignage ou de leur martyre! Il semble que ce sang virginal, coulant à flots, ait saintement passionné et, si l'on peut ainsi parler, enivré notre Mère l'Eglise* (1). *Ne craignons pas de le dire, voilà les vraies aînées de notre jeune Italienne. Elle n'a pas, sans doute, immolé sa vie comme elles; mais il n'y a aucune exagération*

(1) *Non-seulement l'Eglise, mais aussi les vrais artistes qui vont si volontiers à ce qui est noble et délicat. On ne saurait imaginer avec quelle infatigable complaisance les peintres ont travaillé à nous représenter les saintes des premiers siècles, sainte Cécile surtout et sainte Catherine d'Alexandrie. Ils trouvaient dans leur noble vie et dans leur mort plus noble encore un idéal de jeunesse et de beauté qui répondait à tous leurs rêves et enflammait saintement leur génie.*

à croire que c'est à leur façon et avec leur esprit qu'elle est retournée à son Père et à Dieu.

Avez-vous, parfois, du rivage, aperçu quelqu'un se jouant tranquillement sur la surface des eaux? Que tout à coup la mer s'enfle et qu'accourre par bonds précipités la vague qui tout à l'heure va submerger le nageur imprudent, d'abord, en le soulevant, elle semblera l'aider et donner à son mouvement plus de rapidité et d'élan. Ainsi fit la mort pour Mademoiselle Ferrucci. Elle la trouva ouvrant sa voile aux souffles les plus doux, et, avant de la briser, elle agrandit encore et exalta chrétiennement tous ses sentiments. « Volontiers, » ce fut sa réponse aussitôt qu'on lui eut fait connaître qu'elle devait se préparer pour une vie meilleure. Et, après avoir reçu les sacrements : « Quelle force sainte on trouve dans le Viatique! Ah! croyez-le, mère, si quelqu'un craignait la mort, il cesserait de la craindre après avoir reçu l'Eucharistie. » Sa mère ne pouvant, comme toutes les mères, se résoudre à croire à une séparation et lui promettant qu'elle guérirait : « Toute la journée, je n'ai pu penser qu'à la mort. Si vraiment Jésus me veut, ne faut-il pas qu'il me trouve prête? »

Le délire survint, et l'on sait combien, dans le délire, l'agitation de l'intelligence ressemble à ce flot impétueux et violent dont je parlais tout à l'heure. Rien ne fut changé : un mouvement plus vif, mais les mêmes aspirations et presque les mêmes paroles : « Allons, chère maman, adieu ; ma maison n'est pas ici, ma maison est là-haut ; allons, partons, adieu. » En même temps elle demeurait souriante, appelait doucement son père, se préoccupait du sort de ses pauvres, et accueillait avec sa grâce accoutumée une amie qu'elle croyait voir approcher de son lit. Jamais âme, dans ces premiers jours, ne parut plus douce envers la mort : on eût dit qu'elle entendait l'appel d'en haut, et que, tournée vers Dieu depuis son enfance, il lui semblait naturel et facile d'aller se réunir à lui.

Une si verte jeunesse ne pouvait cependant être détachée de la terre à la manière d'un fruit mûr, sans effort et sans déchirement. Comme cette Antigone que les Grecs ont tant admirée, assez généreuse pour sacrifier sa vie à ce qu'elle croyait son devoir et conservant assez d'humain pour s'attendrir et se plaindre aux approches d'un supplice qu'elle avait appelé ; comme notre

Jeanne d'Arc, plus grande encore, qui pleurait, malgré d'immortelles espérances, en s'avançant vers le bûcher qui allait la dévorer; comme tant de saintes héroïques, Mademoiselle Ferrucci ne pouvait voir la mort s'approcher sans passer par l'émotion et par un trouble douloureux. Aussi bien, qui eut jamais à rompre des liens plus vivants et plus doux? Cette famille dont elle était aimée et qu'elle aimait; cette mère à l'âme de laquelle son âme était collée; *ce fiancé aux côtés duquel elle s'était promis de marcher joyeusement vers tout bien et toute vertu; cette patrie italienne dès lors agitée et frémissante, et qu'au milieu de bouleversements qu'on pouvait prévoir, la courageuse enfant eût voulu de toutes ses forces garder à l'honneur et au Christianisme; en un mot, toutes les joies innocentes et toutes les nobles espérances de la vie, voilà ce qu'il lui fallait abandonner, et cela sans s'y être attendue, au moment où son âme s'élançait dans un avenir plein de promesses. Ah! nous sommes hommes, et à la vue de cette jeune fille ainsi surprise et pleurant tant de chères et saintes affections, les plus austères d'entre nous ne se refuseront sans doute pas à admirer : ils trouveront que ces larmes étaient*

nécessaires, qu'elles font honneur à notre nature et au Dieu plein de tendresse qui l'a créée.

Mais ce qu'ils admireront davantage encore comme quelque chose qui lui vint plus directement du Ciel, c'est la décision avec laquelle elle se redressa sur-le-champ et s'établit, cette fois définitivement, dans les sentiments d'acquiescement et de joie, qui semblent convenir à une âme appelée à une béatitude éternelle. Non-seulement elle cessa toute plainte et trouva assez de force pour soutenir et consoler ceux qui l'entouraient, mais, s'oubliant de plus en plus, elle se prit à songer aux hommes et à les considérer, comme Dieu lui-même les considère, avec bonté, avec compassion, avec un immense désir de les voir heureux et bons. « Seigneur, » répéta-t-elle à plusieurs reprises et d'une voix tendre et suppliante, « Seigneur, bénissez cette ville, son peuple et son pasteur ! Bénissez l'Eglise catholique, le Souverain Pontife, ses ministres et ses enfants ! ayez pitié des pauvres pécheurs ! éclairez les hérétiques ! soyez miséricordieux envers ceux qui croient en vous, miséricordieux aussi envers ceux qui ne croient pas ! Pardonnez à tous ; soyez un père d'amour pour les bons et pour les méchants. Seigneur Jésus, sainte Ma-

rie, donnez à tous votre paix..... Je laisse la paix à tous. » Que dites-vous de cette douceur et de cette sollicitude universelle en face de la mort? que dites-vous en particulier de cette dernière parole : « Je laisse la paix à tous? » Sentez-vous ce qu'elle a d'étrange et de surnaturel dans la bouche d'une enfant à qui tout échappe et qui va tout à l'heure entrer dans le dénûment suprême de la tombe? Nous parlions de la Grèce : que nous en voilà loin! les jeunes héroïnes que nous vantions eussent été incapables de comprendre seulement une pareille inspiration. C'est que, sans avoir été changé, le cœur de l'homme a été transformé depuis lors. Notre Dieu, le Dieu vivant et vivifiant, s'est rapproché de nous, et, en prenant notre nature, il a laissé en elle quelque chose de ses propres sentiments. « Vous serez en moi et je serai en vous. » Cette divine promesse explique tout, et la plus humble existence ne saurait être expliquée sans elle. O don de Dieu! O bienfait du Christianisme! O ineffable richesse de l'âme qui a cru à l'amour qui nous a été témoigné! Et nos cognovimus, et credidimus charitati quam habet Deus in nobis.

Je n'ajoute qu'un mot et je l'emprunte à Dante, le poëte préféré de Mademoiselle Ferrucci : « Chanson, disait-il en terminant une de ses Canzone, *je sais que tu iras de tous les côtés quand je t'aurai envoyée par le monde. Il faut donc que je t'avertisse de bien consulter là où tu arriveras. Si tu veux éviter des tentatives inutiles, ne t'arrête ni auprès des personnes grossières, » ni auprès de celles qui font les entendues et ont besoin de raffinement. « Fais en sorte, si tu le peux, de te découvrir seulement aux âmes délicates, » à celles qui sont capables de découvrir combien de vraie grandeur peut se cacher sous une vie simple : c'est à celles-là que je te destine.*

ROSA FERRUCCI

J'ai entendu une voix du ciel
qui disait : Heureux les morts
qui meurent dans le Seigneur.
Apoc., XIV, 13.

O foi sainte, douce religion du Seigneur Jésus, sans vos divines promesses et la force que vous savez communiquer, le coup qui, en m'enlevant ma Rosa, m'a enlevé plus que la vie, m'eût infailliblement livrée à un aveugle désespoir. C'est vous qui m'avez donné la force de vivre et de souffrir. C'est vous qui avez montré le ciel à mes yeux fatigués de pleurer. C'est vous qui m'avez

fait redire avec confiance et résignation : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. »

Ma fille est morte dans le Seigneur, parce que depuis son enfance elle avait vécu et aimé dans le Seigneur. O Dieu, qui voyez mes larmes et lisez dans mes pensées, soyez béni ! Je vous rends grâces de m'avoir choisie pour être mère d'une aussi sainte enfant. Et parce que tout ce qui vient de vous, ô Sagesse infinie et bonté parfaite, est pour notre bien, adorant vos insondables décrets et faisant violence à mon cœur, je vous rends grâces aussi de l'avoir rappelée à vous, bien qu'avec elle ait disparu la lumière de mes yeux.

C'est vous, Seigneur, qui par votre grâce avez fécondé les germes que j'avais déposés dans son âme. Je ne m'attribue pas la gloire de l'avoir moi-même formée au bien, au vrai et au beau, c'est-à-dire à votre amour, ô Dieu, beauté incréée, justice absolue, vérité éternelle. Non, je n'eusse pas su, mère faible et imparfaite, conserver dans cette intégrité la fleur délicate de son innocence;

je n'eusse pas été capable d'allumer dans son cœur ce vif amour des choses d'en haut qui lui faisait partout découvrir Dieu et sa gloire. C'est vous-même, Seigneur, qui avez présidé à son éducation. Vous avez commis à vos anges le soin de veiller sur elle, afin qu'aucune fange ne pût l'atteindre, et que, dès cette terre, elle commençât à vivre dans le ciel. C'est donc à vous que je rendrai gloire en ces pages où je vais parler d'elle. Mon but, en rompant un silence où ma douleur aimera désormais à s'enfermer, est de montrer, par son exemple, que quiconque met en vous toutes ses affections a la paix de l'âme, vit heureux, édifie les autres et meurt tranquille, parce qu'il sait que la mort le doit unir à vous, son principe et sa fin, sa lumière et son espérance.

D'autres fois, publiant, pour servir la vérité, les méditations de ma solitude, je m'étudiais à donner à mes pensées une forme sinon éloquente, au moins pure et sans défauts choquants. Aujourd'hui, hélas! la tristesse a obscurci mon in-



telligence, fatigué ma mémoire, ralenti mon imagination. Je voudrais néanmoins, pour l'instruction des jeunes filles, et aussi pour témoigner de ma gratitude à Celui qui l'avait enrichie de ses dons, retracer le portrait de mon enfant. Mais je sens que ma main tremble sur ce papier. Les idées se confondent dans mon esprit; je pleure, je souffre, je ne pense plus, je ne trouve pas de paroles pour peindre cette douce et suave figure qui vit toujours en mon cœur, lui rappelle ses joies passées, l'invite à d'immortelles espérances, y répand tour à tour une douleur sans égale et des consolations presque infinies. J'écrirai donc comme il me sera possible, sans art, et seulement avec mon âme. Et si les jeunes Italiennes qui liront ces pages, où pas une parole n'exagérera la vérité, veulent bien aimer mon enfant, à son exemple élever jusqu'au ciel leurs pensées et leurs affections, et faire de cette courte vie un moyen d'atteindre la perfection de leurs âmes, je bénirai les larmes que j'aurai versées en

écrivant, et j'aurai une grande consolation, parce que ma Rosa bien-aimée vivra dans le cœur d'enfants bonnes et sages.

J'avais l'intention de faire un livre sur les vertus de la femme, sur les vertus que nous avons chaque jour à pratiquer dans les différents états où nous met la Providence. Aujourd'hui ce dessein est à jamais anéanti. Privée de celle qui soutenait mon esprit et donnait quelque vigueur à mes pensées, je ne trouve plus de charmes à l'étude, et n'aurais point d'ailleurs assez de forces pour m'y livrer avec fruit. Je publie donc ce petit volume au lieu du livre que je méditais. Il sera tout entier consacré à reproduire la physionomie de mon enfant.

Sa vie a été courte et obscure, parce que Dieu l'a tranchée dans sa fleur et qu'elle s'est toute écoulée dans la maison paternelle. Mais, en même temps, elle a été laborieuse, innocente, remplie de saintes affections, éclairée des lumières de la charité et sans cesse tournée vers une noble fin.

Est-ce trop présumer que d'espérer que son exemple en encouragera plusieurs? Le temps, et non la volonté, a manqué à ma Rosa pour faire voir que les plus hautes vertus ne sont pas impossibles à une âme chrétienne. A vrai dire, elle n'a point eu à lutter contre la fortune, elle n'a point senti l'amertume des déceptions, elle n'a connu ni l'ingratitude ni la malice des hommes. Il m'est cependant permis d'affirmer que, quelle qu'eût été sa vie, elle n'eût jamais perdu le respect du devoir, la tranquille confiance en Dieu, la charité et la fermeté du cœur. Elle avait assis sa vertu sur un fondement solide, parce qu'elle l'avait assise sur les doctrines immuables de l'Evangile. Et si, à peine entrée dans la jeunesse, déjà elle se montrait si bonne, si prompte à remplir avec foi et avec amour toutes ses obligations, quelle n'eût-elle pas été plus tard, ayant un vif désir de toujours s'améliorer elle-même? Non, en consultant mes souvenirs et avec l'expérience que j'ai acquise du cœur humain, je n'hésite pas à déclarer que

ma Rosa eût été une femme exemplaire et une mère excellente, comme elle avait été une enfant obéissante et une chaste jeune fille. Comment ne pas attendre des fruits abondants d'un jeune arbre qu'on voit étendre au loin ses verts rameaux, et qui déjà répand de nombreux parfums par ses fleurs entr'ouvertes ? Et parce qu'un ouragan se lève, et, dans sa violence, vient à le déraciner, faudra-t-il pour cela croire qu'il n'eût point tenu ses promesses, si les vents ne l'eussent en un moment jeté par terre ?

I

Il y a bien des années déjà, je connus le plus grand des malheurs, je vis mourir un fils tout jeune. Je pleurais encore mon petit François quand, pour me consoler, Dieu me donna Rosa. Elle naquit à Bologne dans la soirée du 2 juillet 1835. Elle ne pleura point comme font ordinairement les enfants à leur entrée au monde. Elle semblait joyeuse et se mit tranquillement à regarder la lumière. Je crus avoir retrouvé mon fils et l'aimai d'un double amour. Il y avait pourtant quelque tristesse au fond de cette affection. Je craignais sans cesse qu'elle ne me laissât, comme avait fait son frère. Aussi je pleurais

bien souvent seule, soit en l'allaitant, soit en veillant sur son berceau. Il me semblait qu'une voix secrète me disait : « Tu ne jouiras pas longtemps de cette enfant. Ne la vois-tu pas déployer ses ailes pour retourner au paradis? »

Au bout de quelque temps, je crus que mes craintes allaient se réaliser. Ayant emmené Rosa à Genève, comme elle n'avait pas encore quinze mois, elle y fit une maladie très-grave. Ensuite elle devint forte et robuste, et mes tristes prévisions s'éloignèrent. Jamais depuis il ne me vint en pensée que je fusse réservée à la plus grande douleur qui puisse atteindre ici-bas le cœur d'une mère.

O doux souvenirs du passé, que n'êtes-vous seuls à occuper ma pensée! Jours heureux, où mon Antonio et ma Rosa me tenaient lieu d'amis, de parents, de patrie même sur la terre étrangère, où êtes-vous? Quel bonheur j'aurais à embrasser aujourd'hui mon enfant comme je le faisais alors! Quel bonheur à la voir encore sus-

pendue à mes lèvres, étonnée et attentive quand je lui parlais de Dieu en lui montrant le ciel, les étoiles, le soleil, les montagnes, les arbres, les fleurs, le grand lac! Que de fois, assise sur mes genoux, elle accompagna de ses paroles encore mal articulées, la prière que j'adressais pour elle au Père céleste! Que de fois, devenue plus grande, elle me demanda de lui parler de la sainte Vierge, du Rédempteur, de Celui qui nous protége, nous éclaire et nous console! Le sentiment religieux s'éveilla en elle aussitôt qu'elle commença à aimer sa mère, son père et son frère. Il me semble la voir encore se mettre à genoux, joindre ses petites mains en signe de religion, et réciter dévotement l'*Ave Maria*.

A l'église, elle était ordinairement si recueillie que les bonnes Sœurs de Charité, admirant la dévotion d'une enfant qui n'avait pas encore cinq ans, voulaient l'avoir toujours auprès d'elles. On l'eût prise, ainsi entourée, pour un petit ange au milieu d'un chœur de saintes.

Elle montra tout d'abord un caractère ardent et que l'extrême vivacité de ses désirs eût aisément rendu indocile. Mais aussitôt que la raison commença à poindre en elle, elle écouta religieusement mes observations, réprima les entraînements de sa volonté, et devint très-prompte à obéir. Plus tard, elle porta cette vertu jusqu'à la perfection, et même dans les choses qui la contrariaient le plus, elle plia sa volonté à la nôtre avec tant de douceur, qu'on aurait cru qu'elle le faisait sans lutte et sans répulsion, si la rougeur subite de son visage n'eût averti que cette docilité si suave était l'effort d'une âme vaillante, et non la pente d'une âme molle et apathique. L'inclination qu'elle avait naturellement à beaucoup tenir à ses pensées, ne fut plus qu'une rare constance de résolutions et de conduite : elle continua à vouloir avec énergie, mais sa volonté fut droite et bien réglée.

Elle donnait à tout une vive attention : aussi idées et choses, tout s'imprimait profondément

dans son esprit : elle avait la mémoire tenace et l'imagination fidèle. Elle aima toujours les aspects variés de la campagne. C'était une de ses douces jouissances, quand elle était seule en sa petite chambre, de se représenter à elle-même les bois, les vallées et les montagnes qu'elle avait admirés dans ses voyages. Et ce qu'elle admirait dans la nature, c'était bien moins l'étonnante variété de ses beautés que la trace de la divine sagesse qu'elle savait y découvrir. Un instinct heureux l'avait tournée de ce côté dès ses premières années, et sa raison n'avait fait que fortifier cet instinct.

J'ai été sa compagne inséparable; j'ai été initiée par elle à ses plus secrètes pensées, et je sais, seule peut-être, tout ce qu'elle ressentait d'amour pour le Créateur de ce vaste univers, quand elle en contemplait les merveilles. La nature lui parla toujours : elle en comprit dès l'enfance le langage mystérieux et s'y montra sensible. Bien des fois, l'ayant prise avec moi dans les promenades que

je faisais aux portes de Genève, je l'entendis se parler à elle-même, tout en courant dans les nombreux sentiers qui sillonnent les abords de cette ville. Je lui demandais alors avec qui elle parlait : « Avec les fleurs, me répondait-elle, avec les arbres, avec les oiseaux, et si vous saviez les belles choses qu'ils me disent! »

A mesure qu'elle grandit, elle aima la campagne de plus en plus, parce que de plus en plus elle aima son Dieu. Aussi se plaisait-elle dans la solitude, et préférait-elle à tous les divertissements mondains les plaisirs de la conscience, du cœur, de l'intelligence.

Tous ces plaisirs lui semblèrent doux dès l'âge où la plupart des enfants ont peine à se mettre en état de les ressentir. Je lui appris à lire en moins de trois mois. A six ans, elle lisait couramment le français, l'italien, l'allemand. Pour la faire étudier, il n'y avait pas besoin de la stimuler. Volontiers elle laissait les amusements de son âge pour les livres. Elle aimait à revenir par

la pensée sur les choses qu'elle avait lues. Un soir, son père l'ayant trouvée debout à une heure déjà avancée lui demanda avec inquiétude la cause d'une veille aussi extraordinaire. « Oh ! lui dit-elle ingénument, je ne suis pas malade ; je ne me suis pas couchée, parce que je voulais me redire à moi-même un trait d'histoire grecque que j'ai lu il y a quelques jours. » Elle garda cette habitude de son enfance. Toutes les fois qu'elle avait lu un livre, elle le recomposait dans son esprit, ayant soin de distinguer ce qui s'y trouvait de fondamental de ce qui l'était moins. De là tout le fruit qu'elle tira d'études très-variées ; de là la faculté vraiment merveilleuse qu'elle acquit de pouvoir toujours faire de vive voix l'analyse d'un livre, si long qu'il fût, et traitât-il de matières abstraites et difficiles.

Toute mère le comprendra, j'étais bien heureuse de ma Rosa. Quelles bonnes espérances n'avais-je pas droit de fonder sur une enfance aussi bien commencée ! Et, dès ce temps, quelle



joie secrète ne goûtais-je pas en la voyant si recueillie et si pieuse dans la prière, si attentive à l'étude, si affectueuse pour son frère, si docile et si respectueuse envers nous ! Chère et très-chère enfant, non, il n'est pas un des jours de ta vie dont le souvenir ne me fasse rendre grâces à Celui qui te donna à moi. Sois bénie pour tous les doux sentiments que nous ont fait éprouver ton amour et ta bonté si vraie ! Sois bénie pour tous les bons exemples que tu nous as laissés ! Je pleure et pleurerai toujours sur ta tombe ; mais avoir été ta mère me semble un si grand bien, qu'à cette pensée le deuil où je suis ne me paraît plus insupportable.

II

En 1840, l'hiver fut si rigoureux en Suisse, que, pendant plusieurs mois, la neige couvrit les montagnes et la plaine. Les oiseaux affamés volaient en troupe auprès des maisons. Rosa les vit, et en eut compassion. Chaque jour, aussitôt qu'elle était levée, elle prenait un peu de grain ou de mil, et le répandait sur le bord des fenêtres, trouvant un vrai plaisir à soulager ces pauvres oiseaux. Elle continua à faire la même chose pendant tout le printemps. Ce fut la première étincelle de cette ardente charité qui, plus tard, l'inclina vers les pauvres. Elle en vint à porter à tous ceux qui souffraient le plus vif intérêt, et quand

elle ne pouvait les aider de sa bourse, elle voulait au moins les encourager par de douces paroles et la plus suave compassion.

Plusieurs fois, dans son enfance, je la vis leur donner des gâteaux et des confitures. Et comme je lui demandais si elle croyait avec cela apaiser leur faim : « Non, me répondit-elle, mais j'aime tant, moi, les confitures et les gâteaux ! Les pauvres n'en peuvent pas acheter : c'est pourquoi je leur en donne, afin qu'ils goûtent combien c'est bon. Par la même raison, elle voulait donner ses poupées à de pauvres filles. Elle faisait cela n'étant encore qu'une enfant. Devenue grande, son bonheur était de secourir les indigents. Et comme elle avait un peu d'argent que nous lui donnions tous les mois et à certaines fêtes, elle aimait à tout dépenser pour subvenir à leurs besoins.

Pardonne-moi, chère enfant, si je divulgue les bonnes œuvres que tu mettais tant de soin à tenir cachées. Je ne le fais pas par vanité, ni pour offenser ta modestie si chrétienne, mais seulement

pour glorifier Dieu, et montrer comment avec peu de chose on peut beaucoup pour autrui, quand on a bonne volonté, un cœur miséricordieux et un sincère et vif amour de Dieu.

Quand Rosa savait qu'un de ses pauvres était malade, elle veillait à ce que rien ne lui manquât, jusqu'à ce qu'il fût guéri. A l'un elle payait les médicaments, à l'autre elle donnait du linge. A celle-ci elle fournissait de l'huile pour qu'elle pût travailler pendant les longues soirées d'hiver, à celle-là elle faisait elle-même des vêtements. Aux grandes fêtes de l'Eglise, elle envoyait à tous de quoi faire un bon repas. Comme elle était contente alors! Comme était suave et belle la joie qui brillait dans ses yeux, toutes les fois qu'elle avait rempli un devoir de charité! Un jour, elle donna à une pauvre enfant tout l'argent qu'elle avait pour la mettre à même de soulager sa mère infirme. « Que voulez-vous, me dit-elle, comme pour s'excuser, j'ai pensé que, si vous étiez malade et que je ne pusse acheter ni viandes ni re-

mèdes, je serais la fille la plus malheureuse qui fût au monde. Les pauvres ont le même cœur que nous. C'est ce qui m'a fait faire pour cette malheureuse enfant ce qu'à sa place j'aurais désiré qu'on fît pour moi. »

Dans l'hiver de 1855, je m'aperçus qu'elle ne mangeait presque pas de pain, et emportait dans sa chambre celui qu'on lui avait servi. J'en devinai la cause, et craignant que sa santé ne finît par en souffrir, je m'en expliquai avec elle. Elle rougit un peu. « J'ai peut-être eu tort, me dit-elle ; si cela est, pardonnez-moi, je croyais pouvoir le faire. Le pain est si cher ! Il y a tant de pauvres qui viennent en demander à notre porte ! On ne peut pas en donner à tous : le mien était pour un du moins : j'ai, moi, tant d'autres choses pour me nourrir. »

Ce sont là sans doute de petits traits, mais ils font connaître l'âme douce et compatissante de mon excellente fille. Toujours contente de tout, ennemie des dépenses superflues, modérée dans

ses désirs, elle ne me demandait jamais rien pour elle, mais elle me demandait souvent et abondamment pour ses pauvres. Toutes les fois qu'elle savait qu'avec un peu d'argent bien employé on pouvait soulager une pauvre famille, elle n'avait point de cesse et sollicitait jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à ses fins. Elle trouva, à Florence, une orpheline qui manquait de tout. Aussitôt elle songea à la confier aux Sœurs de Charité, qui venaient d'ouvrir un refuge pour les enfants abandonnées. Sa pieuse intention fut bien vite remplie, et la pauvre orpheline, arrachée à la vie de mendiante, fut élevée chrétiennement par les bonnes religieuses.

Dans le même temps, ma fille secourait une famille que les chômages et les maladies avaient réduite à une extrême pauvreté. Elle apprit qu'ils manquaient de la somme nécessaire pour payer leur loyer. Elle vint me trouver toute triste, et me demanda de venir au secours d'une si grande misère. D'abord, je refusai, non par dureté de

cœur, mais parce que je croyais que cela m'était commandé par la prudence. Alors, avec l'accent d'une vraie douleur : « Vous m'avez promis, dit-elle, une robe et un chapeau : je n'en ai pas besoin, je n'en désire pas, je n'en veux pas. Employez l'argent que vous eussiez dépensé à secourir ces pauvres gens. » Le moyen de résister à de telles paroles, et comment n'eût-on pas rougi de contrarier une charité aussi sincère ?

Quelque temps après, Rosa alla à Florence avec son frère. Elle y devait acheter de la musique et quelques autres choses. Elle revint sans rien rapporter. Je lui en demandai la raison. « Ma pauvre famille, me dit-elle, était retombée dans la détresse ; j'ai payé leur loyer pour plusieurs mois. Je puis me passer du superflu : ils ne pouvaient se passer du nécessaire. » O chère enfant, tu m'as fait pendant ta vie éprouver des joies célestes, en te montrant vraie chrétienne en œuvres et en paroles. Et maintenant que tu n'es plus, tu me consoles encore par tous

ces souvenirs de ton ardente charité. Oh! oui, je n'en puis douter, le Seigneur t'a reçue dans les bras de sa miséricorde. Tu jouis dès maintenant des joies infinies du repos qu'on trouve en lui. N'a-t-il pas dit : « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils trouveront miséricorde ? » N'a-t-il pas promis la gloire éternelle à quiconque, par amour pour lui, nourrit ceux qui ont faim, tend la main à ceux qui mendient, vient en aide à la veuve et aux orphelins? Les pauvres ont pleuré ta mort; ils ont tristement accompagné ton cercueil en bénissant ton nom. Ah! je le crois, Dieu aura ratifié ces bénédictions au ciel. Ces larmes de la reconnaissance, ces prières dictées par le souvenir de tes bienfaits, valent mieux que toutes les louanges des hommes pour honorer et consacrer ton nom.

Non contente de donner tout son avoir aux pauvres, Rosa se montrait ingénieuse à trouver de nouveaux moyens de leur venir en aide. Dieu nous envoyait-il quelque bonheur inattendu, aus-



sitôt elle pensait à ceux qui souffrent. Notre maison était-elle en fête par l'arrivée d'un parent ou d'un ami, vite elle songeait à faire servir cette joie au soulagement des indigents (1). Etions-nous dans l'affliction, non-seulement elle priait avec une foi plus grande, mais elle recourait à l'aumône pour apaiser Dieu.

Convaincue que l'ignorance est peut-être la plus grande misère du peuple, elle adopta une enfant pauvre, lui enseigna le catéchisme, lui apprit à exécuter quelques petits travaux qu'elle vendait

(1) Le 10 novembre 1855 fut pour nous un jour de joie. Après les angoisses où le choléra nous avait jetés, après une séparation de plusieurs mois, nos enfants étaient revenus auprès de nous avec leurs deux petits garçons, dont le dernier nous était encore inconnu. Rosa pensa sur-le-champ au moyen de faire tourner cette allégresse au bénéfice de ses pauvres. Elle s'imagina de faire une loterie; mais, pauvre elle-même, elle n'avait à offrir aucun objet de valeur. Elle fit ce qu'elle put. Voici le programme de cette loterie, tel que je l'ai trouvé dans ses papiers : il me semble si touchant dans sa simplicité que je ne puis le lire sans que mes yeux se mouillent de larmes.

Dimanche 10 novembre 1855.

LOTERIE AU PROFIT D'UNE PAUVRE FAMILLE.

Les soussignés prient leurs parents de vouloir bien pren-

ensuite à son profit, et lui fit de longs récits de l'histoire sainte, lui parlant à cette occasion de nos devoirs envers Celui qui nous a créés, envers le prochain et envers nous-mêmes. Plusieurs fois elle enseigna le français, la grammaire italienne ou la géographie à des femmes de bonne naissance qui, ne pouvant point payer de maîtres, voulaient pourtant cultiver leur esprit, pour être à même de gagner honorablement leur vie.

dre un billet de cette loterie; il y aura cinq numéros gagnants.

1er lot. Un livre sur l'Octave de Noël.
2e lot. Quatre pièces de soie blanche.
3e lot. Huit cahiers de papier.
4e lot. Dix enveloppes de lettres.
5e lot. Une aiguille tordue.

N. B. — Quant au prix des billets, les soussignés s'en remettent volontiers aux personnes qui les voudront bien prendre. L'argent sera recueilli par le caissier, Philippe Ferrucci.

Paul Ferrucci (1),
Président du comité de la loterie.

Philippe Ferrucci (2), *caissier.*
Rosa Ferrucci, *secrétaire.*

(1) Enfant de quatre mois. — (2) Enfant de deux ans.

Avare de son temps, elle en donnait volontiers une partie aux autres dès qu'il s'agissait d'une bonne œuvre. Ame tendre et pleine d'amour, elle eut des larmes et de la compassion pour toutes les infortunes. Un fait qui me revient en mémoire montre ce qu'elle fut dès son enfance. A dix ans à peu près, elle fit connaissance de la fille d'un homme très-savant, enlevé aux lettres avant le temps, et qui avait été enterré près de Sainte-Croix. Sa famille habitait loin de Pise. Souvent, quand nous devions passer près de sa tombe, Rosa faisait dans les champs une couronne de fleurs et l'y déposait pieusement au retour. « Si Angélina était ici, me disait-elle, certainement elle viendrait apporter des fleurs. Je fais de mon mieux ce qu'elle ferait elle-même, parce que les tombes abandonnées me font mal. »

Qui eût dit alors que, dix ans après, elle aurait elle-même sa sépulture dans cette église? Mais Dieu est juste; il nous rend tout ce que nous faisons pour autrui. Des personnes de tout âge et

de toute condition viennent sans cesse se prosterner sur le marbre qui la recouvre. Elles apportent des couronnes de fleurs et parfois y répandent des larmes. Ames bonnes et pieuses, que le Seigneur vous récompense du souvenir affectueux que vous gardez de mon enfant! Sa mère vous en rend grâces, sa mère qui est morte avec elle, morte à toute joie et à toute espérance de ce monde.

Si Rosa apprenait qu'une personne fût gravement malade, aussitôt elle se mettait à prier pour elle. Si on lui disait qu'une grande infortune avait atteint quelque famille, elle demandait au Ciel pour elle force et résignation. Et quand mourait quelqu'une de nos connaissances, elle lui faisait une place dans nos prières accoutumées. Jamais je ne l'ai vue froide ou insensible en présence du malheur (1). Jamais je n'ai entendu d'elle une

(1) Voici ce qu'elle écrivait à Louise Vogl, une amie à laquelle elle ouvrit toujours son âme; elle lui avait parlé de quelques malheurs qui venaient d'arriver à plusieurs person-

parole qui ne fût aimable et pleine de douceur. Sévère pour elle, et pour autrui portée à l'indulgence, elle excusait les fautes, n'y ajoutait point foi quand elles étaient incertaines, et ne détestait rien tant que la médisance et l'envie. Elle parlait peu, et jamais des personnes, à moins que ce ne fût pour en dire du bien. Elle évitait la compagnie de ceux qui aiment à rechercher curieusement les actions d'autrui, et préférait être seule plutôt que d'entendre parler de modes, de théâtres, de bals, de frivolités.

nes : « De tous côtés, ajoutait-elle, je ne vois que peines et douleurs : mon âme en est remplie de tristesse; je pleure avec tous les malheureux; qu'ils habitent un palais ou une cabane, je répète avec le poëte : « Je suis sortie de la race hu-« maine : rien d'humain ne peut m'être étranger. »

Homo sum; nihil humani à me alienum puto.

III

Si Rosa avait pour tous un amour si généreux, quelle devait être sa tendresse pour nous, qui l'avons toujours aimée plus que nous-mêmes! Elle a vraiment été la plus aimante des filles et la plus affectueuse des sœurs. Je voudrais pouvoir dire l'exquise délicatesse de cette affection, qu'un ange seul pourrait égaler. Je voudrais pouvoir retracer ce temps où, d'un pas encore mal affermi, elle venait se jeter dans mes bras, et, aussitôt levée, me saluait d'un sourire où son cœur se mettait tout entier. Je voudrais pouvoir raconter tous les témoignages qu'elle nous a donnés, jusqu'à la fin de sa vie, de respect filial, de prompte docilité,

d'amour soumis, fort et vrai. Mais mon âme se refuse à tous ces souvenirs, maintenant qu'au lieu de mon enfant bien-aimée je n'ai plus devant moi que sa tombe.

Douce compagne de ma vie, où es-tu maintenant ? Je n'entendrai donc plus ta voix qui résonnait si agréablement à mon oreille ? Je ne verrai plus ton visage, où tes pensées se réfléchissaient avec tant de limpidité. Tu ne t'empresseras plus auprès de mon lit quand je serai malade ; tu n'accourras plus à mes côtés quand je serai triste ; tu ne mêleras plus tes pleurs à mes pleurs et tes joies à mes joies. Le jour de ma fête reviendra encore, mais toi tu ne viendras pas, à peine levée, m'embrasser et m'offrir soit un travail de tes mains, soit quelque témoignage de tes excellentes études. Pourquoi m'as-tu laissée, ma chère Rosa ? « C'est parce que (je crois entendre ta voix au fond de mon cœur), c'est parce que le Seigneur a voulu que je vinsse l'aimer dans le paradis. »

Aime-le donc, ô bienheureuse enfant, aime-le



d'un pur amour, exempt de larmes, puisqu'au ciel il n'y a point de mort. Et aime-nous aussi en lui, car sans toi nous ne saurions avoir une heure de vrai repos. Comment en aurions-nous, quand, nous rappelant ta bonté si active et comparant le présent au passé, nous nous trouvons aussi dignes de compassion que naguère nous étions dignes d'envie ? Ils étaient si beaux les jours où, avec ton frère, tu fêtais les noms de ton père et de ta mère (1) ! Dis-moi, ne te souviens-

(1) Je transcris deux lettres (*) qu'elle m'écrivit en 1844 et en 1845, c'est-à-dire quand elle avait neuf et dix ans : je les transcris parce que, avec son affection filiale, on y verra dès lors ce grand sentiment religieux qui fut l'âme de sa vie.

Pise, 25 novembre 1844.

« Ma chère petite maman,

« Aujourd'hui c'est un grand jour pour moi, un jour plein de reconnaissance et de béatitude, le jour de votre fête; je vous en souhaite cent de semblables. Je vous promets aussi d'être, pendant l'année qui va commencer, sage, tendre, soumise, obéissante, prévenante, attentive à mes devoirs, autant

(*) Ces lettres ont été écrites en français.

tu pas des belles couronnes que tu tressais alors ? Aurais-tu oublié, aujourd'hui que tu es immortelle, comment tu travaillais des mois entiers

qu'il me sera possible de l'être; pour cela il ne me manque que votre bénédiction et l'aide du bon Dieu et de la sainte Vierge. Adieu, ma bonne maman, croyez-moi toujours

« Votre affectionnée fille,

« Rosa. »

Pise, 25 novembre 1845.

« Ma chère maman,

« Voilà enfin un heureux jour qui m'engage à vous témoigner plus que tous les autres jours mon amour et mon respect. Je ne puis vous donner de jolies choses : mais, je l'espère du moins, le cœur formera la meilleure partie de mes présents. Je prie Dieu qu'il me rende digne de vous ; mais comme je ne puis vous exprimer ma tendresse, j'ai traduit une poésie allemande qui vous fera connaître mes sentiments.

« *Souhait.* Je voudrais être maintenant une bonne petite « fille et je ne voudrais jamais être méchante, pour que papa, « maman et mes amis aient en moi leur joie et leur plaisir. « O mon Dieu, toi qui es tout-puissant, aide-moi et rends- « moi bonne.

« Voilà, chère maman, mon unique désir. J'espère que vous voudrez bien me donner votre bénédiction et que le bon Dieu m'aidera à mettre en œuvre mes bonnes intentions.

« Votre affectionnée fille,

« Rosa. »

pour me faire quelque surprise? Non, tu n'as rien oublié, tu te souviens de tout, et par là tu dois avoir grande compassion de nous qui ne vivons plus que de larmes et de souvenirs.

Entre ces souvenirs, un m'est plus précieux que les autres. C'était le dernier jour d'avril 1846, consacré à sainte Catherine de Sienne : non contente de m'avoir donné, au 25 novembre, des témoignages de ton bon cœur, tu voulus ajouter une fête nouvelle à celle que tu célébrais d'ordinaire, et, tressant de tes mains une belle couronne, tu vins, toute joyeuse, la poser sur mon front. Puis nous sortîmes ensemble pour aller dans la campagne, et là, courant devant moi dans les sentiers fleuris que nous suivions, tu arrachais les fleurs et les jetais gracieusement sous mes pas. Je le répète, ce furent là de beaux jours, où ta piété filiale se manifestait plus qu'à l'ordinaire.

Déjà, cette année même, tu avais préparé quelques travaux pour nous en donner un nouveau

gage. Maintenant que nous ne t'avons plus, chère enfant, toi qui, dès ton enfance, fus l'âme et la promotrice de ces fêtes innocentes où se ravivent les affections de famille, nous ne nous réunirons plus pour les célébrer. Mais nous te chercherons des yeux et du désir, nous prierons Dieu avec larmes de t'accorder l'éternel repos; nous lui demanderons de bientôt nous réunir à toi dans son sein.

La piété filiale, chez ma Rosa, ne venait point seulement d'un cœur affectueux et bon; elle était aussi le fruit de sa droite raison, qui lui disait qu'on doit honorer ses parents, comme tenant sur la terre la place de Dieu. De là la soumission respectueuse, la volonté docile, l'obéissance sans réserve que nous trouvions en elle. Elle eut pour moi l'affection de l'amie la plus tendre. Nos âmes avaient, pour ainsi dire, passé l'une dans l'autre; nos vies semblaient s'être confondues : plusieurs fois je l'ai entendue m'appeler sa sœur. Elle me révélait toutes ses pensées : j'étais à ses yeux

comme sa seconde conscience. Elle n'avait aucune joie sans moi. Si elle lisait quelque poésie anglaise ou allemande qui lui fît plaisir, elle accourait près de moi, et, la traduisant élégamment en italien, elle cherchait à m'en faire sentir les beautés. Rien ne lui fut plus à cœur que ma santé; au plus léger indice qui lui annonçait que j'étais souffrante, elle devenait pâle et n'avait plus de repos que je ne fusse revenue à la santé (1). Elle aurait alors voulu veiller sans cesse auprès de mon lit; et comme je l'en empêchais, souvent il lui arriva de se lever pendant la nuit et de venir auprès de moi avec inquiétude.

Quelques mois avant de nous laisser pour tou-

(1) Voici une preuve de ce tendre intérêt : je la trouve dans une lettre qu'elle écrivait à son fiancé le 5 mai 1856, à l'occasion de mes migraines accoutumées. « Pauvre mère! qu'il est triste de la voir ainsi, tous les quinze jours, accablée par ses maux de tête! Quand je serai avec toi, tu me permettras, n'est-ce pas, si elle souffre encore, de venir auprès d'elle. N'importe, je ne la quitterai pas sans douleur. Je l'aime tant qu'à la seule pensée de notre séparation je me prends à pleurer. »

jours, elle me dit que depuis longtemps elle priait Dieu de lui faire la grâce de mourir avant son père, avant moi, avant tous ceux qu'elle aimait (1). Je la repris vivement de ce désir, le qualifiant d'insensé et de contraire à l'ordre de la nature. « Oh! me répondit-elle, je ne prétends pas aller contre la volonté de Dieu; mais s'il lui plaisait que mes vœux fussent remplis, j'en serais heureuse. Je ne saurais, bonne mère, vivre

(1) Je retrouve ce même désir dans une lettre qu'elle écrivait à son fiancé le 14 juillet. « Je ne crois pas que, pour moi, je puisse gaiement me mettre en route quand il faudra quitter la maison paternelle; mais ta joie adoucira mon chagrin. Ta joie, j'espère bien qu'elle ira croissant jusqu'au jour où il plaira à Dieu d'éprouver ta résignation. Que viens-je de dire? Me voilà arrivée d'un bond à la conclusion, où, de pensée en pensée, nos conversations arrivent presque toujours : il faut vivre comme nous voudrions mourir. Ne crois pas d'ailleurs que la pensée de la mort m'épouvante : non; je suis prête à mourir quand et comme il plaira à Dieu, mais je ne puis soutenir la pensée d'un malheur qui, en m'enlevant quelqu'un des miens, me priverait de la meilleure partie de moi-même. Je voudrais les précéder tous dans le monde où l'on ne pleure plus. Je dis avec Klopstock : « Je ne crains pas la mort, mais je crains d'être séparée de mes amis, et cela non-seulement pour moi, mais « aussi pour eux. »

sans mon père et sans vous. Je vous aime tant! je vous aime plus que ma vie! »

Son frère, qui était plus âgé qu'elle, l'avait dirigée dans plusieurs de ses études. Elle en conservait un souvenir reconnaissant, et elle l'aimait pour le bien qu'il lui avait fait (1). Elle aima sa belle-sœur comme une sœur, et fut presque une mère pour ses petits neveux. Son âme vivait d'amour.

Elle n'avait guère plus de six ans, que, l'ayant vue triste et lui en demandant la cause, elle me répondit : « Je suis née en Italie, et je sais que

(1) Le jour où il fut reçu docteur ès sciences, Rosa lui offrit un ouvrage de ses mains et lui écrivit en français une lettre dont j'extrais quelques phrases : «..... Tu as déjà accepté la noble mission que la Providence t'a imposée en m'instruisant par tes enseignements et plus encore par ton exemple dans la connaissance de la vérité et dans le culte de la vertu. Je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi, avec toute l'affection de la tendresse et de la reconnaissance que mon cœur ressent pour celui qui est pour moi frère excellent et maître affectueux. Je te promets de suivre *en avenir* tes conseils avec plus de fruit que je ne l'ai fait jusqu'à présent. »

l'Italie est le plus beau pays du monde. Je l'aime, et il faut que j'en sois éloignée. Tous les enfants que je connais ici ont leurs grands parents et leur famille. Moi, je suis séparée des miens. Je voudrais les voir, je ne puis; c'est ce qui me rend triste. »

Enfin, l'année 1844 mit un terme à cette double tristesse. Avec quelle joie elle salua le ciel d'Italie! Comme elle aima à en admirer les vastes plaines, les montagnes, les vallées, les beaux lacs! Quel bonheur elle eut à entendre parler, par tout un peuple, la langue qu'elle n'avait encore entendu parler que dans la maison paternelle! Ce fut à ce moment que, le sens du beau s'éveillant dans son âme, elle commença à apprécier les arts qui ont rendu le nom italien fameux. Depuis lors, l'amour de son pays s'unit à celui qu'elle portait à sa famille et devint en elle le principe d'affections fortes et de pensées généreuses. Mais chez elle tout s'épurait au contact de l'amour de Dieu, et si elle montra un cœur

viril à l'endroit de la patrie, elle n'en garda pas moins dans ses jugements et dans ses désirs un esprit d'équité et de mansuétude toute chrétienne. Prête au sacrifice pour les causes qui en étaient dignes, elle a toujours réprouvé les injustices, les cupidités, les ambitions téméraires. Elle a pleuré sur les malheurs de l'Italie, comme autrefois le solitaire de Bethléem pleurait sur les malheurs de Rome; mais nos fautes et nos discordes l'affligeaient plus encore que nos maux.

Si elle fut heureuse de revenir en Italie, elle le fut bien plus encore de connaître ceux de nos parents qu'elle désirait connaître depuis si longtemps. Elle leur donna sur-le-champ autant de place en son cœur que si elle était née au milieu d'eux. Je me souviendrai toujours des derniers jours que nous passâmes à Ancône, où ma famille se trouvait alors. Par deux fois, m'étant éveillée dès l'aube, je vis Rosa qui pleurait assise sur son lit. La pensée que bientôt nous allions quitter sa grand'mère avait troublé son sommeil

et l'affligeait jusqu'aux larmes. Elle souffrit tant de cette séparation qu'elle en tomba malade. Aussi, plus tard, quand ma vénérée mère vint habiter avec nous, qui pourrait dire la joie que Rosa en ressentit ? Elle se mit à sa disposition, lui faisait de longues lectures, priait et travaillait avec elle : à la promenade, elle voulait qu'elle s'appuyât sur son bras. Elle admirait sa résignation si chrétienne (1), faisait grand cas de son esprit et recueillait précieusement ses conseils. « Grand'mère aime les fleurs, disait-elle souvent : allons lui cueillir les plus parfumées. — Grand'mère serait heureuse d'avoir ce livre : voulez-vous,

(1) A ce sujet, elle écrivait à son fiancé le 15 juillet 1856 : « Grand'mère a son pauvre cœur de mère tout brisé ces jours-ci. Il y a aujourd'hui vingt-six ans que mon excellente tante Rosa est partie au ciel. Ma pauvre grand'mère m'édifie bien par sa résignation : la douleur n'a point altéré sa sérénité. Elle pense à cette sainte âme qui prie pour nous, elle se transporte en esprit auprès d'elle, et sa prière tempère l'amertume de ses larmes. Toi aussi, tu as besoin de résignation : voilà un grand exemple; il vaut mieux pour toi que mes pauvres paroles : tu sauras l'imiter, j'en suis sûre. »

chère maman, que je le lui offre? — Il me semble qu'aujourd'hui grand'mère est plus pâle que de coutume. Est-ce qu'elle serait malade? » Et aussitôt, avec de douces paroles qu'elle seule savait trouver, parce que personne ne savait aimer comme elle, elle allait lui demander de se bien soigner.

Elevée dans la solitude et faite pour en goûter l'attrait, jamais Rosa ne désira les divertissements du monde. De mon côté, craignant tout ce qui eût pu ternir son innocence, je ne la conduisis jamais au bal, j'écartai d'elle tous les romans et veillai avec le plus grand soin à ce que rien ne troublât la tranquillité de son cœur. Aussi ignora-t-elle la force terrible des passions, même à l'âge où elles soulèvent le plus d'orages. Son âme pure et limpide se montrait dans ses manières simples, mais aimables et pleines de distinction. Se sentant la conscience en paix, elle trouvait partout joie et bonheur. Bien qu'elle fût naturellement un peu portée à la tristesse, il y avait quel-

que chose d'ouvert et d'épanoui dans l'expression de son visage. Son regard respirait la candeur, et on découvrait dans son sourire tout le calme de l'innocence. Enfant avec les enfants, volontiers elle se mêlait à leurs jeux et, tout en riant et folâtrant, trouvait moyen de faire naître en eux de saintes pensées et de bonnes affections. Elle eut peu d'amies, mais elle les aima ardemment et avec constance. Elle préféra à toutes les autres Mathilde, fille d'Alexandre Manzoni, Marie Bussier, Sœur de Charité, Louise Vogl, Henriette Munichi Fedeli. Les deux premières sont mortes avant elle : les deux autres la pleurent encore sans pouvoir être consolées.

Rosa avait connu la Sœur Marie Bussier à Florence et s'était liée avec elle d'une étroite amitié. Aussi ressentit-elle la plus vive douleur à la nouvelle de sa mort. Elle en écrivit à Louise Vogl, à laquelle elle confiait toutes ses pensées. Je cite une partie de sa lettre, parce qu'elle fait connaître son cœur.

« Pise, 25 mars 1855.

« J'ai perdu, dans les premiers jours du mois, une amie bien chère. Jeune, belle, élevée avec soin, fille unique d'une mère qui l'adorait, elle avait voulu se faire Sœur de Charité pour servir Dieu dans ses pauvres. Pendant dix ans, elle a été une institutrice pleine de tendresse pour les orphelines, et la voilà morte à la fleur de sa vie..... Chère et bonne Sœur Marie! J'aurais tant aimé à la revoir! Je pense souvent à elle, toujours avec douleur. Schiller dirait sans doute : « Cessez de pleurer; les larmes ne ressuscitent « pas les morts. » Ah! que les paroles que le Sauveur adresse aux affligés ont autrement de puissance sur notre cœur : « Bienheureux ceux qui « pleurent, parce qu'ils seront consolés! » Plus je médite ces paroles, et plus en même temps je regarde la terre qui se renouvelle, la pure et brillante lumière, le vif azur des cieux, plus

aussi je demeure convaincue de l'infinie bonté de Dieu et des ineffables joies du paradis. J'entends dire que les méchants accablent les bons, et chaque jour, en effet, je vois ceux-ci dans le malheur. Mais n'y aura-t-il point un temps, où, à leur tour, ils auront leur récompense ? Souvent, le soir, je lève les yeux vers la voûte étoilée, et je pense aux âmes élues qui sont là-haut, heureuses de voir Dieu, de l'aimer, de l'adorer pour toute l'éternité. Ah! ma chère Louise, si l'homme pouvait s'établir dans ces pensées, je crois que les choses de la terre ne sauraient plus le troubler. »

Mathilde Manzoni mourut un an après, et, à l'occasion de ce nouveau deuil, ma fille écrivit à son amie :

« Pise, 14 avril 1856.

« Je suis accablée de tristesse. Mathilde est morte ! Elle m'était bien chère ! C'était un

ange. Elle a tant souffert qu'il lui était avantageux de mourir. Elle n'a pas eu un mot de plainte. L'amour qu'elle avait pour Dieu a suffi pour lui donner courage et paix. Jusqu'au dernier moment, son âme est demeurée ouverte à la joie. L'avant-veille de sa mort, elle vit un bouquet de fleurs. « Oh ! les belles choses que le Seigneur a faites, s'écria-t-elle, et j'en puis jouir encore ! » Elle ne voulut pas qu'on annonçât à son père que sa mort était aussi proche, pour lui épargner la douleur des derniers adieux. Quelle vertu ! quel exemple ! »

IV

De même qu'il y a peu d'enfants qui reçurent du ciel un caractère aussi doux que Rosa, de même il y en a peu qui eurent le génie aussi naturellement heureux. Elle avait l'intelligence claire et prompte, la mémoire fidèle, l'imagination très-vive, la raison forte, une facilité merveilleuse à assembler et à coordonner ses idées. Tous ces dons qui lui venaient de Dieu, elle les fortifia par une grande puissance de réflexion et l'effort d'une volonté qui ne se lassait pas. Le désir d'apprendre s'éveilla en elle dès sa première enfance. Elle avait à peine quatre ans que déjà elle me faisait des questions qui témoignaient de la vivacité de son

esprit. A cette époque, j'expliquais le Dante à quelques jeunes Génevoises. Mon cœur et ma conscience se refusant à laisser, pendant ces leçons, mon enfant à la garde d'une femme de chambre, je l'avais habituée à demeurer auprès de moi, sans faire de bruit. Au bout de quelque temps, je l'entendis se réciter à elle-même des vers de Dante. J'en fus tout étonnée, et mon étonnement redoubla encore quand elle me dit qu'au lieu de chercher à se distraire, elle s'appliquait à ce que je lisais. « Je ne comprends pas ce que vous lisez, ajouta-t-elle, mais je m'y plais, parce qu'il me semble entendre une belle musique. »

Après lui avoir appris à lire l'italien, je voulus lui enseigner les règles de lecture de la langue française. Mais à peine eus-je mis un livre sous ses yeux qu'elle le lut couramment, donnant à toutes les diphtongues le son voulu par l'usage. J'en fus émerveillée. Mais elle, riant de mon étonnement : « Il est tout simple que je lise bien le français, puisque je le parle. Je sais bien qu'on ne

doit pas prononcer les mots comme ils sont écrits. Aussi je dis *été*, et non pas *était*. Et ainsi du reste. » Je vis là la preuve d'un esprit très-ouvert, et ceux-là en jugeront comme moi qui auront tant soit peu réfléchi aux premiers débrouillements de nos facultés intellectuelles.

Trouvant réunies en elle tant de rares qualités, je m'appliquai avec soin à la formation de son esprit. Mes espérances furent bien vite surpassées. Elle parla et écrivit élégamment le français, l'anglais, l'allemand. Elle posséda très-convenablement la littérature de ces trois langues. Elle était sensible aux grandes et fortes conceptions, aussi bien qu'aux gracieuses images de la poésie, et jugeait tout avec un sens exquis. On pourra s'en convaincre par les passages suivants, que j'extrais de ses lettres à son père et à Louise Vogl.

« Florence, 15 mai 1852.

« J'ai lu ce matin, mon cher papa, un beau

discours de M. Ravaisson *Sur la morale des stoïciens*. C'est, si je ne me trompe tout un abrégé de la philosophie des païens. Le sage antique n'est peut-être pas *et sutor et rex* (1), comme le voulait plaisamment Horace, mais je ne puis m'empêcher d'admirer la sévère grandeur des doctrines de Zénon sans lesquelles un Sénèque, un Epictète, un Thraséas n'eussent peut-être été que des épicuriens. C'est à cet enseignement qu'ils ont dû de montrer ce mépris de la douleur et cette fermeté d'âme qui les ont élevés au-dessus de leur siècle, et les ont rendus plus forts que ces cruels empereurs qui pouvaient bien commander au monde, mais ne savaient point se gouverner eux-mêmes. J'admire les stoïciens, parce que, autant que des païens le pouvaient faire, ils ont été vertueux dans un monde entièrement corrompu. Je les comparerais à ces

(1) *Et cordonnier et roi.* Trait malin lancé par Horace contre l'excès des stoïciens, prétendant que le sage doit trouver toutes choses en soi.

palmiers qui seuls trouvent moyen de croître au désert, quand autour d'eux tout se dessèche et végète.

« Je lis maintenant le *Traité des Etudes,* de Rollin. Tous les maîtres, tous les instituteurs en devraient lire au moins la première partie, l'auteur y montre, par des arguments sans réplique, qu'il faut former la jeunesse non-seulement aux lettres, mais bien plus encore à l'honnêteté et à la religion. »

« Viareggio, 9 juillet 1854.

« Depuis plusieurs mois, je n'ai pas eu occasion de parler ta belle langue, et maman craint que je ne l'oublie. Cependant je lis vos poëtes, surtout Schiller, mon auteur favori. J'ai tenu à relire, ces derniers mois, *Jeanne d'Arc* et les deux drames de *Wallenstein.* Thécla m'a vivement émue. Pour Maximilien, je crois qu'il doit s'estimer heureux de disparaître ainsi *opportuno exitu*,

comme dit un ancien. La Jeanne d'Arc me paraît trop *romantique*. C'est, il me semble, un caractère plus idéal qu'historique, et je n'y retrouve point l'âme candide et religieuse de l'héroïne française (1). Cette tragédie n'en est pas moins très-belle, et je l'ai lue avec un plaisir infini. »

« Pise, 3 novembre.

« Te parlerai-je maintenant de mes études ? Je lis l'histoire d'Italie et l'histoire de France. J'ai appris par cœur une grande partie de la *Divine*

(1) Rosa exprima le même jugement, avec plus d'étendue, dans une lettre qu'elle écrivit à Maria Bosio, jeune Lombarde très-instruite et qu'elle aimait beaucoup. « J'ai relu ces derniers jours la *Jeanne d'Arc* de Schiller. Qu'elle est belle ! L'adieu de Jeanne à ses chères montagnes et aux tranquilles vallons de son pays m'a profondément émue. Sublime est la scène où on la voit errant dans la forêt, se réfugiant chez des charbonniers, puis enfin tombant aux mains des Anglais. Qui pourrait entendre ces tristes vers sans être ému de compassion ? Je trouve aussi très-belle la prière que, du fond de sa prison, elle adresse au Ciel pour ses parents. Ses dernières paroles sont d'une âme héroïque. Et pourtant la vraie Jeanne, celle qui n'aimait que Dieu et sa patrie, qui est morte sur un bûcher, en invoquant le nom très-doux de Jésus, me paraît plus grande que l'héroïne de Schiller. C'était une pieuse enfant de

Comédie et les différentes poésies d'Uhland. Tu sais que j'aime ce poëte, parce qu'il est plein de sensibilité et de mélancolie. Mais il y a chez lui des choses que je ne goûte pas, pendant que chez Schiller tout me plaît. Aussi celui-ci reste-t-il mon poëte préféré. S'il eût vécu en Grèce, on l'eût appelé l'ami des dieux et le nourrisson des Muses. »

« Pise, 5 octobre 1856.

« Très-belles sont tes réflexions sur la poésie. Certainement tu as lu les vers de Dante :

..... *I' mi son un che, quando*
Amore spira, noto, ad a quel modo.
Che detta dentro, vo significando (1).

« Je suis un homme qui écris quand l'amour m'inspire et qui vais exprimant ce qu'il dicte au dedans de moi. »

l'innocente nature. C'est ainsi que je la vois dans la statue de la princesse Marie d'Orléans : elle est, comme tu sais, vêtue d'une cuirasse ; elle tient sur son pieux et noble cœur la poignée de son épée qui a la forme d'une croix : elle n'a aucun des vains ornements de la femme; sa grande âme, qui illumine ses traits, semble n'avoir souci ni de l'ingratitude de la France qu'elle a sauvée, ni des tardifs hommages de la postérité. »

(1) *Purgat.*, XXIV, 18.

« Les poésies de Longfellow m'ont fait plaisir. Quelle touchante histoire que celle de cette jeune fiancée qui ne revoit son fiancé qu'au moment de mourir ! La nature a eu au nouveau monde un Théocrite en Bernardin de Saint-Pierre, un peintre en Longfellow. Personne n'y a encore trouvé la poésie du cœur humain, et c'est la plus vivante, celle qui émeut le plus. »

« Pise, 13 novembre 1856.

« ... Je t'invite à lire attentivement le *Paradis*. C'est le plus beau et aussi le plus difficile des Cantiques de la *Divine Comédie*. Pense à moi quand tu arriveras aux vers :

Or ti riman, lettor, sopra il tuo banco :
Dietro pensando a ciò che si preliba
S'esser vuoi lieto assai prima che stanco (1).

« A présent, lecteur, reste sur ton banc, et goûte en ta pensée ces premières libations, si tu veux jouir longtemps avant de sentir la fatigue. J'ai servi la table, à toi de te nourrir. »

(1) *Parad.*, x, 8.

« J'ai commencé à lire la *Messiade*, de Klopstock. L'exposition m'en a paru merveilleuse. Ayant lu, avec Gaétano, le *Paradis perdu*, je voulais aussi connaître la muse chrétienne des Allemands. Mais je suis convaincue que nulle part je ne trouverai les beautés de la *Divine Comédie*. Dante avait bien raison de dire :

L'acqua ch'io prendo giammai non si corse (1).

« Les eaux où je vais entrer n'ont jamais été parcourues. »

« Cependant les descriptions de Milton sont pleines de vie, et ses pensées sont souvent sublimes. Klopstock, que je me souviens très-bien d'avoir déjà lu en grande partie avec toi à Gênes, est un génie puissant : il y a dans ses peintures autant de vérité que de vigueur. C'était une belle âme : il me semble avoir été fait pour converser avec les anges. »

(1) *Parad.*, II, 3.



« Pise, 20 janvier 1857.

« J'éprouve un très-vif plaisir à lire la *Messiade* de Klopstock. Les pensées en sont sublimes, et c'est bien là une poésie chrétienne. Les anges y parlent une langue divine, qu'aucune oreille mortelle n'a jamais entendue, mais que le cœur comprend. Le songe de Judas me semble admirable; les discours des Juifs sont pleins d'une cruauté qui fait frémir, et pourtant ne ressemblent point aux harangues trop oratoires de Milton. Il est vrai que les démons de ce dernier ont une grandeur terrible. En lisant Klopstock, je croirais presque qu'il était catholique. Il était digne de l'être. Ses vers sur la Vierge Marie, sur les Anges, sur les Saints, respirent la plus tendre affection. Le ciel de Milton est tout homérique. Dans celui de Klopstock, je trouve une conception nouvelle, des idées vraiment chrétiennes, et un saint et très-pur amour de Dieu. »



Rosa ne mit que trois ans à apprendre le latin. A partir de ce moment les classiques anciens firent ses délices, et souvent elle me remercia de lui avoir enseigné une langue si belle et si majestueuse. J'étais à Florence en 1850, et, deux fois par semaine, des amis se réunissaient chez moi pour lire tantôt les *Géorgiques* de Virgile, tantôt quelques fragments des *Histoires* de Tacite. Ces lectures se faisaient au hasard, sans que personne sût quel passage il aurait à expliquer. Rosa y prenait part, et elle nous émerveillait tous et par son aimable modestie et par l'aisance de sa traduction. Elle donnait à chaque mot sa signification propre, et démêlait très-vite le sens des phrases les plus obscures. Ceux qui l'ont entendue pourront témoigner que je n'exagère rien.

D'excellentes études de grammaire, la connaissance de plusieurs littératures, l'avaient mise à même de goûter la mâle simplicité, la force, la majesté, l'élégance des écrivains de Rome. Entre tous, elle admirait Virgile, un peu inclinée vers

lui, je crois, par son propre caractère doucement triste et plein de sensibilité. Elle écrivait à son fiancé :

« 18 juillet 1856.

« Devine ce que je lis maintenant? L'*Enéide*, que j'ai commencé à traduire à onze ans. J'en suis au premier chant. C'est la centième fois que je lis le discours de Junon, la description de la tempête, du calme rétabli par Neptune, du rivage où abordent les Troyens. J'y trouve sans cesse de nouvelles beautés. »

« 4 août.

« Nous ne perdrons certes pas au change quand, Milton terminé, nous prendrons Virgile, Virgile

Il lume e l'onore degli altri poeti,

« La lumière et l'honneur des autres poètes, »

comme dit notre Dante. Nous aurons profit à

comparer les plus célèbres épisodes de l'*Enéide* avec quelques passages d'autres poëmes. Je t'assure que je suis loin de regretter le temps que m'ont coûté mes pauvres études. S'il me fallait les recommencer, je le ferais avec plus d'ardeur que la première fois. Je leur dois mes meilleures jouissances. Elles m'ont permis de partager ta vie intellectuelle. Depuis qu'il m'est donné de les cultiver librement, sans être réduite à écouter des leçons ou à en donner moi-même de mon mieux pour aider ma mère, je n'ai pas de plus vif plaisir que d'être dans ma petite chambre à écrire ou à lire. Et même aux heures où je dois et veux avoir l'aiguille à la main, j'aime encore à penser à mes études et à abréger ainsi le temps. »

Elle savait la géographie ancienne et moderne. De longues études d'archéologie l'avaient tellement initiée à la connaissance des grandes familles de Rome et surtout des familles consulaires, qu'elle en eût pu dire l'origine, les adoptions,

toute la parenté. Elle traduisit en italien les *Paradoxes* de Cicéron et un assez grand nombre d'endroits de ses œuvres philosophiques. Elle en voulait faire un livre, qu'elle destinait aux jeunes filles. Elle joignit à sa traduction des notes qui témoignent de son rare savoir. Ce savoir, elle mettait tous ses soins à le cacher; car si, pour son âge, elle était prodigieusement instruite, elle n'était pas moins humble. Jamais, en parlant avec elle, on ne se fût aperçu qu'elle eût tant étudié. Si on venait à lui faire quelque compliment au sujet de ses connaissances, elle rougissait sur-le-champ et détournait doucement la conversation. Estimant la science autant qu'elle le mérite, elle avait peu de confiance en sa propre intelligence. Cela ne l'empêcha pas de la cultiver avec un soin persévérant, non pour arriver au renom de femme lettrée, mais parce qu'elle avait compris que le vrai conduit au bien, que l'ignorance est avant tout le mépris des dons de Dieu, et par conséquent la marque d'une âme ingrate; enfin que

c'est un devoir de fortifier saintement sa raison, et de chercher partout dans les arts et dans les lettres la beauté incréée du premier Amour.

Elle avait sérieusement étudié l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Elle en donna même des leçons à quelques jeunes filles dont j'avais entrepris l'éducation, et qui m'étaient devenues très-chères. Elle y avait consenti pour m'obéir, et plus encore pour adoucir ma tâche. Je lui donnai les livres où elle devait trouver la matière de ses leçons, et elle les fit avec tant de clarté, un ordre si lumineux et une science si exacte, qu'en l'entendant j'étais souvent dans l'admiration. Le cours terminé, elle continua cette étude avec ardeur. Elle voulait écrire et, après quelques années, publier une histoire de l'Eglise catholique, à l'usage des femmes chrétiennes. Mais elle était résolue à n'y point mettre son nom, parce qu'en rendant son travail utile aux autres, elle ne voulait pas s'en faire un moyen d'arriver à la renommée. J'ai trouvé dans ses papiers un grand

nombre de notes qu'elle avait amassées pour cet ouvrage. Elle écrivait les dernières dans la soirée même qui précéda sa maladie.

Tous les fleuves se dirigent naturellement vers la mer; de même chez Rosa toute pensée allait à la religion, sa première préoccupation et son plus cher amour. Ce qu'elle admirait en lisant l'histoire, c'était bien moins les grands exploits militaires ou la pompe des triomphes, que les services que le christianisme a rendus au monde, même au temps où la force brutale régnait seule sur les nations avilies. Elle aimait à rappeler l'intrépidité des évêques et des pontifes qui ont pris en main la cause des vaincus, et ramené à la clémence des hommes naturellement cruels et que la fortune avait rendus plus insolents encore. Elle avait un goût particulier pour les douces vertus des Saints, sentait battre son cœur au récit des actions héroïques des martyrs, et s'inclinait pieusement devant l'Eglise qu'elle voyait sortir de notre Rédempteur et tout conduire à lui.

Ce furent là bien souvent les sujets de nos conversations. On retrouve aussi ces dispositions dans les lettres qu'elle écrivait à son fiancé et à Louise Vogl, pour lesquels elle n'avait point de secrets. Je donne quelques-unes de ces lettres, afin qu'on ne m'accuse pas de me laisser entraîner par l'amour maternel, et d'ajouter quoi que ce soit aux couleurs que me fournit la vérité.

Elle écrivait à Mme Vogl :

« 28 janvier 1856.

« Je lis les *Annales* du bon Muratori. Quels êtres vils et cruels que ces empereurs romains ! Comme les peuples étaient abaissés, les mœurs privées et publiques avilies et corrompues ! Heureusement, au moment où s'éteint ainsi la vertu des Caton et des Fabius, un or pur se montre au milieu de cette fange. Comment n'admirer pas la grandeur d'âme des apôtres et des martyrs ! Le monde ne les a pas connus, comme il n'avait point

connu leur divin Maître; mais c'est leur sang, c'est leur doctrine qui ont renouvelé le monde. Saint Paul fut un héros, Néron fut un monstre. L'un eut la tête tranchée, l'autre commanda à l'univers. *Folie de la croix,* dirait mon Bossuet. Je dis *mon Bossuet,* parce que chaque jour je lis avec un plaisir croissant ses *Méditations sur l'Evangile* et ses *Elévations sur les mystères.* Ce grand homme est vraiment l'honneur de sa patrie et l'une des gloires de l'Eglise catholique. »

Voici quelques lettres à son fiancé.

« 12 août 1856.

« J'ai pu un peu étudier aujourd'hui, et j'ai repris mon bon Muratori. J'ai lu tout le récit de la lutte d'Odoacre et de Théodoric. Ce sont choses que j'ai lues et relues, mais j'y reviens volontiers. Si je ne me trompe, l'histoire du moyen âge est encore plus importante que l'histoire ancienne.

J'ai bonheur à voir l'Eglise protéger et sauver la civilisation au milieu de la barbarie, se faire la consolatrice des vaincus et les arracher bien souvent au cruel acharnement des vainqueurs. Pauvre Italie! comme elle a souffert! que de cités détruites! que de morts! que de malheurs! »

« 12 novembre.

« Dans ces longues soirées, j'ai repris mes études d'histoire; ce sont, tu sais, celles que je préfère. Je lis maintenant les *Annales* du VIIIe siècle. Dans ces temps barbares dont les événements se déroulent sous mes yeux, il n'y a vraiment que l'Eglise qui protége la civilisation. Aussi je tiens pour assuré qu'un homme qui ne serait point religieux, le deviendrait en voyant le bien qu'elle a fait au genre humain. »

« 25 novembre (1).

« J'ai commencé la lecture de *Fabiola*. Les deux premiers chapitres sont bien beaux. Moi qui

(1) Lettre écrite en français.

aime tant à suivre les progrès et la force toujours croissante du christianisme au milieu du chaos de la société faible et corrompue de l'empire romain, j'aimerai sans doute un livre qui anime les ruines parlantes des catacombes. Je pense que, pour mieux l'entendre, tu devrais lire les *Mœurs des Chrétiens*, de Fleury, un des plus beaux ouvrages que j'aie jamais lus. »

Ma fille n'eut pas le temps de conduire bien loin ses études de philosophie. Elle lut cependant un grand nombre de traités de morale anciens et modernes. Dans ceux de Cicéron, elle admirait la majesté du style et l'élévation des pensées. Deux jours avant de tomber malade, elle lut le *Songe de Scipion*, en fit quelques extraits et m'en parla avec une profonde admiration. N'y a-t-il pas là une preuve de la bonté de Dieu sur elle ? Il semble qu'il voulut la disposer à laisser tranquillement la vie, en lui faisant retrouver dans ses études la promesse des immortelles espérances que la foi avait mises en elle depuis longtemps.

V

De toutes les langues qu'elle apprit, Rosa n'en aima aucune autant que la nôtre. Son style était l'image de son âme, simple, sans prétention, assez énergique cependant et toujours correct. On n'y trouve aucune trace de passions violentes : mais il est partout comme éclairé par la douce lumière des plus pures affections. Elle fit une étude particulière des auteurs du XIVe siècle, se familiarisa avec leur beau langage et se l'appropria avec discernement, évitant également la rudesse et l'affectation. Elle écrivit beaucoup, mais pour elle seule ou pour moi. Elle mettait à cacher les productions de son noble esprit autant de soin que d'autres en

mettent à le faire connaître. Elle écrivait d'inspiration, sous l'impulsion de sa conscience, pour obéir au vif amour qu'elle portait à tout ce qui est bien et beau. Ses études bien dirigées, les nombreuses lectures qu'elle avait faites des poëtes italiens et étrangers avaient nourri sa jeune imagination. Elle-même avait l'âme d'un poëte, bien qu'elle n'ait à peu près rien écrit en vers.

En reconnaissant en elle les grands dons qui font les poëtes, une sensibilité puissante, une imagination riche et créatrice, je crois bien ne pas me tromper; on en pourra juger d'ailleurs par les passages suivants, que j'extrais de ses lettres à son fiancé.

« 29 juillet 1856.

« ..... Un orage approche. De temps en temps le tonnerre gronde dans le lointain : le ciel est couvert de nuages grisâtres. De tous côtés, ce serait un lugubre spectacle, si je n'apercevais les



arbres du jardin couverts de fleurs, si je n'entendais le cri joyeux de l'hirondelle. Eh bien ! je suis encore plus joyeuse qu'elle : car tout ce qui rit, tout ce qui tressaille dans la grande voix de la nature, a son écho dans mon cœur. »

« 25 août.

« ... Tu as eu bien raison d'admirer la belle soirée d'hier : jamais je n'avais vu le ciel plus serein. Quand je pense à tous ces soleils qui s'agitent dans l'espace, aux mondes qui répondent aux mondes dans l'harmonie de la création, mon âme demeure confondue devant la toute-puissance de Dieu. Elle tremble, elle adore, elle rend grâces à Celui qui l'a créée capable d'admiration et de reconnaissance. »

« 11 septembre.

« ... Toute suave a été l'impression que m'a laissée hier notre promenade dans le jardin. Les

fleurs, les arbres, le ciel serein, l'air pur et doux, le chant des oiseaux, les bourdonnements des insectes, tout ce qui était autour de nous nous parlait de Dieu. Et cette belle nature me semblait encore plus belle, parce que j'avais le cœur rempli de ton amour et de l'amour de tous les miens. J'avais aussi été tout émue des vers de ma mère, que mon oncle Jean nous avait récités. Ils chantaient si doucement et les étoiles et les fleurs et le ciel et la terre! »

« 25 septembre.

« J'aime l'azur du ciel. Je ne me lasse pas de le contempler dans les belles matinées, lorsque *l'aura è dolce senza mutamento* (1), et dans les soirées paisibles et sereines, alors qu'on croit entendre les étoiles raconter en mystérieux langage la sagesse et la bonté de Dieu. Oh! quel bien la

(1) L'air est doux et immobile.

campagne fait à l'âme! Au spectacle de ces beautés qui se renouvellent sans cesse, on comprend mieux que, si la terre fut créée pour l'homme, l'homme fut créé pour Dieu. Que sera-ce donc du ciel, me dis-je bien souvent, puisqu'il y a de si belles choses sur cette terre, où nous sommes voyageurs plutôt qu'habitants ? »

« 28 septembre.

« ... L'année prochaine nous serons ensemble à la campagne. Oh! si tu savais comme j'aime tes montagnes avec leurs sapins, leurs fleurs, leurs torrents, leurs vertes cimes! Je n'oublierai jamais le jour où je les quittai. C'était une matinée de novembre. Les faibles rayons du soleil levant éclairaient l'horizon d'une pâle lumière. Les feuilles tombaient des arbres, la brume du matin couvrait encore la plaine : tout était solitude et tristesse dans la nature. Qui m'eût dit alors que ces beaux lieux que je quittais enfant, je les reverrais nouvelle mariée ? »

« 12 octobre.

« Si tu vas à Verruca, arrête-toi donc un moment sur la route devant une maison en ruines : elle est toute seule sur un petit plateau qui domine la Grandiana. Je ne sais pourquoi ces pierres, ces débris où croissent et s'entrelacent les pruniers sauvages, muets témoins d'une existence qui n'est plus, me remuaient profondément toutes les fois que, dans mes promenades, j'arrivais à cet endroit. »

« 25 octobre.

« J'ai plaisir à penser que tu jouis de la *villegiatura*. Ses plaisirs sont mille fois préférables à ceux de la ville. Oh ! la douce chose de monter, le soir, sur les hauteurs, et d'admirer de là un beau ciel tout inondé des feux du couchant, d'apercevoir à ses pieds les prairies, les bosquets de

pins, les pâles oliviers, les ormeaux qui jaunissent, çà et là un toit rustique qui fume, et l'église qui semble, avec les tintements de sa cloche, « pleurer le jour qui meurt. »

..... *Il giorno pianger che si muore!*

« Pour moi, loin de tout cela maintenant, je me dédommage en pensant à la belle journée que nous passâmes à Cuccigliana, à nos promenades sur la montagne, aux belles perspectives qui s'ouvraient devant nous. Lieux chéris! déjà ils me rappelaient le passé; et voilà qu'ils me promettent un joyeux avenir. Je rêve : pardonne-moi, mais la nature me parle, mon âme comprend son langage. Si tu savais avec quel bonheur je me dis que,

Quanto per mente o per occhio si gira,

« De quelque côté que l'âme ou le regard se dirigent, »

partout on aperçoit une œuvre divine! Cieux, montagnes, forêts, et le ciel, et la terre, tout me sem-

ble plus beau quand j'y admire la grandeur et la bonté de Dieu. Je n'oublierai jamais notre promenade sur le Serchio, où le bruissement des feuilles interrompait seul nos causeries. Je revois en esprit les verts coteaux de Rigoli, les flancs abrupis et sauvages de Vecchiano, et la mer, et au loin les montagnes, et les plaines immenses, grands spectacles où nos yeux plongeaient avec admiration..... »

Cette douce mélancolie et ces vives images, je les retrouve dans quelques lettres qu'elle m'adressa d'une maison de campagne où elle passa quelques jours chez une excellente amie, et aussi dans sa correspondance avec Marie Bosio et sa chère Louise.

« Col d'Antella, 18 octobre 1855.

« Ce matin nous avons été à *Monte*, et, sans nous arrêter, nous avons poussé jusqu'aux rui-

nes imposantes de la villa Malagotti. Que c'est le cas de dire :

Heu mihi! qualis eras! quantum mutatus ab illo!

« Hélas! en quel état t'ai-je vue! combien peu tu te ressemblais à toi-même. »

Il n'y a plus de joyeux, puissants et magnifiques seigneurs : à leur place, des paysans déguenillés qui sont venus chercher dans ces murs croulants un abri contre le froid et la pluie. Les grandes salles autrefois décorées avec le luxe brillant du XIVe siècle, je les ai trouvées de toutes parts envahies par une humidité qui les ronge; l'herbe croît au milieu des bassins desséchés. Et cependant ces grandes fenêtres en forme de croix, cette tour altière et imposante, même ce vieux palais qui tombe, ont gardé une sorte de grandeur sublime qui émeut : on se sent transporté aux temps glorieux et agités du moyen âge. Puis la nature est là, toujours jeune au milieu de ces vicissitudes, nous accablant, par ce contraste, de tout le

poids de notre néant et forçant l'homme à confesser qu'il n'y a de vraiment puissant que Dieu.

« Au loin, des collines toutes couvertes d'oliviers, de pins, de chênes, d'ormeaux qui jaunissent; des vallons sillonnés par des torrents impétueux et retentissants; la grande plaine de Florence avec ses coteaux de Fiesole et de Maiano; des villages, de petites maisonnettes qui semblent surgir çà et là; encore un coup, c'est un admirable spectacle; je ne me lassais pas de le contempler. »

« 19 octobre.

« Ce matin, sur les dix heures, bien que le ciel menaçât un peu, nous sommes descendus dans un vallon par un sentier qui ondule à travers champs. Une vraie solitude que ce petit vallon : de tous côtés il est enclos par des arbres, ormeaux, peupliers, châtaigniers qui naissent en foule au pied des coteaux et sur les bords du torrent. Plus

de bruit. On n'entend que le murmure de l'eau qui tombe des rochers, ou celui du vent qui agite doucement les roseaux et les peupliers. Je n'ai pas aperçu une cabane, pas entendu une voix d'homme. C'était le désert. Je me serais crue à cent lieues de la terre habitée. Vers trois heures, nous avons commencé à gravir l'autre versant. De ce côté, un torrent descend, de rocher en rocher, jusque dans la vallée. Nous le traversâmes sur un pont, à un endroit où il se précipite en écumant dans un abîme. Il y a là une fraîcheur délicieuse, des maronniers et des bruyères. Nous fîmes rencontre de deux charmantes paysannes, aussi accortes et aussi aimables qu'il en fut jamais. En causant avec elles, je croyais entendre la langue sonore du XIV[e] siècle. Elles nous accompagnèrent sous bois jusqu'à leur maison, qui est située sur le penchant de la montagne. Je trouvai là leur belle-sœur, la plus belle paysanne assurément que j'aie jamais vue, plus belle de beaucoup que beaucoup de belles dames. N'est-ce

pas en partie parce qu'elle ignore tout ce que la nature lui a prodigué ? »

« Florence, 12 avril 1855.

« ... Mon voyage d'hier me rend toute triste. Pauvres campagnes ! Jamais je n'avais vu une scène de désolation pareille à celle qui s'offrit à mes yeux en descendant de wagon. Déjà nous avions aperçu un certain nombre de champs couverts de sable ; mais comme notre tristesse redoubla quand il nous fallut cheminer à travers une vaste étendue de pays toute couverte de pierres, de fange, et en grande partie encore sous l'eau ! Au lieu des moissons attendues par les pauvres laboureurs, j'apercevais çà et là des arbres déracinés : d'autres avaient résisté au choc de l'eau ; ils se dressaient, au milieu des campagnes inondées, comme les derniers débris d'un naufrage. O forces destructives de la nature ! que vous êtes grandes, terribles, irrésistibles ! »

A Marie Bosio.

« Antignano, 29 juillet 1853.

« Nous sommes enchantés de ce gracieux village, et pourtant chacun de nous sent qu'il lui manque quelque chose. Etre privés de toi nous fait presque trouver triste un lieu qui, l'année dernière, nous semblait si gai. Crois-moi, c'est mon cœur qui parle : j'aurais tant de bonheur à t'avoir auprès de moi. Viens donc avec nous, chère amie. Le bois où nous avons passé de si bonnes heures, les arbres, les champs, la mer, te réclament, excellente Marie. Il y a quelques jours, j'ai vu une vague qui te disait : « Au bain ! au « bain ! des rives fleuries descends dans la mer « tranquille : le soleil le veut, le soleil qui de ses « feux embrase la terre et l'air. » La petite chanson s'interrompit là, parce que ma pauvre vague alla se briser contre un rocher. Et les autres va-

gues, ses sœurs, répétaient les mêmes invitations, et, comme elle, se brisaient en heurtant contre le rivage. Et moi je demeurais songeuse et triste, voyant là l'image de toutes ces espérances trompées qui nous laissent tant de regrets. Tout à coup une voix pleine de douceur murmura ces mots à mon oreille : « Pourquoi cette tristesse ? « Est-ce que Marie ne peut pas venir? Ecoute-moi. « Je suis la compagne de ta vie, je suis l'espérance. « Je te promets que l'année prochaine Marie sera « ici. » Me voilà tranquille : *ma compagne* ne voudra pas me tromper; je crois déjà te voir avec nous à Antignano. Pardonne-moi, chère amie, cette folle rêverie : n'y vois, je te prie, qu'une preuve nouvelle de ma tendre affection, je ne veux au fond pas autre chose. Sortons maintenant du monde de l'imagination, et entrons dans celui de la réalité... »

A Madame Louise Vogl.

« Pise, 3 novembre 1854.

« J'ai eu un grand chagrin de quitter Antonio, Sylvie et mon Pippo bien-aimé (1). Mais papa aime à les avoir avec soi : j'en suis contente pour lui et avec lui. Notre maison me plaît : de ma chambrette je vois le jardin, et la vue des arbres me fait du bien. Pise est une belle ville, pleine de mélancolie, mais je n'en suis pas fâchée. Avant-hier j'ai été au *Campo Santo*, et me suis longuement arrêtée devant la statue d'Arrighi VII. La statue a le regard voilé des mourants. Que d'espérances, quels vastes desseins furent ensevelis avec lui! Redisons avec Hippias : « Qu'est-« ce donc que la vie ? »

(1) Son frère, sa belle-sœur et un neveu tout petit.

« 21 janvier 1855.

« Après quelques journées assez froides, l'air est redevenu doux : on se croirait au printemps. Aujourd'hui le soleil est splendide et ses rayons inondent ma petite chambre. Je suis assise à quelques pas de ma fenêtre, et de là j'aperçois un tout petit coin du ciel. On dirait un grand œil bleu qui me regarde avec amour. Dieu est bien bon ! »

« Livourne, 20 octobre 1855.

« Nous sommes à Livourne depuis mardi. Pise était devenue si triste à cause du choléra, que mes parents m'ont amenée ici : nous habitons sur le bord de la mer. Oh ! que n'es-tu avec moi ! J'aurais plaisir à te montrer l'imposant spectacle qui se déroule sous mes yeux. Que cette mer est belle ! A l'horizon elle semble se confondre avec le ciel, et jamais, à voir sa vaste plaine si calme, si limpide, on ne croirait qu'elle

est aussi souvent troublée par la tempête. La mer, c'est la plus ancienne des créations divines. Notre pauvre terre a subi de nombreuses et profondes révolutions ; la mer est ce qu'elle était au commencement, ce qu'elle serait toujours, si toutes choses ne devaient finir. »

« Pise, 11 décembre.

« Samedi notre cathédrale était toute illuminée : deux mille cierges brûlaient dans la nef, des feux de toute sorte entouraient l'image de la sainte Vierge. C'était un coup d'œil admirable. N'importe, j'aime encore mieux notre beau dôme dans l'obscurité et le silence où je l'aperçois d'ordinaire. On sent Dieu plus près de soi dans la solitude. Les ombres et la lumière se reflétant et se confondant sur les peintures du *Campo Santo,* il en résultait quelque chose de fantastique. On croyait voir danser les morts dans les fresques d'Orgagna. »

« 29 janvier 1859.

« Comme tes descriptions sont vivantes ! En lisant ta lettre, je goûtais ce silence tranquille et majestueux d'une belle nuit ; j'admirais, avec toi, vos belles montagnes ; je voyais la pâle lumière de la lune et les clartés tremblantes des étoiles ; je croyais respirer à tes côtés un air froid, vif et pur. Douces, mais vaines illusions ! Hélas ! j'étais seule dans ma chambre, j'étais bien loin de toi : il n'y avait que la pensée qui nous rapprochât. »

VI

Les raisons qui avaient conduit Rosa à aimer la poésie, la solitude et le silence des champs, lui firent aussi vivement goûter la musique, et surtout la musique dramatique et religieuse. Celle des bals ne lui plut jamais. Beethoven, Weber, Mozart, Coop, Rossini et Bellini étaient ses maîtres préférés. Elle n'avait pas naturellement les doigts agiles, mais ses efforts persévérants triomphèrent de cette difficulté, et elle parvint à jouer avec sentiment et avec une grâce pleine de charme. Elle lisait à première vue la musique la plus difficile. Oh ! que de fois, occupée à écrire, et cherchant à donner le mouvement et la forme

aux pensées qui s'agitaient en moi comme un tourbillon, je lui demandai de me faire entendre les airs que je savais m'émouvoir davantage ! Les douces mélodies qui jaillissaient sous ses doigts avaient bientôt fait cesser le tumulte de mon imagination, et je sentais que mon style devenait tout autre. D'autres fois c'était la tristesse qui pesait sur mon âme : « Joue-moi donc quelque chose, » lui disais-je alors. Et aussitôt une douce paix, une lumière tranquille venaient tout dissiper.

Quand j'avais besoin, pour mes travaux, d'extraire quelques passages de différents auteurs, Rosa m'était d'un grand secours. Sa mémoire ferme et sûre ne me servait pas moins utilement lorsque j'hésitais sur quelque point d'histoire. Je ne pense pas avoir rien écrit dans ces dernières années sans le lui avoir lu au moins deux fois. Elle ne se croyait pas le droit de me juger, mais elle m'exposait ses doutes sous forme d'interrogation, et presque toujours ils étaient justes. Aussi ai-je beaucoup corrigé d'après ses observations pleines

de sens : toute jeune encore, elle avait une intelligence virile.

Qui maintenant n'aurait pitié de moi, en me voyant privée de celle qui était ainsi la compagne de mon esprit et de mon cœur, répandait la joie dans notre maison, et, par le bienfait de sa présence, m'empêchait de sentir le poids des ans et les tristes déceptions qu'apporte le commerce des hommes ? Il me semblait, en vivant avec elle, que je retrouvais l'innocence et la paix de ma jeunesse. Heureuses les mères qui peuvent s'appuyer sur une enfant qui réunit les qualités de l'esprit et du cœur ! J'ai eu ce bonheur : je le sens aujourd'hui plus que jamais, aujourd'hui que de stériles regrets me jetteraient dans le désespoir, si je n'étais chrétienne, si je ne savais que mon enfant est au ciel, qu'elle m'y appelle et m'y attend, pourvu que je sois humble et porte ma croix avec résignation.

Rosa avait en littérature un goût très-délicat. Elle avait appris par cœur un grand nombre de



poésies anglaises, françaises, allemandes, et en moins d'un an toute la *Divine Comédie* (1). Ce fut une des occasions où elle nous montra le sage emploi qu'elle savait faire du temps. Le soir, tout en tricotant avec nous, elle tenait le poëme merveilleux ouvert devant elle, lisait la moitié d'un chant, le gravait fortement dans sa mémoire, et le lendemain matin me le récitait pendant que je tressais ses longs cheveux. Elle apprit ainsi tout le poëme, et prit l'habitude de me réciter un ou deux chants chaque jour à la même heure. La *Cantica* du *Paradis* lui plaisait plus que les autres. Peut-être était-ce parce qu'elle trouvait dans cette lecture un avant-goût des joies dont le Seigneur allait si prématurément combler son âme.

Elle parle de Dante dans plusieurs de ses lettres à Louise Vogl : j'en citerai un seul passage.

(1) Elle n'avait pas lu toutefois le chant x^{e} ni la fin des chants xviiie et xixe dans l'*Enfer*, ni, dans le *Purgatoire*, les chants xxve et xxvie et les derniers versets du xxxiie. Je ne lui avais pas permis cette lecture.

« Pise, 20 janvier 1857.

« As-tu commencé à lire le *Paradis?* Tu seras ravie en suivant le poëte de sphère en sphère, en montant avec lui jusqu'aux pieds de l'Eternel. Tu admireras la grâce toute divine avec laquelle il raconte la vie de saint François et celle de saint Dominique. Je ne doute pas que tu ne t'accordes avec moi pour préférer cette *Cantica* aux deux autres. C'est là que se révèle le mieux toute la hauteur de son génie.

« Dante était pauvre, plus pauvre assurément que les troubadours qui allaient chantant leurs vers de château en château. Comme Notre-Seigneur, il n'avait pas où reposer sa tête. Ses enfants ont grandi loin de lui, dans la pauvreté. Il n'a pas revu sa chère Florence : il a bu toute l'amertume

d'un long exil. Quand il écrivait ces beaux vers :

Non è fantin, che si subito rua
Col volto verso il latte, se si svegli
Molto tardato dall'usanza sua (1),

« Il n'est point de petit enfant qui, les lèvres ouvertes, se jette aussi promptement sur le lait maternel, lorsqu'il s'est réveillé beaucoup plus tard que de coutume ; »

ou ceux-ci :

E come il fantolino, che ver la mamma
Tende le braccia, poi che il latte prese
Per l'animo che infin di fuor s'infiamma, (2)

« Et comme le petit enfant, qui, après avoir pris le lait, tend les bras vers sa mère, poussé par l'amour qui enfin se répand comme une flamme ; »

j'imagine qu'il pensait à ses enfants, dont il ne pouvait voir le doux sourire ni entendre la voix chérie. Peut-être même pleurait-il en pensant à eux, et sont-ce ces larmes qui sont devenues les perles de son poëme. Les hommes, au milieu desquels il eut à vivre, étaient durs, cruels, vindi-

(1) *Paradiso*, XXX, 28.
(2) *Ibid.*, XXIII, 41.

catifs; il fut indignement persécuté. Ses ennemis osèrent diffamer son nom; mais lui, il levait les yeux au ciel, et là il trouvait la paix qu'il eût en vain cherchée sur la terre. »

Rosa ayant, dès son enfance, admiré la sagesse et la bonté de Dieu dans l'univers, on ne s'étonnera pas si, devenue grande, elle désira faire quelques études qui, en l'initiant aux lois qui régissent le monde, lui permettraient de mieux apprécier l'infinie perfection de son auteur. Toute jeune encore, elle avait commencé à apprendre la botanique sous la direction de l'illustre professeur Savi, qui l'aimait comme un père. Sur ses recommandations, elle s'était fait un petit herbier. Plus tard, elle suivit les leçons du célèbre Meneghini, qui lui furent très-utiles. Elle lut alors, pour étendre ses idées, quelques ouvrages de Humbolt et de Mme de Somerville. Elle en fit des extraits qui témoignent de son activité d'esprit et du talent avec lequel elle ramenait toute idée particulière aux principes généraux.

A vingt ans, elle avait la science d'un homme instruit, sans avoir rien perdu de la candeur et de la modestie d'une jeune fille. Pour donner beaucoup de temps à la musique et à l'étude, elle était loin de négliger les petits travaux de femme ou les soins de la maison. Son aide me fut très-utile : chaque jour elle consacrait aux occupations domestiques un certain nombre d'heures (1). Je puis affirmer que je ne l'ai jamais vue oisive, ni faisant quelque chose de mauvaise grâce. Si elle a laissé beaucoup d'écrits, je conserve aussi un grand nombre de petits ouvrages exécutés de sa main, et faits avec ce soin patient qu'elle apportait à toutes choses.

Bien des fois je lui demandai de ne point abu-

(1) Dans l'ordre de ses occupations, elle faisait passer l'utile avant l'agréable. Quand il le fallait, elle quittait musique et littérature pour donner des journées entières au ménage : je lis dans une de ses lettres à M[me] Vogl : « Voilà cinq jours que je me promets de continuer ma lettre, mais que veux-tu ? le temps, ce temps si court et si fugitif, m'a manqué, j'ai dû coudre beaucoup, et encore aujourd'hui, j'ai tant à travailler que je ne puis t'écrire longuement. »

ser de sa robuste santé et de sa florissante jeunesse. Son père aussi l'exhorta bien des fois à prendre un peu de repos, dans la crainte que ces travaux continuels et ces continuelles études ne finissent par lui affaiblir l'esprit et le corps. Elle nous rassurait gaiement : « C'est le repos, non la fatigue, qui me ferait mal : il m'apporterait l'ennui que je ne saurais supporter. »

Par suite de ce commerce prolongé avec les anciens et avec ceux des modernes qui ont cherché à exprimer ce qui est vrai, beau et bien, mon enfant avait l'âme grande et les pensées généreuses. Toute action noble la remuait profondément. La compassion, chez elle, n'était pas seulement un sentiment instinctif : c'était un mouvement réfléchi, inspiré soit par la charité chrétienne, soit par le respect désintéressé qu'elle porta toujours au courage malheureux. Elle n'avait pas encore quatorze ans, quand le roi Charles-Albert alla mourir abandonné sur la terre étrangère plutôt que de céder à la fortune. La valeur trompée du

monarque, cet exil volontaire, la sainteté de sa vie et la pureté de sa foi, firent une vive impression sur l'âme poétique de mon enfant; aussi eut-elle toujours sa mémoire en grande vénération. Et comme toutes ses affections se traduisaient en prières, chaque jour de sa vie elle pria pour le roi mort.

Souvent, lui racontant quelque fait triste et émouvant, je la vis tout à coup éclater en sanglots. D'autres fois, au contraire, quand elle entendait le récit de quelque grande et courageuse action, elle s'animait et se montrait remplie d'un généreux enthousiasme. Elle en donne elle-même la raison à son amie Louise Vogl.

« 28 janvier 1856.

« J'ai lu dans la *Revue des Deux-Mondes* cette belle pensée de Jean-Paul (1) : « Quand ce qu'il

(1) Jean-Paul Richter.

« y a de sacré dans l'âme de la mère répond à
« ce qu'il y a de sacré dans l'âme du fils, leurs
« âmes s'entendent et se comprennent. » Ces paroles m'ont fait une grande impression : il me semble qu'elles renferment une excellente leçon pour les mères qui font elles-mêmes l'éducation religieuse de leurs fils. Elles nous apprennent, en outre, d'où viennent les liens qui nous unissent à nos parents et à nos amis. Et, en effet, pourquoi, chère Louise, nous aimons-nous d'un si vrai et si constant amour? Parce que ce qui est sacré pour ton âme est sacré pour la mienne. Pourquoi suis-je si profondément émue quand j'entends raconter une belle action, quand je contemple la grandeur des héros de la terre, et surtout la grandeur des saints et des martyrs? Pourquoi certaines de leurs actions, où leur force d'âme se montre davantage, me font-elles pleurer? Parce que ce qui était sacré pour eux est sacré pour moi. Pouvait-on dire davantage en moins de paroles? Oui, tout homme doit entretenir en lui le

feu céleste que Dieu lui-même a allumé. A plaindre qui le laisse languir et s'éteindre. Il se perd soi-même et il est aussi perdu pour ses frères, car il a brisé le nœud d'amour qui pouvait l'unir à eux. Comme la flamme s'élève en haut,

Per la sua forma ch'è nata a salire.

« Par son essence, car elle a été créée pour monter, »

ainsi, par nature, notre âme tend à Dieu, et dès qu'elle se retourne vers la terre, il n'y a plus pour elle à espérer ni paix ni bonheur. »

VII

Tous les amours dans l'âme de Rosa étaient réglés dans un ordre harmonieux. Au-dessus de tous les autres était l'amour de Dieu, qui grandit en elle avec les années.

Depuis le jour de sa première communion (1),

(1) Rosa fit sa première communion dans l'église de Saint-Sixte, le 25 juin 1848. Ce jour-là, en lui donnant ma montre, je lui traçai quelques conseils de morale et de piété. J'y trouve ces mots, que certes je n'aurais pas écrits si ma conscience ne me les avait dictés : « En te bénissant, je veux te dire une parole qui sans doute te semblera plus précieuse que mon cadeau. Depuis que tu es née, tu as religieusement accompli tous tes devoirs, et tu as donné à ton père et à moi de grandes et véritables consolations par ta bonté, par ton application à l'étude, par ton amour pour Dieu. Fais en sorte d'être aussi bonne à l'avenir, et, pour cela, souviens-toi souvent de ce beau jour. »

elle eut aussi une tendre dévotion pour le Rédempteur. Ce jour-là, je la vis s'approcher pâle et tremblante de la table sainte. Elle répandait de douces larmes. Sa démarche, sa physionomie, n'étaient point d'une mortelle ; je croyais voir un ange allant religieusement se prosterner devant le Seigneur. Et j'osais devancer les temps, et je me disais à moi-même : Avec un même voile blanc, avec de blancs vêtements aussi, pâle et timide comme en ce jour, je la reverrai devant l'autel. Elle sera nouvelle mariée alors... Oh! folles prévisions! vaines espérances! Oui, elle a repris son voile blanc, mais c'était dans un cercueil. La couronne des vierges a ceint son front, mais son front était inanimé. Et dans cette même église, où pour la première fois elle avait reçu, avec la sainte hostie, le Dieu de son cœur ; où encore quelques jours et elle allait jurer à son fiancé un éternel amour, on a déposé son cadavre immobile et glacé. Seigneur, Seigneur, conduisez mes pensées! Soutenez ma foi, mon Dieu! Que

'aie toujours la force de m'humilier et de me taire devant vous!

Ma fille avait l'habitude de se préparer à chacune de ses communions par trois jours de ferventes prières. Elle était toujours la première à se rappeler les époques de nos neuvaines à la sainte Vierge et aux Saints. C'était pour elle une consolation d'assister tous les jours, quand elle le pouvait, au saint sacrifice de la messe; et, au recueillement tout religieux avec lequel elle le faisait, on voyait qu'elle comprenait toute la grandeur et la majesté du sacrifice mystérieux de notre rédemption.

Chaque jour elle lisait quelque livre de dévotion. La voyant, dès son enfance, portée à de saintes lectures, je jugeai qu'il était de mon devoir de lui donner les livres où elle pourrait voir dans tout leur jour la vérité, la sainteté et la mansuétude de la religion catholique. Elle avait sans cesse à la main l'*Imitation de Jésus-Christ* et lui demandait tour à tour conseil, inspiration et

consolation. Elle comprit et admira l'éloquence de Massillon, la logique persuasive de Bourdaloue, la suavité de Fénelon, la forte raison de Lacordaire, les vues ingénieuses du P. Ventura. Plus jeune, elle avait fait une étude de la *Doctrine chrétienne* de Lhomond et du *Catéchisme historique* de Fleury. Mais son vrai maître fut Bossuet. C'est surtout dans ses écrits qu'elle apprit à aimer Dieu et à se remettre entre ses mains avec un entier abandon d'esprit et de cœur.

Tous les jours elle lisait quelques versets de l'Evangile. Il n'est pas étonnant dès lors que, par ses pensées, sa conduite et son esprit, elle soit devenue le modèle des jeunes filles chrétiennes. La parole de Jésus-Christ n'était pas pour elle une lettre morte : elle la méditait avec attention et en pénétrait le sens ; elle y puisait un grand esprit d'innocence, de douceur, de pardon et de charité (1). De là son mépris pour les biens de la

(1) Tel est, en effet, l'esprit de l'Evangile ; M[lle] Ferrucci ne s'était pas méprise. La création a été un bienfait, la ré-

terre : de là sa foi vive et ses aspirations vers le ciel. Sincèrement humble, elle aimait à reconnaî-

demption un bienfait plus grand encore. A l'exemple des Saints, il faut, pour soi-même, accueillir ce double don avec actions de grâces : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* Et lorsque, à un titre quelconque, on se croit appelé à en devenir le messager auprès de ses frères, il faut s'acquitter de ce rôle avec douceur, déférence et respect. Est-ce qu'un bienfaiteur peut injurier ou user de violence? Son premier sentiment n'est-il pas de dépouiller ce qu'il a de puissance afin d'être plus facilement accueilli? Ce sont là des vérités élémentaires; mais elles ont été tellement méconnues, que c'est grand honneur à Mlle Ferrucci de les avoir aussi nettement professées. Nous détachons une excellente page qu'elle a écrite en ce sens dans un opuscule sur *la Charité chrétienne.*

« L'amour de Dieu qui enflamme le cœur de l'homme « et qui lui donne un saint zèle du bien n'a certes rien de « commun avec ce fanatisme implacable que l'incrédulité « reproche si injustement à la religion de Jésus-Christ. Et « cependant il est vrai, il est trop vrai que les fils d'un « même Père céleste, les habitants d'une même terre arrosée « du sang rédempteur, se sont plus d'une fois cruellement « combattus sous les mêmes étendards de la croix. Mais, « parce que de tels malheurs ensanglantent l'histoire, de- « vons-nous en conclure que l'amour de Dieu exclut des « cœurs toute tolérance, ou voudrions-nous nier que la re- « ligion catholique soit tout amour? Et l'aveugle fureur des « hommes devra-t-elle faire condamner à l'oubli les innom- « brables bienfaits que, depuis dix-neuf siècles, l'Evangile « répand sur tous les peuples et sur ses plus cruels enne- « mis?

tre que tout lui avait été donné par Dieu. Elle ne tira jamais avantage de sa riche intelligence; et,

« O Eglise du Rédempteur, qui priez pour vos ennemis, « et qui à toute heure vous montrez prête à les secourir « comme le Père céleste répand chaque jour les trésors de « son soleil sur les plus ingrats des hommes, qui mit dans « votre cœur le saint et infatigable amour de toutes les ver- « tus? qui vous donna la force d'opposer toujours un front « tranquille aux maîtres du monde? qui inclina sous la ha- « che des bourreaux les têtes de vos martyrs? comment « sûtes-vous de la même main confondre les subtiles con- « tradictions des philosophes et briser les chaînes de l'es- « clave? comment, toujours stable et inébranlée, avez-vous « survécu seule aux vicissitudes de toutes choses et aux rui- « nes de tant de trônes? qui vous donna une telle force de « persuasion, que, par ses prodiges, « les pierres mêmes se « changent en enfants d'Abraham? » d'où reçûtes-vous en- « fin cette autorité inviolable qui résout tous les doutes, dis- « sipe nos erreurs, humilie le puissant, relève les faibles, « illumine le monde, pardonne toutes les fautes, console « toute angoisse et toute infortune?

« Ah! qui ne voit que tant de miracles ont été opérés par « la seule puissance du divin amour allumé en vous par Jé- « sus-Christ? Car, de même que vous aimez Jésus dans la « fatigue et dans le repos, dans les larmes et dans la joie, « dans la persécution et dans la paix, dans le combat et dans « la victoire, de même vous aimez en lui et par lui l'hum- « ble et le superbe, le fidèle et l'incrédule, le pauvre et le « riche. Il n'y a pas un seul homme dans le monde pour « lequel vous ne priiez et que vous ne vouliez à tout prix

pour la perfection, elle s'estima toujours bien loin du terme qu'elle eût voulu atteindre. Aussi ses moindres fautes lui inspiraient autant de remords qu'eussent pu faire des fautes vraiment graves.

Pleine de défiance pour elle-même, elle mettait toute son espérance en Dieu. Elle adorait Dieu

« ramener dans le sein de Celui qui a souffert pour tous les « hommes parce qu'il les a tous aimés! Ah! bientôt soient « accomplis vos vœux, sainte Eglise du Dieu vivant!

«... Comment donc serait-il ami du Seigneur, comment « serait-il vraiment fils de l'Eglise de Jésus, celui qui op- « pose les armes aux armes, la violence à la violence, ou- « bliant ces paroles de Jésus-Christ : « Aimez vos ennemis. « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font! » Les « aveugles apôtres de l'intolérance montrent assez qu'ils « n'ont jamais pénétré dans son sens profond la vie du Ré- « dempteur, qui, souffrant toute injure et la mort même de « la croix, entraîna toute la terre à soi par l'irrésistible puis- « sance du pardon et de l'amour. Qui voudra bien oublier « ses préjugés et se retirer dans le fond de son âme pour « y fixer la douce image de Jésus-Christ, celui-là, je n'en puis « douter, comprendra combien la douceur chrétienne l'em- « porte en force sur les violences du glaive, et il aura hor- « reur de poursuivre par la flamme et le fer ceux que la « croix seule doit vaincre. Ah! si Jésus crucifié entrait vrai- « ment dans nos cœurs, que de choses il saurait leur faire « comprendre !... »

dans l'univers, elle le vénérait dans son âme, elle l'aimait dans ses parents, dans les pauvres et dans les affligés. Elle lui rendait grâces dans la prospérité et lui demandait secours dans le malheur. La volonté divine était en tout la règle de sa conduite : elle travaillait, dans ses actions et dans ses paroles, à ne point s'écarter des préceptes de l'Evangile. Aussi qui eût jamais une conversation plus douce? Où trouver une patience aussi inaltérable, une soumission plus prompte, une charité plus vraie et plus courageuse? Même avec nos domestiques elle semblait prier bien plus qu'elle ne commandait; et, s'il leur arrivait de faire quelque faute, elle se levait aussitôt pour les excuser. Lorsqu'elles étaient plus chargées que de coutume, elle venait complaisamment à leur aide. Si parfois quelqu'une d'entr'elles ne connaissait qu'imparfaitement la religion, elle se mettait sur-le-champ à lui apprendre le catéchisme avec le cœur d'une mère et l'empressement d'une sœur. Aucune occupa-

tion ne sembla jamais lui peser. Elle faisait tout avec méthode, avec joie, avec soin, parce qu'elle faisait tout en pensant à Dieu.

Rosa n'était pas jolie, s'il faut, pour être jolie, avoir une parfaite régularité de traits; mais elle avait une beauté supérieure à la beauté plastique. On ne pouvait voir ses grands yeux noirs s'emplir de feu, se voiler d'une douce tristesse, ou, plus souvent, se lever avec amour vers le ciel, sans deviner aussitôt la vivacité et la pureté de sa pensée. Le sourire entr'ouvrait sa bouche; sur son front serein brillait l'intelligence et la candeur. Elle avait les sourcils noirs et épais, les dents blanches, les cheveux abondants, la peau fine, les joues doucement colorées. Toute sa personne, bien prise et bien proportionnée, respirait une grâce modeste. Sa physionomie était l'expression de son âme : tout ce qu'elle ressentait venait se peindre sur son visage. Sa conversation était aimable et sensée : elle parlait peu, avait les manières distinguées, et, quoique un peu portée à la

tristesse, s'ouvrait volontiers à la joie. Elle gardait avec tous ceux auxquels elle parlait une contenance modeste et respectueuse.

A vingt ans, son âme était encore fermée à ce sentiment qui s'éveille dès l'adolescence chez beaucoup de jeunes personnes; et, si alors elle lui ouvrit l'entrée de son cœur, elle le fit sans emportement et sans violence. Je n'avais point d'ailleurs attendu cette époque pour lui recommander de consulter le Ciel sur sa vocation. Je lui avais montré les devoirs que les femmes ont à remplir dans les différentes situations qu'elles peuvent occuper, et lui avais conseillé de bien sonder ses inclinations, et de ne chercher dans une affaire aussi importante que le salut de son âme.

Je lui demandai quelques mois après quel était le résultat de ses délibérations. Elle me répondit : « J'ai prié Dieu, et je me suis sérieusement considérée moi-même. Je ne désire qu'une chose, faire un peu de bien. Si j'avais le courage qui

me manque, je me ferais volontiers sœur de Charité ; mais je me sens trop imparfaite. J'aurais aimé à garder le célibat, si je vivais dans un de ces pays d'outre-monts, où les jeunes filles qui ne se marient pas, trouvent à se dévouer au soulagement des pauvres et à l'instruction des petits enfants. Puisque nos mœurs ne se prêtent guère à ce genre de vie et que je ne me sens pas portée à attendre un avenir éloigné et incertain, j'entrerai dans l'état du mariage, où nous pouvons, nous autres femmes, travailler à notre perfection et à celle des autres. Quant au choix de mon mari, je m'en remets à vous et à mon père ; je suis jeune et sans expérience, vous avez du discernement et vous m'aimez : choisissez pour moi ; je ne vous demande que de pouvoir donner ou refuser mon consentement. En attendant, je vivrai tranquille, tout entière à ma chère solitude et à mes études. »

Alors, pour mieux connaître sa pensée, j'ajoutai comme en plaisantant : « Puisque tu nous

remets le soin de choisir ton mari, au moins dis-nous comment tu le veux. — Je le voudrais religieux, me répondit-elle, de manières agréables, intelligent et adonné à l'étude, au moins ayant une occupation utile. Je ne désire point la fortune; je fais peu de cas des avantages extérieurs. S'il m'est possible de vivre dans la position où je suis née, j'en serai heureuse; mais riche ou pauvre, si je suis bonne et remplis mon devoir, je suis assurée d'être contente. »

En l'entendant, dans un âge encore si jeune, parler avec tant de sagesse, je sentais croître mon amour pour elle. Ce n'était pas seulement le lien du sang qui unissait mon âme à l'âme de cette enfant. Il y avait même, dans notre mutuelle tendresse, plus qu'une entière communauté de goûts au sein d'une vie commune; ce que j'aimais, ce que je continuerai d'aimer en elle, c'était cette sainte lumière qui brillait dans toute sa personne, cette sagesse accomplie qui se montrait dans toutes ses paroles.

Pendant l'automne de 1855, nous quittâmes Florence pour habiter Pise. Rosa aimait passionnément Florence où elle vivait au milieu des arts et au sein d'une nature admirable, où, à chaque pas, elle rencontrait de grands souvenirs. Elle se montra heureuse cependant d'aller à Pise, pour être auprès de son père, et s'y livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Elle habitait, à côté de mon appartement, une petite chambre qu'elle aimait beaucoup et qu'elle n'eût pas, disait-elle, échangée contre un palais, parce qu'elle y trouvait le recueillement et la paix. En y mettant le pied pour la première fois, elle se dit à elle-même : « Si je devais mourir ici, où pourrait-on placer l'autel pour le saint Viatique? » Elle confia ensuite cette pensée à une de ses amies, alors qu'elle était encore en pleine santé. Mystères de l'âme humaine, qui pourra vous sonder? Rosa avait eu ainsi le pressentiment de sa mort plus de deux ans avant de mourir. Ce fut, en effet, dans cette chambre qu'elle expira, ce fut là qu'avec d'infi-

nies consolations elle reçut la visite de son Dieu venant la convier aux noces éternelles qui se célèbrent au ciel.

Pendant les deux années qu'elle passa à Pise, Rosa fit de rapides progrès dans la perfection; sa charité devint plus active. Non-seulement elle obéissait à ma parole : elle cherchait encore à deviner mes intentions pour s'y conformer d'elle-même. Son humeur était toujours égale; sa douceur inaltérable. Elle priait plus longtemps et il me devint évident, par les conversations que j'avais avec elle, qu'elle vivait continuellement avec Dieu.

Elle se trouva un jour dans la nécessité de parler de sa vie intérieure à une amie. J'ai sa lettre sous les yeux et j'en extrais le passage suivant :

« 18 avril 1856.

« La piété m'a été naturelle dès l'enfance, et les exemples de ma mère, ses paroles, ses leçons,

les livres qu'elle m'a fait lire l'ont sans cesse fortifiée. Je dois beaucoup aussi aux sœurs de Charité, à un livre qu'elles m'ont donné (1) et à un sermon du P. Masucco sur les devoirs du chrétien. Tout cela me fait trembler devant Dieu : il me sera demandé compte des fautes qu'avec des grâces aussi signalées j'aurais pu éviter. Depuis quelques mois je sens que le divin amour devient plus fort en mon âme. J'en suis d'autant plus heureuse. Tout ce que je vois me semble plus beau, parce que je pense à Celui qui a tout créé. Au milieu des occupations qui remplissent mes journées, j'élève mon cœur à Dieu ; c'est pour moi une grande consolation. »

Et moi aussi je trouve une grande consolation dans ces paroles. Le Seigneur a voulu lui donner la mesure des grâces qu'il lui avait destinées dans

(1) *La Pratique de l'Amour envers Jésus-Christ*, par S. Alphonse de Liguori.



les desseins secrets de sa Providence. Elle les a reçues avec reconnaissance, et sa bonne volonté leur a fait porter des fruits de salut. Alors Dieu l'a appelée à lui, pour lui donner en récompense ses béatifiques visions. Ah! si ma foi ne me représentait souvent ces pensées, je sens que je serais inconsolable de la perte de mon enfant.

VIII

Vers cette époque, je lui proposai plusieurs partis. Elle les refusa par de sages motifs. Quand je lui dis qu'elle était demandée par M. Gaétano Orsini, jeune docteur que nous estimions et que nous aimions, elle donna son consentement, parce qu'elle le savait bon et religieux. Quelques jours s'écoulèrent avant que ce mariage fût entièrement arrêté. Rosa, s'apercevant que l'idée de ne plus l'avoir auprès de moi me rendait triste, me répétait sans cesse : « Vous êtes toute soucieuse, en pensant au temps où nous vivrons séparées. Si la séparation vous doit être trop pénible, je renonce au mariage : je vivrai pour vous et pour

mon père. Ne craignez pas que cela me semble dur. Vous avez tant fait pour moi qu'il me sera doux de vous consacrer ma vie. »

Je répondais comme une mère devait le faire. Le jour des noces fut fixé : notre maison entra en fêtes; nous nous réjouissions d'unir une enfant si aimée à un homme sage et bon. Toutefois j'avais souvent une grande tristesse à la pensée que bientôt je ne l'aurais plus auprès de moi. Un jour même, je me pris à pleurer devant elle. Elle m'embrassa tendrement. « Pourquoi, me dit-elle, pourquoi, bonne mère, n'avez-vous pas accepté mes propositions? Elles venaient réellement du cœur. Maintenant il est trop tard : j'aime mon fiancé, je l'avoue. Il n'est pas de sacrifice que je ne fusse prête à faire pour vous : je vous sacrifierais jusqu'à mes plus tendres sentiments ; mais je ne puis disposer de mon fiancé, je lui ai engagé ma foi. »

L'amour devint pour elle une nouvelle source de perfection chrétienne. Elle aima Dieu dans son

fiancé et son fiancé en Dieu. Celui-ci m'a remis les lettres qu'elle lui avait adressées, m'autorisant à faire tous les extraits que je jugerais convenable. J'en publie quelques-unes et je prie les jeunes Italiennes de les lire attentivement. Elles y puiseront la conviction que toute affection grandit au contact de la religion, et que l'âme, en quelque situation qu'elle se trouve, devient d'autant plus belle qu'elle est plus étroitement unie à Dieu.

« 16 avril 1856.

« Je sens bien que jamais je ne pourrai assez remercier Dieu de m'avoir, pour toute ma vie, donné en toi un guide et un modèle. Je ne puis m'empêcher de le répéter souvent à ma mère, et je le dis parce que je l'ai dans le cœur. Malgré bien des défauts et bien des imperfections qui souvent ne m'ont pas permis de tenir les promesses que j'avais faites à Dieu, j'ai une si haute idée de l'épouse chrétienne et des devoirs qui vont

m'être imposés, qu'en vérité j'en serais épouvantée si je ne me confiais à la bonté de Dieu qui peut tout et m'aidera, moi qui ne puis rien. Aujourd'hui même je parlais à ma mère et à ma grand'mère du profond respect que m'inspire le sacrement que nous allons recevoir (1), et je te prie bien de demander à Dieu les grâces dont j'aurai besoin pour être tout ce que je dois être. De mon côté je ferai effort pour me rendre digne de l'assistance du Ciel, et déjà j'ai pensé à offrir le mois de Marie à cette intention, espérant que la très-sainte Vierge entendra ma prière et m'obtiendra ce qui me manque encore. Je suis convaincue que nous approcherions vite de la perfection si nous détestions toutes ces petites fautes de chaque jour, qui ne nous semblent rien à nous, mais qui doivent tant blesser la perfec-

(1) Ce respect était tel, que Rosa refusa, depuis ses fiançailles, d'aller à l'Opéra où nous avions l'habitude de la conduire deux ou trois fois chaque année à l'époque du carnaval. Elle me dit qu'étant sur le point de recevoir un si grand sacrement, elle voulait vivre plus retirée que jamais.

tion infinie... Sois assuré que, pour tout cela, je recevrai tes conseils et au besoin tes reproches comme ils doivent être reçus de celui qui me tiendra lieu de père et de mère. »

« 9 avril.

« Je crois que le meilleur moyen de nous préparer à recevoir le sacrement qui nous unira dans le temps, et aussi, je l'espère bien, dans l'éternité, est de faire tout ce qui est en nous pour atteindre cet état de perfection chrétienne que Dieu nous demande, et je suis persuadée aussi que, s'il ne nous est point donné d'arriver jusqu'où nous voudrions, au moins nous pouvons allumer en nos âmes le feu du divin amour qui, à lui seul, *renferme la loi et les prophètes.* Tu seras mon guide et mon exemple, Gaétano : nous n'aurons tous deux qu'une seule volonté, nous aimant en Dieu, en qui toutes les affections deviennent sa-

crées (1). Oh! si tu savais combien je rends grâces à Dieu pour tous les biens dont il m'a comblée. Je n'en suis plus seulement, maintenant, à admirer la puissance qui a fait le ciel et la terre, ni même l'éternel amour qui nous a rachetés : toute mon âme rend grâces au Dieu bon, très-bon, qui m'a donné toute bénédiction, en me donnant avec toi les conseils et les exemples qui me rendront moins mauvaise. Tu voudras, n'est-ce pas, seconder cette bonté de notre Dieu ? »

« 25 avril.

« Pardonne-moi si je te dis encore ce que je t'ai dit cent fois ; mais le jour où nous sommes me

(1) C'était sa pensée constante. Elle s'en ouvrait souvent avec moi et elle écrivait à son amie Louise : « Notre affection n'est pas fondée sur les apparences extérieures, ni sur la beauté, fleur d'un jour ! Un lien plus doux a rapproché nos âmes. Nous nous aimons parce que nous aimons Dieu, nous voulons nous unir en lui, en lui ennoblir et sanctifier notre amour. C'est là notre but et aussi la cause de la tristesse qui,

rappelle un autre jour cher et solennel, celui où, dans une promenade solitaire que je fis avec ma mère, je commençai à parler de toi. Le silence de la campagne, l'aspect de la nature rajeunie, les chants lointains des laboureurs qui seuls troublaient le calme profond de ces lieux, tout me semblait nouveau, tout parlait à mon âme. Je n'oublie pas l'humble et pauvre église où, pour la première fois, je demandai à Dieu de bénir ces pensées nouvelles : elles me troublaient alors; j'étais comme partagée entre le doute et l'espérance, et pourtant décidée à faire, en toutes choses, ce que Dieu demanderait. Aujourd'hui je demande, et tous ces mois je vais demander les grâces qui nous sont nécessaires pour mener ensemble une vie vraiment chrétienne. Tu feras de

par intervalles, s'empare de nous, quand nous nous voyons si loin de la perfection que nous rêvons. L'affection qui m'unit à Gaétano est celle de l'amitié la plus tendre..... » Pendant sa dernière maladie, elle me dit qu'elle aimait son fiancé de ce même amour doux, profond et tranquille qu'elle éprouvait pour moi.

même, n'est-ce pas, de ton côté. Pour moi, je ne puis plus faire une prière sans aussitôt trouver ton nom devant Dieu. »

« 30 avril.

« On n'est pas récompensé sans l'avoir mérité ; le combat (et la vie est-elle autre chose qu'un combat ?) doit précéder la victoire. Ne soyons donc pas de ces lâches soldats qui rêvent la victoire avant la bataille, et conquérons l'éternelle félicité, qui seule comblera notre âme, en accomplissant fidèlement tous nos devoirs, en supportant pour l'amour de Dieu toutes les épreuves de la vie, légères ou douloureuses, en nous donnant, autant que nous pourrons, aux bonnes œuvres. Alors le désir du ciel ne sera plus pour nous un vague idéal, un sujet de stériles spéculations; mais il entrera dans notre vie pour la sanctifier. Cette vie (je l'espère au moins pour toi) elle nous sera donnée assez longue pour servir la cause de Dieu

avec le courage vaillant qu'il aime à récompenser. »

« 2 mai.

« Je crois que, sans proposer à notre âme un type de perfection par trop idéal, nous pouvons faire beaucoup en fortifiant vigoureusement notre volonté. Veillons sur elle, et même dans les petites choses ne la laissons jamais incliner du côté du mal. Ayons toujours présente cette belle parole de l'*Imitation* : « *Si chaque année nous corrigions en nous un seul défaut, combien ne deviendrions-nous pas meilleurs!* » La soumission à la Providence nous est souverainement nécessaire, et non moins dans les petites que dans les grandes épreuves de la vie. En elle, ce me semble, consiste, à le bien prendre, toute la vertu chrétienne : car quelle chose peut être plus agréable à Dieu que de voir notre volonté toujours conforme à la sienne ? »

« 19 mai.

« N'oublie pas de demander à Dieu les lumières et les grâces dont nous avons besoin pour le servir et l'aimer de tout notre cœur. Il n'y a que lui qui puisse bénir nos âmes et faire qu'elles vivent de telle sorte que, s'étant beaucoup aimées en ce monde, elles s'aiment encore au ciel. Voilà ce que nous désirons, n'est-ce pas, voilà le but où tendront nos communs efforts. Souvenons-nous-en. Il nous faudra pour cela une certaine décision de volonté, beaucoup de confiance et un parfait abandon à Dieu. S'abandonner à Dieu, oh! ce n'est pas se perdre dans un vague mysticisme; c'est s'établir dans une intention dominante qui sanctifie la vie, fortifie notre faiblesse, éveille en nous le désir de bien faire. Une piété simple, qui élève vraiment l'âme jusqu'au ciel; que cela vaut mieux que tous ces brillants systèmes qui occupent l'intelligence plus que l'âme et

nous amusent en nous tenant sur la terre. La terre ! ils ne voient donc pas qu'elle n'aurait point de raison d'être, si elle n'était un lieu d'épreuves. »

« 30 mai.

« Une affection qui n'aurait pas son principe dans l'amour de Dieu ne nous rendrait pas heureux. Soyons-en bien convaincus et consacrons notre vie à Celui qui a tout fait pour nous. Je crois, pour moi, que de même que Dieu n'agrée point la pompe du culte, si la ferveur de l'âme est absente, de même les œuvres extérieures sont impuissantes à mériter la grâce, si elles ne sont vivifiées par une intention pure du cœur et par le désir de plaire à Dieu seul. Et c'est là qu'est le secret d'une habitude dont je t'ai parlé quelquefois ; des choses visibles j'essaye de m'élever jusqu'aux invisibles, poursuivant en tout ce qui s'offre à mes regards la trace et comme une image

de cette éternelle beauté qui ne se montre à découvert qu'à l'intelligence et au cœur. Alors rien n'est muet pour moi : que de choses me disent les arbres, les oiseaux, la mer, les étoiles, les montagnes, que jamais je n'aurais sues, si la grande voix de la nature ne me les avait fait entendre ! Vraiment j'admire tous les jours davantage la bonté de la Providence, qui, par mille moyens, ramène notre âme aux pensées et aux saintes affections pour lesquelles elle fut créée.

« Tu me parles du duc de Gênes (1) ! Infor-

(1) Le respect affectueux que portait ma fille au magnanime Charles-Albert, elle l'éprouvait également pour le duc de Gênes. Elle déplorait sa valeur trompée et sa mort cruelle. Voici ce qu'elle écrivait à son amie Louise : « J'ai vu un portrait du duc de Gênes, fait pendant qu'il était plein de vie et de santé. Héros glorieux et infortuné, le feu de tes yeux est à jamais éteint ! tu ne verras plus la belle lumière du soleil ! La voix de ton peuple n'arrivera plus à tes oreilles ; tu as disparu du monde, tout est fini pour toi ! Ton âme, comme les âmes des autres justes, habite les libres espaces du ciel, et là sans doute elle prie pour ceux qui sont restés sur cette pauvre terre baignée de sang et de larmes. »

tuné jeune homme! il y a sept ans, à pareil jour, comme du haut de son rocher de Peschiéra la vie lui semblait belle et l'avenir glorieux! Hélas! ce ne fut qu'un songe! Dieu voulut le rendre digne d'un monde meilleur, et il l'abandonna pendant de longues heures au pouvoir d'un peuple ingrat, afin qu'il se montrât prompt à sacrifier pour son père une vie qu'il avait consacrée à l'Italie. Quels combats désespérés que les derniers qu'il livra! Et ensuite quelle longue et terrible agonie! Déjà mourant lui-même, il lui fallut fermer les yeux à sa mère; puis il expira en pensant à ses compagnons d'armes, qu'il eût voulu conduire au champ d'honneur. S'il n'y avait au ciel une récompense pour la vertu et la souffrance noblement acceptée, quel homme eût jamais été plus malheureux que le duc de Gênes? »

« 9 juin.

« A l'heure solennelle de notre bénédiction nuptiale, je sens que mon cœur sera tour à tour

livré à la tristesse, à la joie, aux saintes pensées. Il ne saura bien faire qu'une chose, s'élever vers le Dieu qui éclaire, qui bénit et qui console ceux qui se confient à lui... »

« 11 juin.

« Pense que le Seigneur est bon, qu'il compatit à la faiblesse de notre nature misérable et imparfaite, et qu'il veut nous récompenser de tout ce que nous avons fait ou souffert pour lui. En visitant les pauvres, en leur donnant l'aumône, n'entends-tu pas une voix secrète qui te dit : « Bienheureux les miséricordieux ? » Cette même voix ne te console-t-elle pas quand tu souffres ? ne dit-elle pas à ton cœur : « Bienheureux ceux qui pleurent ? » Cette voix, c'est la force et la sécurité du chrétien, parce que c'est la voix de Celui qui parla sur la montagne et qui du haut de la croix nous promit le ciel. »

« 23 juin.

« Je te remercie de l'aimable attention que tu as de venir mercredi à Pise. L'anniversaire de ma naissance a toujours été pour moi solennel et joyeux; mais, cette année, il me semblera encore plus sacré, parce que j'ai plus à rendre grâces. Il me faudra bénir mon Dieu, et pour les bienfaits dont toute ma vie a été comblée, et pour tous ceux que j'ai reçus dans ces derniers temps. Je ne voudrais pas me marier encore; je ne trouverais pas en moi assez de force pour porter le chagrin qui ne manquera pas de m'accabler quand je quitterai la maison paternelle. Tout ce que je puis faire, c'est d'abréger de quatre mois les quinze mois qu'on avait d'abord fixés. Et, crois-moi, c'est te donner une bien grande preuve de tendresse. Renoncer à quatre mois de vie intime avec la plus tendre des mè-

res, pour le cœur d'une fille c'est un très-grand sacrifice. Je le ferai volontiers pour toi. »

« 8 juillet.

« J'ai reçu ta chère lettre ce matin, et afin que tu ne croies pas que je l'ai trouvée trop sombre, je veux te dire que moi-même j'ai pensé aujourd'hui à la mort : je priais Dieu d'en user miséricordieusement avec moi le jour où je passerai du temps à l'éternité, et, je l'espère bien, *dall'umano al divino*. On a vraiment besoin de s'abandonner avec une confiance d'enfant entre les bras de Dieu, si l'on veut conserver l'espérance de voir au ciel celui qu'on adore sur la terre. Pour ma part, si, au lieu de penser surtout à lui, je ne pensais qu'à moi, je ne sais trop où me conduiraient mes réflexions. Mais l'espérance, qui est une vertu chrétienne, est aussi « une ferme attente de la gloire à venir. » Je veux donc avoir confiance que, malgré nos imperfections, nous pourrons goûter, un jour, dans le sein de Dieu,

un bonheur dont nous n'entrevoyons pas même l'ombre ici-bas. Nous connaîtrons alors dans quelle mesure surabondante seront récompensés les efforts même faibles de ceux que le Seigneur aime. Nous verrons mieux comment ici-bas tout passait irrésistiblement avec nous, comment cette vie terrestre allait s'évanouissant comme un songe. Il ne restera plus en nous que l'amour, cette partie bénie de l'âme que Dieu a voulue pour lui. Je ne puis croire que cet amour doive être tellement absorbé dans la contemplation de la divine essence qu'il n'y ait plus de place pour l'union de nos âmes ou que nous ne puissions plus goûter la douceur de cette union. Je crois, au contraire, qu'il nous sera doux de nous aimer en Dieu, et de le bénir ensemble d'avoir mis dans nos cœurs un sentiment qui aura tant contribué à les rendre meilleurs. Oh ! de tous côtés, je vois que nous avons été comblés et je m'estimerais bien ingrate envers la Providence si je ne lui consacrais ma vie, si je ne te la consacrais aussi. »

« 10 juillet.

« Espérons, Gaétano : le Seigneur nous aidera à devenir meilleurs; car, si les forces nous manquent, les bons désirs du moins ne nous manquent pas. Ils sont déjà un don gratuit de Celui qui veut notre bien, qui nous a donné les plus touchants exemples d'humilité, et qui ne refusera pas de pardonner aux défaillances de notre nature, pourvu que nous nous attachions à les combattre avec ce courage persévérant qu'il a promis de rendre victorieux. Ah! mon ami, si vraiment nous aimions Dieu, nous ne penserions qu'à lui, à lui saint et parfait, et non à nous, faibles et misérables créatures. Nous nous oublierions nous-mêmes, pour ne vivre qu'en lui, si digne de notre amour, et nous apprendrions ainsi à bien connaître notre néant et son tout. Mais peut-être je m'arrête trop à ces pensées, qui d'ailleurs me conviennent bien plus qu'à toi : qu'elles servent du moins à te faire juger combien je

m'estime éloignée du véritable amour de Dieu. Tu me crois bien meilleure que je ne suis. Tu penses sans cesse, me dis-tu, à G... et à E... Cette douleur m'émeut, je la partage; au milieu de nos larmes, mon ami, bénissons Dieu qui a laissé entre nos chers défunts et nous le doux lien de la prière. »

« 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul.

« Sais-tu ce que nous devons désirer? Non les honneurs, non les richesses, non toutes ces vanités de la terre qui n'ajouteraient rien à notre bon heur. Sais-tu où doit tendre notre volonté, animée maintenant et vivifiée par notre amour? Oui, tu le sais, et tu me l'as dit souvent. Nous devons tous chercher à mettre dans notre vie quelque chose de cette perfection que nous n'atteignons, hélas! que si faiblement sur cette terre. Nous devons regarder aux choses immortelles et éterhelles, bien plus qu'aux choses qui passent et

qui périssent, vivant de telle sorte qu'un véritable amour de Dieu soit au fond de nos âmes, épure et sanctifie nos affections et tourne toutes nos actions vers une fin sainte. Cette fête de S. Vincent, qui nous est si chère et si pieusement douce, que de touchants exemples elle nous met sous les yeux des vertus que nous avons à pratiquer ! quelle charité laborieuse et universelle ! quelle vive et ardente piété ! quelle immense compassion pour toutes les erreurs, toutes les fautes, toutes les infortunes, toutes les souffrances physiques et morales des hommes ! quelle invincible patience ! et qui d'entre nous osera dire qu'il ne peut retracer en soi au moins l'ombre de ces vertus ? S'il ne nous est pas donné, comme à ce grand saint, de faire arriver nos bienfaits à des multitudes de malheureux, au moins il nous suffira de vouloir, pour être humbles, patients, animés de cette religion vraie, qui pardonne toujours, parce qu'elle est l'amour de Celui qui lui-même est amour et miséricorde. »

« 22 juillet.

« Je ne connais pas les lieux dont tu me parles, sauf Romito et l'Antignano. J'ai été à pied jusqu'à la Tour par une belle matinée du mois d'août, sans trop souffrir de la chaleur. Après avoir longtemps suivi le chemin de plus en plus solitaire, de plus en plus resserré entre les collines et la mer, qui de l'Antignano conduit jusqu'à Romito, je montai sur la plate-forme de la petite forteresse, et de là je contemplai longtemps les îles environnantes et l'horizon vaste et lointain où le ciel semblait se confondre avec les flots : je crus même découvrir les points les plus rapprochés de la Maremme. Une autre fois, avec les Plezza, les Gabrini, les Bozio et quelques autres, nous avons été à Romito. Le soleil était déjà couché et les lueurs mourantes du crépuscule s'éteignaient l'une après l'autre. Bientôt la lune se leva, comme si elle eût jailli du sein des collines,

et ses doux rayons se réfléchirent dans la mer où ils nous firent apercevoir une petite barque de pêcheur. Le bruit de la vague se brisant régulièrement contre les rochers interrompait seul le silence de la nature. Nous traversions de temps en temps le lit desséché d'un de ces torrents qui se précipitent des montagnes à la mer, et ainsi, tout en causant, regardant, admirant, nous dépassâmes les deux petites tours, et, arrivés aux confins des deux communes, nous rebroussâmes chemin, comme si nous avions touché les colonnes d'Hercule. J'ai une lettre de Louise. Elle me compare, l'excellente amie, à un navigateur qui fait voile vers un nouveau monde. Cependant non, dit-elle, c'est un vieux monde que l'amour. Je le veux bien, mais il est nouveau pour moi : oui, Gaétano, très-nouveau est le doux sentiment qui me remplit, et j'espère même qu'il ne vieillira pas, car il vient directement de Dieu, qui, éternel par nature, ne change point avec les années. Aussi ai-je une entière confiance que, nous ayant unis

en ce monde, il nous unira encore dans l'autre vie, et cette seule pensée me porte de la terre jusqu'au ciel. »

« 24 juillet.

« Ces jours passés, je me suis occupée à relire le *Purgatoire* et le *Paradis*. Maman m'avait recommandé de faire une attention particulière aux comparaisons, aux descriptions des anges (1)

(1) Mme Ferruci avait bien raison d'appeler l'attention de sa fille sur les anges de la *Divine Comédie*. Ils en sont sans contredit un des plus beaux ornements. Le style de Dante, qui a partout tant de relief, en prend encore davantage aussitôt qu'il arrive à ces êtres lumineux et ailés, à ces *oiseaux divins (uccelli divini)*, comme il les appelle. Il semble alors qu'il peigne autant qu'il parle. On aimera peut-être à savoir comment il s'était préparé à ces descriptions si pleines de vie. Lui-même nous l'apprend avec sa candeur et sa grâce habituelles. Après la mort de Béatrice, *son ange envolé*, il aimait à se consoler en se retirant à l'écart, et en dessinant là des anges sur des tablettes. Voici ses propres paroles : « Le jour qui achevait l'année, depuis que cette dame avait pris rang parmi les citoyens du paradis, j'étais assis en un lieu où, me souvenant d'elle, je dessinais un ange sur des tablettes, et pendant que je dessinais, je levai les yeux et je vis des hom-

et aux transfigurations de Béatrice. C'est toujours le *Paradis* que j'admire le plus; je ne crois pas que l'esprit de l'homme puisse aller plus loin. »

« 28 juillet.

« Ce jour nous ramène un bien douloureux anniversaire. Pauvre Charles-Albert! A l'heure où je t'écris, il rendait à Dieu son âme oppressée

mes auxquels il convenait de faire honneur et qui regardaient ce que je faisais : et, selon ce qui me fut dit ensuite, ils étaient là depuis un moment sans que je m'en aperçusse. Quand je les vis, je me levai, et, les saluant, je leur dis : « Une « autre personne était naguère avec moi et c'est à elle que je « pensais. » Ils s'éloignèrent, et, reprenant mon ouvrage, je recommençai à dessiner des figures d'anges, et cependant la pensée me vint de dire des paroles en vers comme pour l'anniversaire de celle que je pleurais. »

Nous sera-t-il permis d'ajouter qu'au reste tout l'art du moyen âge a compris et merveilleusement exprimé la nature angélique, sœur aînée et idéal impérissable de la nature humaine? Qui ne connaît les anges de Cimabue, de Giotto, l'ami de Dante, d'Orcagna, de Fra Angelico, de Pérugin, têtes charmantes et radieuses, pleines de pureté, de tendresse et de paix, qu'on n'oublie plus, une fois qu'on s'est arrêté devant elles?

de douleurs, mais pleine encore d'une indomptable confiance dans la justice et ses droits immortels. Les anges auront sans doute fêté dans le ciel celui qui, sur la terre, a tant souffert et tant aimé son Dieu. Je pense avec compassion au roi son fils, resté seul pour pleurer sur les siens, descendus l'un après l'autre et si rapidement au tombeau. »

« 4 août.

« Je voudrais te dire comment j'aime à me figurer notre avenir. Avant tout, nous en sommes convenus bien des fois, nous aurons à chercher la volonté de Dieu, à nous mettre généreusement à son service, et à accepter d'un cœur joyeux tout ce qu'il voudra nous imposer. Puis, toujours unis de cœur, n'ayant tous deux qu'un même vouloir, nous essaierons de trouver nos autres devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et aussi, n'est-ce pas, ceux que nous avons à remplir à

l'égard de nos parents. Ces chers parents! que nous serions ingrats et indignes des bénédictions du Ciel, si nous oubliions tout le bien qu'ils nous ont fait, si nous ne pensions bien souvent qu'ils nous aimaient avant même que nous pussions savoir, nous, ce que c'est qu'amour. Ainsi toutes nos affections seront réglées dans un bel ordre; aucune n'empiétera sur les autres; mais toutes ensemble elles formeront une douce harmonie qui réjouira, je l'espère, Celui qui nous a créés. C'est pour lui que nous devons vivre : qu'il devienne donc le terme béni de toutes nos pensées et de toutes nos actions. Rien alors ne nous semblera intolérable; tout devoir nous sera léger; nos intentions seront droites, nos œuvres bonnes; nous goûterons même ici-bas cette douce paix de l'âme,

Che intender non la può chi non la sente,

« Que ne peut comprendre quiconque ne l'a pas goûtée. »

« Voilà, mon Gaétano, notre vie telle que j'aime à la rêver. Tu ne te méprendras pas sur

ma pensée. En t'envoyant ces quelques mots, je ne songe pas à te donner des conseils, je dis ce que tu seras, ce que je voudrais être, moi aussi, si Dieu veut bien m'aider, comme je le lui demande sans cesse. Autant que le permettra ma nature imparfaite, je voudrais essayer d'imiter les vertus de la sainte Vierge. Prie donc un peu cette bonne Mère pour nous. Voici l'Assomption; dis jusque-là trois *Ave Maria* chaque jour pour moi, pour toi, pour tes parents et pour les miens. N'oublions pas qu'à cette heure décisive nous avons un particulier besoin de protection et de conseil.

Orando grazia convien che s'impetri.
Grazia da quella che puote aiutarne.

« 20 août (1).

« ... Quand l'orage fondit sur nous, et que par

(1) Ce jour-là Rosa avait été avec son père et avec moi à

deux fois le tonnerre éclata violemment sur nos têtes, j'ai bien cru, je veux comme à l'ordinaire te dire toute ma pensée, que nous n'arriverions pas à Pise. Ah ! c'est une chose terrible que la pensée de la mort dans ces moments où tout nous rappelle la toute-puissance de Dieu ! je tremblais en songeant à l'éternité, j'étais pénétrée de mon néant et je me rejetais en Dieu de toute mon âme. J'avais un petit crucifix : je le pris sans que personne me vît, je le cachai au fond de ma main et le posai sur mes lèvres. Je pus comprendre alors tout ce que les pensées de la religion nous apporteront de force à nos derniers instants, car je sentais que peu à peu je reprenais courage. »

« 26 août.

« ... Hier au soir, je lisais les pensées de Balbo sur les femmes et ce qu'il nomme la *troisième*

Livourne. Au retour un orage des plus violents fondit sur nous : c'est le sujet de cette lettre.

éducation (1). En y réfléchissant aujourd'hui, peu s'en faut que je ne tremble à la pensée de l'influence que, d'après lui, j'aurai nécessairement sur toi. Comme je serais coupable si j'allais un jour t'inspirer des pensées basses ou des sentiments contraires à ceux que tu dois avoir ! Mais

(1) Voici la pensée du célèbre publiciste italien. Il s'occupe, dans le chapitre que cite Mlle Ferrucci, de l'éducation des jeunes gens, et, selon lui, cette éducation se compose de trois éducations successives. La première est celle qui vient de la famille, et des maîtres; elle ouvre l'âme, y dépose les germes, en surveille et en aide les premiers développements : c'est elle qui ordinairement décide des deux autres. La seconde est celle que le jeune homme se donne à lui-même quand, l'heure venue, il prend les rênes, s'élance dans la vie, et, par l'application des règles qui lui ont été données, essaye de s'y conduire avec honneur : c'est une époque féconde en agitations; elle est marquée le plus souvent, au début, par une bonne volonté qui se promet de grandes choses, puis par une inexpérience que déconcertent les difficultés qui se révèlent, enfin par des hésitations et des souffrances, quelquefois par des défaillances et des chutes. Vient alors la troisième éducation. Elle commence lorsque le jeune homme, se trouvant seul à ce grand travail de la vie, songe sérieusement à se donner l'appui d'un cœur semblable au sien. Presque toujours un changement subit s'accomplit en lui; il dépouille cette âpreté et cette arrogance qui étaient nées dans son âme avec le premier élan de la liberté; il comprend

je veux mettre ma confiance en Dieu, qui, j'espère, ne m'abandonnera pas. Je compte aussi sur l'excellente éducation que j'ai reçue, et plus encore sur ton sens si droit. Au lieu d'avoir à être conduit par moi, ce sera toi qui deviendras mon guide, et au besoin tu saurais me reprendre si je venais à me tromper. »

qu'ayant besoin d'être accepté, il doit être jugé; il se juge lui-même par avance humblement et sévèrement; et bientôt il donne clairement à entendre qu'il est prêt à beaucoup réformer dans ses habitudes. La jeune élue est ainsi investie d'une sorte de royauté : elle approuve et elle blâme, elle conseille et elle interdit, elle élève et elle abaisse. Tout ce qui vient d'elle est accueilli et pénètre comme un trait. Une parole, un désir, moins que cela, la rougeur de son front, le sourire de ses yeux, la joie de son visage, il n'en faut pas davantage quand elle est intelligente et pure. Aussitôt la beauté semble plus belle, la vertu plus aimable, l'honneur plus impérieux et plus nécessaire. « Quand elle passe par les chemins, disait « Dante de Béatrice, l'amour qui la précède glace les cœurs « vulgaires et détruit les pensées perverses; et quand elle ren- « contre un homme digne de la contempler, elle lui fait « éprouver son pouvoir, car son regard donne la paix, humi- « lie l'orgueil, fait oublier les offenses. » Noble rôle, qui n'est pas impossible, et qui transfigure ainsi, à son insu, une humble enfant! Heureuses celles qui, en se cultivant longtemps elles-mêmes, se seront préparées à le remplir!

« 28 août.

« Je reviens au *Paradis perdu*. Sais-tu que tu m'as fait rire en te comparant à Pluton ? Crois-moi, si par malheur tu étais le *souverain du ténébreux empire,* moi je ne serais pas ta fiancée, car je tiens trop à aller au ciel. Puis vois donc : au lieu d'une promenade délicieuse à Livourne ou à Cuccigliana, tu m'eusses engloutie dans *la terre désolée* et introduite dans *cette cité des pleurs dont les murailles sont vermeilles comme si elles étaient de feu*. Le beau mariage, en vérité ! l'aimable endroit pour abandonner son âme à la joie ! Heureusement si je n'ai pas, comme prétendait ce pauvre Rosini, les yeux de Proserpine enfant, tu n'as pas, toi non plus, la fourche redoutée ni le regard farouche du dieu de l'abîme, et quand tu m'emmèneras, ma mère n'aura pas à s'abandonner aux lamentations que le grand Schiller met dans la bouche de Cérès au déses-

poir. Ce n'est pas sans chagrin cependant que cette pauvre mère voit venir le jour où je ne serai plus avec elle. Elle m'a toujours tant aimée ! Il n'y a que Dieu qui m'ait aimée plus qu'elle ! Une chose me fait espérer, mon affection et la tienne, les visites qu'elle nous fera et celles que nous lui ferons, ce seront là de puissantes consolations. Je souffrirai beaucoup, moi aussi, en la quittant : mais comme elle souffrira plus que moi ! Elle va rester seule, toute seule... Je le lui disais hier au soir. « Dieu sera avec moi, » m'a-t-elle répondu. Je t'envoie son hymne à la Madone ; je le sais par cœur... »

« 15 septembre.

« Autant hier j'étais joyeuse, autant je me sens triste aujourd'hui. Ton éloignement, la pensée qu'il me faudra quitter mon père et ma mère, mille sentiments contraires que moi-même je ne saurais définir, m'ont fait pleurer. Pauvres fem-

mes, nous sommes plus faibles que les feuilles que le souffle des vents emporte et disperse; et, notre enfance à peine finie, voilà déjà que notre cœur, qui ne sait qu'aimer et souffrir, est déchiré entre mille pensées contraires, joyeuses et tristes. Pardonnez-moi, mon Dieu! je ne devrais pas pleurer, mais me répandre en actions de grâces.

« Je t'ouvre mon cœur, mon Gaétano, parce que tu dois être le soutien de ma vie, partager toutes mes pensées, éloigner mes vaines terreurs, me conseiller, me guider en toute occasion. Eh bien! voici ce qui se passe en moi: depuis que je puis entrevoir un état nouveau, tous mes sentiments sont devenus plus ardents et plus vifs. Et quand mon âme s'en va de ce côté, je passe par des alternatives de joie et de tristesse que jamais encore je ne m'étais connues. Que veux-tu? je ne sais comment je pourrai m'arracher des bras de ceux qui m'ont élevée et qui m'aiment tant. Tiens, laissons cela. Je ne puis plus parler de

ma mère sans que mes yeux s'emplissent de larmes. J'essaye d'arrêter cette sensibilité, et puis mon cœur l'emporte. Qu'est-ce donc que je deviens?...

« Voici ce cher octobre qui approche. Si je ne puis jouir de la *villegiatura,* j'aurai du moins plaisir à penser que tu en jouis. Tu vas revoir tes montagnes et ces bosquets de pins que tout enfant j'admirais déjà avec tant de bonheur : au milieu des fleurs, des plantes, des arbres, tu penseras à Celui qui nous a faits capables d'aimer le bien et le beau et qui, cette année même, a ouvert devant toi une voie nouvelle où il n'y aura, je l'espère bien, ni ronces ni épines. Oh! comme l'amour de Dieu grandit en nous au spectacle des beautés de la nature! Comme on se sent obligé de lui témoigner une très-vive gratitude et par ses pensées et par toutes ses œuvres. C'est un si tendre père! il donne les rosées et les pluies fécondes aux arbres, les fleurs aux prairies, et nous, il nous soutient dans nos peines et il invite douce-

ment nos âmes à se reposer en lui. Je t'ai parlé du bon Dieu, Gaétano; j'ai tant de bonheur à penser à lui. »

« 19 septembre.

« ... Sais-tu, Gaétano, ce que Dieu demande de nous? Il veut que nous soyons doux avec nous-mêmes, et que nous ne soyons pas troublés à l'excès quand à nos bonnes résolutions s'oppose la fragilité de notre nature. Dans les moments où nous nous attristons à la vue de nos petites misères, Jésus-Christ semble nous dire, comme aux disciples d'Emmaüs : « Pourquoi vous « entretenez-vous ainsi et d'où vient votre cha- « grin? » Celui qui est appelé le Prince de la paix veut que nous soyons pacifiques avec nous-mêmes et pleins de compassion pour notre infirmité. Quand donc il nous arrivera d'être pris de tristesse, parce qu'une faute légère nous aura échappé, disons avec grande sincérité de cœur cette pe-

tite prière de sainte Catherine de Gênes : Hélas! ô mon Jésus, voilà bien les fruits de mon jardin. Cependant je vous aime, et je regrette toutes ces infidélités : avec votre grâce, je vais essayer désormais de faire mieux. »

« 27 septembre.

« Hier au soir, j'étais à travailler et bien tranquille, quand tout à coup j'entendis la chère clochette du facteur. C'était ta lettre. Oh! qu'elle m'a fait de bien! Je l'ai lue, je l'ai relue, et, le reste de la soirée, je me suis trouvée plus gaie que je n'avais encore été. Au lieu du soir, elle eût bien dû venir le matin pour m'aider à porter les tristesses de la journée. Dès neuf heures, Angéline (1) entrait chez nous ; elle avait dans les bras toute une charge de fleurs : des larmes roulaient dans ses

(1) Angéline était la petite orpheline à qui elle avait enseigné le catéchisme et appris à travailler.

yeux; son visage défait eût attendri des rochers. Aussitôt qu'elle m'aperçut : « Voici, me dit-elle, « les fleurs que j'avais cultivées pour ma petite « sœur... elle est morte cette nuit. » On a eu beau lui dire que la pauvre petite était débarrassée des ennuis de la vie ; elle, qui l'avait soignée comme une mère, elle la pleurait, et moi j'étais bien émue par ses larmes. Ensuite nous commençâmes à attendre impatiemment l'heure du courrier; ma grand'mère espérait recevoir de mon oncle une lettre qui mît fin à ses angoisses : la lettre n'est pas venue. Enfin, pour nous achever, ma mère fut prise d'une migraine assez violente, et grand'-mère la voyant souffrir, souffrant elle-même de n'avoir point eu de nouvelles de ses enfants, soupirait tristement de temps en temps et semblait si abattue que la voir faisait pitié. Après dîner, ma mère, qui se trouvait un peu mieux, me demanda d'écrire à cette pauvre fiancée de Modène dont la mère, malade depuis longtemps, est peut-être mourante à l'heure qu'il est. De quel cœur je fis

cette lettre, tu l'imagineras sans peine : je n'ai même pas osé leur parler de mon mariage : ils sont trop malheureux. »

« 10 octobre.

« Oh ! Gaétano, c'est un saint amour que le nôtre ! il vient de Dieu, il retourne à lui, il lui porte nos cœurs. Oui, c'est un saint amour ! il nous aiguillonne à mieux faire, il sera béni devant l'autel, il nous fera vivre chrétiennement ensemble, il nous conduira pleins de sécurité jusqu'à cette fin bienheureuse dont la seule pensée rend toute fatigue légère et toute douleur supportable. Quel agréable avenir que le nôtre ! Nous serons heureux : une douce concorde, une confiance entière et réciproque, les saintes joies du devoir accompli, voilà le chemin par où, je l'espère, nous marcherons au ciel pour lequel nous avons été créés. »

« Veille de la Toussaint.

« Sais-tu ce que je me dis, Gaétano ? Si la fête de demain allait devenir un jour notre fête ! Oh ! comprends-moi bien, je ne rêve pas que jamais nous devenions semblables aux saints qu'on vénère sur les autels; mais ce ne sont pas eux seulement, ce sont toutes les saintes âmes qui voient Dieu, que l'Eglise invoque en cette fête. Tu entends maintenant ce que je désire ardemment. »

« 2 novembre.

« Es-tu triste, souviens-toi que, dans ce monde, Dieu nous fait aller ainsi de la joie à la douleur et de la douleur à la joie, pour nous apprendre à désirer la vie où l'on ne pleure plus : là encore, j'ai besoin de le croire, nous serons unis dans l'amour et dans la vision du Dieu que nous adorons ici-bas. »

« 3 novembre.

« Qu'il est doux de se dire : Dieu m'aime plus que moi-même je ne saurais l'aimer ! Toute ma vie il veillera sur moi avec une sollicitude qui l'emporte jusque sur la sollicitude des mères ! Que peut-on craindre après cela ? Et après cela le moyen aussi d'être chrétien et de ne pas se dire à soi-même : ce que j'aurai à souffrir, je le souffrirai volontiers pour Celui qui a tant fait pour moi ! Je t'entretiens de ces pensées, parce que, pour moi, toute force est là. Quand elles sont dans mon âme, je sens que toute tristesse s'y fond, comme « fond la neige au soleil ; *la neve al sol si disigilla.* »

« 9 décembre.

« Je n'ai point lu le travail dont tu me parles, mais ma mère m'a lu les vers de Manzoni qui le précèdent. Que de choses ces beaux vers me rappellent ! En les entendant, je me repor-

tais au passé, et je croyais entendre encore une fois Mathilde me les réciter de sa douce voix et avec ce grand sentiment d'admiration qu'elle avait pour son père. Nous étions à Viareggio par une soirée splendide ; la paix du ciel étoilé était descendue jusque dans nos âmes ; nous parlions de cette belle poésie. « Eh bien, » me dit Mathilde, « si tu peux m'en dire le premier mot, je te la ré- « citerai tout entière. » Et moi, après avoir pendant quelque temps cherché, essayé, tâtonné : *Soffermati,* lui dis-je. Il suffit ; elle commença et récita, ou plutôt elle chanta toute la pièce (1).

(1) On a depuis élevé à Viareggio un hôpital pour les enfants scrofuleux. Mme Ferrucci, en souvenir de sa fille, a voulu contribuer aux frais de son établissement. Une des salles porte le nom de Rosa Ferrùcci, et son portrait est suspendu dans cette salle. N'est-il pas touchant de penser que les pauvres petits trouvent à contempler les traits et le doux sourire de leur bienfaitrice, quelque chose de cette paix joyeuse que Mlle Ferrucci demandait, sur ce même rivage, aux splendeurs d'un ciel étoilé, aux épanchements de l'amitié et aux charmes de la poésie? Aux dernières élections de l'empire, une bonne femme de Marseille, montrant un grand mur, disait au porteur des affiches de Berryer : « Là, là,

Hélas ! cette pauvre amie nous a quittés bien peu de temps après : je ne la reverrai plus. Nous nous étions séparées en nous disant : Au revoir ! A bientôt ! C'était « Au ciel ! » qu'il eût fallu nous dire. »

« 18 décembre.

« Je me sens toute triste ce soir en pensant à ce que ma mère a souffert aujourd'hui. Elle prétend que ces migraines continuelles usent sa vie. Figure-toi l'effet que peuvent produire sur moi de semblables paroles. Heureusement je ne me laisse pas aller à ces appréhensions, et je me repose en Dieu, qui voudra sans doute prolonger une vie qui m'est aussi précieuse. Et puis il me serait impossible de m'arrêter à la pensée d'un malheur qui dépouillerait à jamais ma vie. Mais où me laissé-je entraîner ? Il ne s'agit que d'un

élevez son nom comme un bel astre. » La jeune Italienne, avec sa pieuse mémoire et son auréole de vertus, est aussi devenue comme *un bel astre* pour ce peuple d'enfants infirmes.

mal de tête qui, au dire des médecins, est un préservatif contre des maladies plus graves. Prie toutefois pour cette bonne mère, que j'aime bien plus que moi-même. Il n'y a que Dieu que j'aime davantage. Toi-même, je ne te l'ai pas dissimulé, tu ne saurais m'être plus cher ; mais ne crains rien, ce n'est pas te faire tort. Je réponds pleinement à ce grand et pur amour que tu me portes ; je te consacrerai ma vie, je ferai tout pour ton bonheur. Mais ma mère m'a élevée, elle m'a toujours aimée, et depuis quelque temps elle semble encore redoubler d'attentions pour moi. Jamais les témoignages de sa tendresse ne m'avaient paru plus doux. Il faudra la quitter cependant : cette pensée me poursuit partout, et, par avance, répand dans mon âme une douleur qui deviendra déchirante à l'heure de la séparation. »

« 22 décembre.

« Cette année, me dis-tu, sera marquée pour toi par une immense douleur et de bien douces



consolations. A mesure que chaque jour te rapprochera de ces douloureux anniversaires, je te conjure de n'ouvrir ton âme qu'au sentiment de la résignation. Pense que nous reverrons au ciel ceux qui nous furent enlevés sur la terre, et que les douleurs d'ici-bas sont les degrés par lesquels nous sommes conduits à une béatitude sans fin. Je te dis ces choses, non pour te prêcher la patience ; il ne me conviendrait pas de le faire et tu n'en as guère besoin, mais pour te donner une parole de soutien, car je sais tout ce que tu as souffert et tout ce que tu souffres encore en secret. La multiplicité des affaires te sera d'un grand secours, et toutefois je crains bien que, le mois prochain, tu ne passes de nouveau par ces heures d'accablement dont tu me parles dans ta dernière lettre. S'il en était ainsi, offre tes tristesses au Seigneur ; songe que, par elles, tu deviens plus digne de son amour, et prie-le pour la chère âme que tu regrettes si fort. Si déjà je partageais ta vie, je ferais tout au monde pour relever ton âme

ces jours-là. En attendant, travaillons tous deux à réduire chaque année nos imperfections, à vivifier en nous le divin amour. Nous arriverons ainsi, sinon sans crainte, au moins sans remords, à l'heure solennelle qui terminera notre vie. Et veuille notre Dieu qui, sur la terre, nous aura unis un même jour par des nœuds sacrés, un même jour aussi nous réunir à lui dans le ciel. »

« 24 décembre.

« Que le Seigneur Jésus naissant te comble de ses bénédictions, qu'il te rende heureux, Gaétano, et celle que tu nommes ta Rosa sera au comble de ses vœux. Dans ces grandes fêtes, où l'âme s'élève vers Dieu avec un plus tendre amour, prie aussi pour moi et demande les grâces dont j'aurai besoin pour être toujours au droit chemin... »

« 1er janvier 1857.

« Prions Dieu, Gaétano, prions-le de tout

cœur de bénir notre union, nos âmes, nos actions, nos pensées, notre vie. Ah! puisse-t-il nous conserver de longues années ceux qui nous sont chers, éloigner de nous les grandes infortunes, et par-dessus tout ne jamais nous retirer sa grâce! Voilà, n'est-ce pas, les vœux qu'aujourd'hui nous formons ensemble, bien que nous soyons séparés. Dieu, qui voit le fond de nos cœurs et la sincérité de notre amour, voudra sans doute les accueillir et les exaucer.

« Un ciel serein égaye toute la nature : il égaye pareillement nos âmes, qui aiment à voir dans la lumière du soleil comme un reflet de la lumière de Dieu. Je ne me crois pas superstitieuse. Si l'année eût commencé au milieu des éclairs, du tonnerre et de la pluie, certainement je n'en aurais rien auguré de mauvais pour notre avenir. Mais, en ce moment, contemplant ce ciel si pur et cet horizon si tranquille, je demande à Dieu qu'il rende notre vie semblable à cette belle journée, et que jamais rien ne vienne troubler dans

nos âmes une paix dont la source est en lui comme dans son principe éternel. »

« 7 janvier.

« Tu crains que je ne sois triste loin de toi. Mon pauvre ami! quelle illusion est la tienne! Sache donc qu'hier au soir j'ai été seule, mais toute seule, dans le monde. Et ceci n'est pas une plaisanterie. Il y avait des dames; il y avait des messieurs; heureusement, ni l'Amour ni son carquois ne s'y trouvaient. Et pourtant c'était le grand monde... en miniature. Assez t'intriguer : Henriette donnait aux enfants un grand spectacle de marionnettes : elle m'y avait invitée. M[me] Masina y était aussi avec ses enfants et leur cousins. Nous mangeâmes la *polenta,* et les jeux durèrent jusqu'à neuf heures. Ni Henriette ni moi nous n'étions au fond bien gaies. Je pensais à mon petit Pippo, qui se serait bien amusé s'il avait été là. Henriette était inquiète de la maladie d'une

de ses parentes. Il n'y a pas de joies complètes en ce monde. »

« 8 janvier.

« Si tu as le temps de lire des livres français, tu ferais bien de lire l'*Education des filles*, de Fénelon. C'est une lecture que tu aimerais. J'en ai relu quelques chapitres mardi, et je ne savais assez admirer toutes ces belles pensées et ce style si constamment pur. Il y a, je crois, bien peu de livres mieux faits pour inspirer la piété. J'ai voulu lire ensuite les lettres de Fléchier : elles sont belles, mais n'ont pas, il s'en faut, la grâce charmante de celles de Mme de Sévigné : on y retrouve toutes les antithèses qu'on a si justement blâmées dans ses *Oraisons funèbres*. »

« 16 janvier.

« Les paroles de Middleton que tu me cites sont belles de cette poésie qu'on pourrait appeler la poésie du cœur. Tu sais que Middleton était

un savant homme, qui, à force d'étudier les monuments littéraires de l'ancienne Rome, semblait devenu l'un des vieux Quirites ou des Pères conscrits dont il écrivait l'histoire. Il s'était passionné pour Cicéron, et écrivit sa vie en quatre volumes. Il savait le nombre des villas qu'avait possédées le grand orateur, les noms de tous ceux qu'il avait eus pour amis, ses habitudes privées, et jusqu'aux traits de son visage. Et pourtant il y avait une maison pour laquelle le docte anglais laissait tous les livres, une maison où, disait-il, *il respirait un air béni :* là il faisait taire son esprit et comptait doucement les battements de son cœur. C'était son lieu de repos : ce repos, d'autres vont le chercher loin de l'agitation des villes, au sein des montagnes, dans les champs silencieux ou sur les rivages solitaires de la mer. »

« 20 janvier.

« Hier, après ton départ, j'ai reçu une lettre

de Louise. Il y a vraiment bien peu de femmes d'un esprit aussi distingué. Je voudrais que tu visses avec quel bonheur d'expressions et quelle délicatesse d'images elle me décrit sa belle Bohême, ses montagnes neigeuses, ses campagnes couvertes de frimas, l'aspect triste et majestueux de toutes ces contrées, dans le silence des nuits, quand la lune les éclaire de ses lueurs tremblantes et incertaines...

« Veux-tu savoir ce que j'ai fait tous ces jours? J'ai griffonné un peu de papier, à mon ordinaire, puis j'ai achevé le sixième livre de l'*Enéide,* que je ne croirai jamais admirer assez, et j'ai continué la lecture de Klopstock : c'est un poëte tout chrétien dont le mystique et pieux génie transporte l'âme au ciel. Enfin, comme je tiens à toujours avoir en lecture quelque bon livre italien, ayant à peu près fini la *Chronique* de Dino Compagni, j'ai pris les *Fioretti* de saint François que je connaissais à peine. C'est un petit volume où tout est grâce exquise, ingénue et

aimable simplicité. Le soir je fais de la musique, je travaille des doigts, ou je lis le bon Muratori. »

« 21 janvier.

« Sans abandonner l'*Enéide,* je voudrais lire quelques-uns des ouvrages philosophiques de Cicéron, et avant tous les autres, ses *Offices* que déjà je connais en partie. J'ai lu aujourd'hui le *Songe de Scipion,* et j'ai été si ravie, si enchantée et par la beauté du style et par l'élévation de la pensée qu'en le terminant je me suis dit : Je relirai cela avec Gaétano.

« ... En vérité, il faut être prêt à mourir quand et comme Dieu voudra, et l'aimer, lui, infiniment plus que toutes les choses de ce monde qui passent avec notre fugitive existence (1). Notre âme immortelle n'est pas faite pour cette terre, où tout est brièveté et vicissitude : c'est pour cela qu'elle

(1) Rosa fait allusion à une mort subite arrivée alors. Ne semble-t-il pas qu'elle-même pressentit qu'elle allait mourir?

aspire si naturellement au ciel. Pour moi, morte ou vive, en ce monde ou en l'autre, je serai toujours ta Rosa dans l'amour que Dieu connaît et bénit. »

Ces lettres sont une fidèle image de l'esprit et du cœur de mon enfant. En les lisant, en retrouvant tous ces chers et doux souvenirs, j'éprouve tour à tour une douleur immense, des regrets presque infinis, et un sentiment de tendresse qui me semble surpasser la tendresse d'une mère. Je pleure à chaudes larmes, et pourtant ce qui domine tout dans mon âme, c'est une profonde gratitude pour Dieu, qui a voulu que, sous les traits de cette enfant, un ange visitât notre maison, et m'a donné, pour l'élever selon son cœur, sa sainte lumière et ses inspirations.

O mères qui lirez ces pages, en pleurant sans doute sur moi, gardez, je vous conjure, comme un don céleste, l'innocence de l'âme et la chasteté du cœur de vos filles. Vivifiez leur foi par

l'exemple de la vôtre, par des œuvres vraiment chrétiennes, par la prière. Accoutumez-les, dès l'enfance, à craindre Dieu comme le juge qui sonde les consciences, à l'adorer comme la Providence qui veille sur nous, à l'aimer comme un père. Croyez-en mon expérience, il n'y a point de solide éducation, si elle ne repose sur l'Evangile : c'est à l'école de Jésus-Christ qu'il faut demander la paix du cœur, la pureté de la vie, la noblesse de l'esprit ; c'est là seulement qu'on apprendra à chercher la vérité sans s'égarer, à poursuivre la beauté sans être déçu par de vains fantômes. Me fera-t-on croire que ma fille eût pu s'élever à cette sainteté et à cette innocence, si les maximes de Jésus-Christ n'avaient été l'âme et comme le souffle de sa vie morale ? Et moi-même, aurais-je jamais supporté la cruelle douleur de sa perte, si je ne pouvais me rendre le consolant témoignage que dans sa formation j'ai toujours suivi les inspirations du Ciel ? Oh ! oui, j'aime à me le dire souvent, c'est vraiment

Dieu qui avait dirigé cette enfant; aucun mérite ne me revient, je n'ai été que l'humble instrument de sa providence, je n'ai fait que conformer mon action à ses divines volontés : à lui toute la louange.

Court et rapide est le temps assigné à notre séjour sur cette terre. Il n'y a que Dieu qui ne change pas; il n'y a que lui de grand; il est éternel. Il ne nous abandonne pas quand les amis de la fortune désertent nos maisons, il nous ouvre ses bras dans le malheur, il nous apprend à verser de douces larmes au pied de la croix. Aussi voulez-vous, mères chrétiennes, assurer à toujours le bonheur de vos chères enfants : élevez-les pour le ciel et pour la religion du Seigneur Jésus. Vous en ferez ainsi des jeunes personnes pures, des femmes soumises, des mères excellentes, d'utiles et actives coopératrices de la grandeur et de la civilisation de votre pays. Et si vous êtes tristement réservées à voir avec elles descendre au tombeau vos plus vives et vos plus chères

affections, vous aurez d'immortelles espérances pour vous soutenir, vous aurez les promesses infaillibles de la foi pour sortir victorieuses du combat sanglant que la nature et la grâce, la résignation chrétienne et l'affection maternelle se livreront dans votre cœur.

Les conversations que ma fille avait avec son fiancé ressemblaient à ses lettres : elle lisait les classiques avec lui : elle lui parlait de Dieu, des pauvres, des charmes d'une vie laborieuse et chrétienne. Elle ne lui exprima jamais un désir dont l'objet ne fût noble et élevé. Quand elle rencontrait dans ses lectures spirituelles un passage qui lui semblait propre, soit à le consoler, soit à le fortifier, elle aimait à le lui communiquer. Elle lui recommandait souvent de demander à Dieu bénédiction pour leur union prochaine.

J'étais seule à savoir tout ce qu'un sentiment si nouveau pour elle avait opéré dans cette âme pure, parce qu'il n'y avait que moi à qui elle aimât à se montrer sans voiles. Oh! quelle mère



éprouva jamais sentiment semblable à celui qui me saisit lorsque je pus juger de toute la sainteté de l'amour qu'elle portait à son fiancé? Tel fut le respect dont je fus pénétrée, que je l'aurais entourée d'une sorte de culte, si je n'avais su qu'on ne doit adorer que Celui qui est en nous l'auteur et le principe de tout bien.

Du moment que je suis devenue mère, je n'ai plus vécu que pour mes enfants : c'est pour eux, non pour moi, que j'ai attaché quelque prix aux éloges que mes travaux littéraires ont pu me valoir : pour eux aucun travail ne m'a semblé pénible, aucune fatigue insupportable. Mais, je l'avoue, si constants qu'aient pu être cet amour et cette sollicitude, ils semblèrent s'accroître du jour où ma fille fut fiancée. « Regarde-la bien, me disais-je tristement; encore un peu, et elle sera loin de toi : jouis maintenant à ton aise de sa douce conversation; encore quelques mois, et elle habitera une autre maison dans une autre ville. » Et je la regardais avec tant d'amour, que

les larmes me venaient aux yeux, et, quand je lui parlais, je me sentais à la fois joyeuse et triste. Elle aussi semblait m'aimer plus qu'auparavant. S'il m'arrivait d'amener la conversation sur un sujet qui fùt de nature à l'attrister : « Oh! non, me disait-elle aussitôt, non, je vous en conjure, ne m'affligez pas : faites que je sois gaie tout ce peu de temps que j'ai encore à passer avec vous. Il y a tant de suave douceur dans l'intimité de nos âmes! vous avez été pour moi une compagne, une maîtresse, une amie, presque une sœur. Aimez-moi toujours de même, aimez-moi autant que vous pourrez, chère maman : vous le savez, mon âme n'a besoin que d'affection, et votre affection, surtout depuis que je prévois que nous serons séparées, m'est devenue si précieuse que je ne puis m'en rassasier. » Et alors elle jetait ses bras autour de mon cou, et me forçait à lui promettre que je lui écrirais tous les jours et que j'irais la voir chaque semaine.

Tels étaient nos derniers entretiens. Ce furent

aussi les derniers moments de bonheur que m'apporta cette sainte affection qui, interrompue alors par la mort, se continue, par une vertu mystérieuse, au fond de nos âmes, et se perpétuera, je veux l'espérer de la bonté de notre Dieu, au sein des joies du Paradis.

IX

Le 25 janvier de cette année 1857, Rosa se leva avec un violent mal de tête. Les deux jours suivants, je lui fis garder le lit, bien qu'elle fût sans fièvre. Dans la matinée du mercredi, elle allait se lever d'après l'avis du médecin, quand j'aperçus sur son cou de petits boutons rosés. Un affreux soupçon me glaça le sang : « c'est peut-être la *miliaire!* peut-être la mort! » Je ne m'étais pas trompée, c'était bien la redoutable fièvre ; et, quoiqu'elle fût légère, le docteur Fédéli craignit tout de suite une catastrophe. Nous cherchâmes à faire illusion à la malade, en donnant un autre nom à la maladie. Elle eut l'air d'accepter

ce que nous lui disions, mais un moment après elle me dit d'une voix attendrie : « Prenez mon petit écrin et gardez-le toujours en souvenir de moi. » Mon cœur se serra à cette parole : elle pressentait une fin prochaine.

Jusqu'à la soirée du jeudi, la fièvre nous semblait douce, quand tout à coup Rosa fut prise d'un tel battement de cœur que c'était à peine si elle pouvait respirer. Toute cette nuit fut terrible. Je voyais la pauvre enfant pâle, haletante, sans force : je l'entendais se recommander à Dieu, et lui offrir ses souffrances. « Mère, je crois bien que je vais mourir, me disait-elle, je me sens bien malade. » Elle prit une relique de sainte Catherine de Ricci, la mit sur sa poitrine, et répéta plusieurs fois, avec grande dévotion, l'hymne latine en l'honneur de la Sainte.

Deux habiles médecins, Fédéli et Bartholini, lui donnèrent leurs soins. Ils firent, pendant cette nuit et les jours suivants, tout ce que la science, l'amitié, la compassion purent inspirer à leur es-



prit et à leur cœur. Ils montrèrent tous deux une affection paternelle pour la pauvre malade. Tout fut inutile. Le vendredi matin, vers huit heures, ils me dirent : « Les sacrements, et tout de suite : plus tard il ne serait peut-être plus temps. »

Il n'y a qu'une mère qui pourra comprendre ce que j'éprouvai. Toutefois je me fis violence, et, dissimulant toute l'angoisse de mon âme, je dis à mon enfant : « Les moyens humains semblent inefficaces : il n'en serait peut-être pas ainsi des autres. Si tu recevais la sainte Eucharistie, j'espère que ton Jésus aimé t'apporterait la guérison. » Elle me répondit : « Je la recevrai volontiers; mais aujourd'hui c'est impossible, j'ai pris de la glace. » Et comme le médecin lui fit observer que les malades étaient dispensés du jeûne : « Ah! dit-elle, c'est donc le Viatique; je suis en danger de mort. » Mais elle ne se troubla pas, et se tournant vers moi : « Agenouillez-vous, me dit-elle, et dites pour moi le *Confiteor*, je vais

me préparer à la confession. » Elle resta recueillie quelques moments, demanda pardon à sa grand'mère et à moi, puis elle reçut les sacrements avec tant d'humilité, de respect et de ferveur, qu'en la considérant, en entendant les paroles qui sortaient de ses lèvres, on l'eût prise pour une sainte. Tout son extérieur respirait la foi et l'amour : on sentait qu'il n'y avait dans son âme qu'adoration et soumission sans réserve.

Son père en fut vivement ému, et il nous dit à plusieurs reprises : « J'avais toujours aimé et estimé notre chère enfant, mais je ne savais pas que nous dussions aller jusqu'à la vénérer. Elle a fait aujourd'hui de son lit une chaire de sagesse chrétienne : quand je l'ai entendue s'entretenir avec son Dieu, je me serais cru auprès d'une autre sainte Thérèse. »

La malade se sentit un peu mieux. « Grand jour! me dit-elle; si je vis, je ne l'oublierai jamais. Quelle force sainte on trouve dans le Viati-

que ! Que la religion de Jésus est douce et consolante ! Ah ! croyez-le, mère, si quelqu'un craignait la mort, il cesserait de la craindre après avoir reçu l'Eucharistie. » Alors, elle appela son fiancé. « Gaétano, lui dit-elle, s'il est dans le bon plaisir de Dieu que nous soyons unis, il me guérira ; mais s'il a autrement disposé de nous, il faudra nous résigner, n'est-ce pas, et adorer sa volonté sainte. » Elle témoigna ensuite le désir de revoir son frère, me demanda de le faire venir, mais en lui cachant qu'elle eût reçu les sacrements. « Pourquoi l'affliger ? disait-elle. Pauvre Antonio ! il aurait trop de chagrin, il m'a toujours tant aimée ! Qu'il ne puisse s'apercevoir de rien, qu'on remette sur ma table ce que l'on en a enlevé pour faire l'autel ; mais cette petite table, regardez-la désormais comme une chose sacrée, car le prêtre y a posé le corps de Jésus-Christ. »

Toute cette journée elle tint ma main dans la sienne, et, de temps en temps, elle me parlait de ce qu'elle avait éprouvé en recevant son Jésus.

Puis elle témoignait de nouveau le désir de voir son frère. « Oui, qu'il vienne, me dit-elle une fois, mais qu'il n'entre pas dans ma chambre : il pourrait prendre ma maladie. J'aurai plaisir à le savoir près de moi, et lui, il aura la consolation d'avoir à tout moment de mes nouvelles. — Mon enfant, tu te fais illusion, lui répondis-je : il te serait trop pénible de ne pas voir ton frère s'il était ici. — Non, non, reprit-elle, il ne faut pas être égoïste : je ne dois pas, pour mon contentement, exposer la vie d'Antonio. » Antonio arriva à Pise avec sa femme ce même vendredi; mais les médecins, craignant l'effet d'une émotion trop vive, ne lui permirent pas de voir sa sœur, et Rosa ne sut pas qu'il était près d'elle.

Pendant quatre jours, nous ne perdîmes pas toute espérance. Il me semblait impossible que le Seigneur n'eût pas compassion de nous et ne nous conservât pas cette enfant. « Oui, me disais-je, en ce siècle mauvais où les intelligences et les cœurs se sont tellement corrompus, Dieu voudra laisser

parmi nous une enfant aussi bonne; il la laissera pour le bien des autres, afin qu'elle leur soit un miroir de vertus chrétiennes. » O aveugle et superbe pensée de l'homme! elle va jusqu'à dicter des lois à Dieu, jusqu'à vouloir pénétrer le secret de ses conseils! Qui donc est prévoyant, qui donc est sage comme le Seigneur? Je me prosterne à ses pieds, et je le bénis.

Durant les quelques jours de sa maladie, ma fille donna continuellement des preuves de son exquise bonté. Un jour elle se rappela qu'elle devait faire quelques aumônes à ses pauvres : elle n'eut de repos que lorsqu'elle sut que je les avais envoyées. Elle se plaignit un instant de ne pouvoir changer de lit. « Non, dit-elle, se reprenant aussitôt, j'ai tort; les pauvres sont bien plus mal que moi. » Elle craignait sans cesse de manquer de résignation, bien qu'elle ne dît pas une parole qui ne témoignât de sa patience.

Elle disait à Dieu : « Vous voulez que je vous serve dans la patience. Eh bien! mon Dieu, vo-

lontiers, je vous servirai dans la patience. » Avec moi, elle dissimulait ses souffrances, elle cherchait à me persuader que, jeune et pleine de force, elle devait guérir. Aux Sœurs de Sainte-Claire que j'avais appelées à mon aide, elle disait quand je m'éloignais un instant : « Je ne me fais pas d'illusion, je suis trop malade pour en revenir, je mourrai certainement : mourir ne me coûterait pas, si je ne pensais au deuil profond où ma mort plongera mes pauvres parents et tous ceux que j'aime. » Puis elle ajoutait : « Guérissez-moi, Seigneur, si, avec votre grâce, je dois être une bonne épouse chrétienne. Mais que votre seule volonté s'accomplisse, et non la mienne. » S'apercevant que je veillais toutes les nuits et que mon visage portait les traces de la fatigue et de l'angoisse, elle s'écria à plusieurs reprises : « L'amour héroïque des mères! » Et elle accompagnait ces paroles d'affectueuses caresses.

Elle parlait avec admiration de son père, de son fiancé : « Quels soins ils me donnent! ils se

privent pour moi de sommeil ; ils s'oublient pour ne penser qu'à moi. Pauvre père ! il a appelé trois médecins ; il veut qu'il y en ait toujours un près de ma chambre. Comme il est bon ! comme il m'aime ! Que dites-vous, mère, de mon Gaétano? Ah ! vraiment si je guéris, je serai heureuse avec lui, car plus je le connais, plus je sens qu'il m'aime comme vous m'aimez. Que puis-je faire pour vous tous? Rien, que vous aimer et vous obéir. »

Elle offrait continuellement ses souffrances à Dieu, et quand elle ne pouvait prier elle-même, elle demandait qu'on récitât des prières auprès d'elle. Une fois je l'entendis murmurer les prières des agonisants. Et comme, à ce moment, je la croyais mieux, craignant que des pensées tristes ne l'affaiblissent : « Rosa, lui dis-je, pourquoi ces pensées? Tu guériras, mon enfant ; ne t'afflige donc pas de la sorte. » Mais elle : « Toute la journée je n'ai pu penser qu'à la mort : si vraiment Jésus me veut, ne faut-il pas qu'il me trouve

prète? » Je me tus, à cette réponse, admirant en moi-même une sainteté si parfaite.

Il lui arriva une fois de se plaindre de souffrir cruellement dans la tête et dans tout le corps. Son fiancé l'entendit et lui dit : « Rosa, pense à ce qu'a souffert le Seigneur. — Ah! merci, Gaétano! que cette pensée me fait de bien! merci! »

Le 3 février, avant l'aube, la fièvre redoubla. Nous fûmes consternés : elle seule ne se troubla pas. Tout le monde pleurait dans la maison ; mais elle demeurait calme. Le soir venu, elle demanda instamment son confesseur et fit une confession générale : quelques heures après, la fièvre augmentant toujours, elle fut prise de délire. « Allons, chère maman, adieu; ma maison n'est pas ici, ma maison est là-haut ; allons, partons, adieu. » Elle répétait ces mots tantôt en italien, tantôt en français. Puis elle ajoutait : « Pourquoi me forcer ainsi à coucher sur la terre nue? Ne voyez-vous pas que je suis consumée par la fièvre? Mes membres sont brisés. De grâce, remet-

tez-moi sur mon lit : je n'en puis plus. C'est vous, mère, vous qui m'avez toujours tant aimée, qui me refusez maintenant un peu de repos? Ayez pitié de moi, revenez vers moi, recommencez à m'aimer ; je n'ai besoin que de votre tendresse. »

Mon Dieu! mon Dieu! vous seul savez tout ce que j'ai souffert dans ces heures d'inexprimable angoisse! Cent fois j'aurais donné ma vie pour cette enfant mourante, et elle, trompée par son délire, s'imaginait que je lui avais retiré mon affection. Peu à peu, par des caresses, par des baisers, par ces douces paroles que seules les mères savent prononcer, je la ramenais à la réalité. Elle se calmait alors un moment : « Oh! oui, disait-elle, c'était un rêve ; je suis bien dans ma chambre, dans mon lit, dans vos bras ; oui, vous m'aimez ; je rêvais. » Hélas! un instant après elle retombait dans le délire.

Ce délire servit du reste à mettre en évidence la pureté et la beauté de son âme. Pas un mot ne lui échappa, dans ses plus violents transports,

qui ne révélât une résignation toute chrétienne, une ardente aspiration vers le ciel, une grande compassion pour les hommes, une souveraine innocence. Tantôt elle pleurait avec une pauvre veuve ; tantôt elle semblait s'attendrir sur le berceau d'un orphelin ; tantôt elle appelait doucement son père, ou faisait un gracieux accueil à Henriette, bien que ni l'un ni l'autre ne fussent alors dans sa chambre. Dans un des intervalles où elle avait repris connaissance, elle demanda qu'on lui lût un chapitre des *Fioretti* de saint François sur la sainte persévérance ; puis, retombant bientôt dans son délire, elle sembla voir l'échelle mystérieuse de Jacob. « Hélas ! s'écria-t-elle en pleurant, serai-je jamais assez pure pour monter avec les anges ! pourrai-je me mêler à leurs chœurs, après m'être apprêtée aux noces de la terre ? » Un peu plus tard la fièvre augmenta encore, et tout à coup elle s'écria avec épouvante : « Ah ! les mauvais esprits ! les mauvais esprits ! » Je la serrai aussitôt dans mes

bras : « Ecoute, Rosa, écoute ta mère, mon enfant. Pourquoi ces cris? pourquoi ces frayeurs? Ce ne sont pas les esprits maudits, ce sont les saints anges qui entourent ton lit : ils viennent te consoler, parce que tu as toujours aimé ton Dieu, parce que tu as eu compassion des pauvres, parce que tu as été une obéissante et sage enfant. » Mais elle, reprenant ses esprits : « Taisez-vous, ne me tentez pas d'orgueil. » Et tout son visage prit une expression d'austère humilité.

Jusque-là, l'espérance que Dieu nous laisse longtemps dans ces redoutables catastrophes, sans doute afin que nous soyons plus forts, n'était pas encore éteinte au fond de mon pauvre cœur. Mais, au matin du 5 février, je trouvai ma fille si abattue, si défaite, que l'espérance m'abandonna sans retour. Les forces m'abandonnèrent du même coup; je m'évanouis, et pendant quelques moments je fus sans connaissance et presque sans vie. Quand je revins auprès d'elle, je la trouvai se parlant à elle-même avec volubi-

lité. Je voulus lui persuader de se donner un peu de repos ; elle me répondit : « Faites-moi un beau discours. » De quoi l'entretenir alors, la pauvre enfant, si ce n'était de Dieu ? Ce fut aussi de Dieu que je lui parlai : elle m'écoutait avec plaisir, accompagnant de paroles entrecoupées tous les pieux sentiments que la douleur me suggérait. Puis le délire l'empêcha de m'écouter davantage. Elle voulait à toute force sortir de son lit. « Mon Jésus m'appelle, s'écria-t-elle plusieurs fois ; laissez-moi partir ; il faut bien que j'aille à mon Jésus. » Et comme nous essayions de la retenir, elle se lamentait, disant qu'on l'empêchait d'obéir à l'appel de son Dieu. Mes paroles n'arrivant plus à la calmer, je m'adressai à son cœur, et son cœur m'entendit quand sa raison ne pouvait plus m'entendre. « Rosa, lui dis-je, je n'en puis plus : j'ai besoin d'un peu de sommeil, je vais le prendre la tête appuyée sur ton oreiller ; mais calme-toi, chère enfant, pour que je puisse me reposer. » Elle se tut aussitôt, et,

pendant quelque temps, se contraignit à demeurer immobile. De ma vie je n'oublierai cette preuve de sa tendresse.

Elle eut ensuite de violentes convulsions; puis elle s'assoupit; la pâleur de la mort se répandit sur son visage. Tout à coup elle sembla se reconnaître, la vie et l'intelligence éclatèrent dans ses traits, la raison revenue brilla de nouveau dans ses yeux, et regardant autour d'elle : « Il est donc vrai, s'écria-t-elle en pleurant, il faut mourir, il faut quitter la maison de mon père. Mais j'avais mon fiancé à rendre heureux. » Et, comme si celui-ci eût été là, elle ajouta d'une voix pleine de détresse : « Adieu, Gaétano, adieu, nous ne nous verrons plus. »

Il était évident qu'un combat terrible se livrait alors dans son cœur. Pauvre enfant! tu avais rêvé une vie de douces et saintes affections! la couronne nuptiale était déjà tressée. Deux familles préparaient les fêtes de ton mariage; tu aimais la maison où tu avais grandi, tu trouvais

dans le cœur de ta mère un repos plein de douceur! Il fallait quitter tout cela! Au lieu du cortége des noces, le convoi des funérailles; au lieu du voile de l'épousée, le suaire du cercueil; voilà ce qui se présentait à tes yeux. Si jeune, si heureuse, sacrifier en un moment tant de chères espérances, perdre la vie, plus que la vie, ton père, ton fiancé, ta famille! ah! vraiment il y aurait eu de quoi pleurer sans vouloir être consolée, si, en ce moment même, Dieu ne t'avait parlé au cœur.

Effrayée de l'exaltation où je la voyais, j'approchai de ses lèvres une image de la Vierge du Bon-Conseil qu'elle avait eue constamment sur son lit. Elle la baisa; et, se calmant aussitôt, elle joignit ses mains, inclina la tête, et pendant quelques minutes demeura dans un profond silence. Dieu seul sait tout ce qui se passa dans son âme. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que la foi l'emporta, que ce grand trouble disparut et que, faisant magnanimement à Dieu le sacrifice de sa vie,

elle s'écria d'une voix ferme et haute : *Fiat voluntas tua!* Et sur-le-champ elle commença les litanies de la sainte Vierge, les récitant avec tant d'onction et de tendresse de cœur que je ne la croyais plus une créature humaine.

Elle avait ses mains dans mes mains. A chacune des invocations à la sainte Vierge, elle me les serrait doucement. Arrivée au *Janua cœli*, elle me les serra avec plus de force : il semblait qu'elle voulût dire : Ouvrez-vous, portes du ciel, ouvrez-vous et laissez passer mon âme. »

Elle récita ensuite le *Confiteor*, l'*Acte de contrition* et me demanda de dire à genoux l'*Oraison* du saint archange Raphaël. Son confesseur, le prieur de Saint-Sixte, venait d'entrer : elle lui exprima le désir de recevoir une seconde fois le saint Viatique, et, ce bonheur ne pouvant lui être accordé, elle demanda l'Extrême-Onction. Elle répondit à toutes les prières du prêtre. La triste et pieuse cérémonie terminée, elle s'écria avec joie : « Voici la résurrection du chrétien. »

Puis elle remercia son père et moi de lui avoir procuré le bienfait des sacrements, et, levant les yeux au ciel, elle ajouta : « Mon Dieu, je vous rends grâces! Combien je me sens contente! »

Jusque-là j'avais pu contenir mes larmes et renfermer toute plainte : je ne le pus pas davantage. Suffoquée par les pleurs, affolée par la douleur, je me jetai sur son sein. « J'espère encore, lui disais-je, j'espère, mon enfant, que tu guériras; mais si Dieu ne le voulait pas, prie-le, oh! supplie-le de bientôt me réunir à toi dans la mort. Je ne puis, je ne pourrai jamais vivre sans toi. » Alors avec l'accent d'une respectueuse compassion, mais aussi d'une force toute chrétienne : « Non, me répondit-elle, non, mère, vous ne devez pas désirer la mort. Bien des devoirs vous restent à accomplir sur la terre. Rappelez-vous la mère des Machabées. »

Je la priai de me bénir. Elle étendit sa main, la posa sur ma tête : « Je bénis, dit-elle, celle qui

tant de fois m'a bénie. O Vierge Marie! faites que la douleur de cette pauvre mère se change en consolation pour les pauvres, les affligés et les malades. Et vous, ô mon Dieu, faites que tous ils adorent vos saints décrets. »

Elle tira de son doigt une petite bague que je lui avais donnée. « Gardez-la, me dit-elle, en souvenir de moi. » Puis me remettant son anneau de fiancée : « Rendez-le à qui vous savez... c'est une belle âme. » Elle ne prononça pas son nom, ne poussa pas un soupir qui trahît une affection terrestre. Vivante, c'était l'âme qu'elle avait aimée dans son fiancé; mourante, c'était encore l'âme qu'elle aimait. Dans ces quelques mots elle a laissé à cet infortuné jeune homme un témoignage très-chaste de son amour, un puissant encouragement à vivre en chrétien, une douce espérance pour la vie à venir.

Elle prit la petite image de la sainte Vierge que tout à l'heure elle avait baisée et me pria de la remettre à Henriette en souvenir d'elle. Je lui

demandai alors si elle n'avait rien à nous recommander. « Rien, » me répondit-elle d'abord. Puis, comme vaincue par mes instances, elle fit un legs aux orphelins et fonda une rente à perpétuité pour les veuves.

Elle était accablée de fatigue, et retomba sur son lit. Elle ignorait que son frère fût arrivé, mais son cœur le réclamait; elle l'appela par son nom : « Antonio! Antonio! » Que de sentiments, que de souvenirs dans ce cri! elle pensait sans doute aux joies de leur enfance, à leurs communes études, aux moments heureux qu'elle avait passés avec lui, à tous les témoignages de tendre affection qu'ils avaient échangés. Antonio et la douce Sylvie, sa femme, entrèrent bientôt dans sa chambre. Rosa se montra heureuse de les voir, leur prit tendrement la main et leur demanda des nouvelles de leur petit Pippo et du petit Paulin. Puis, promenant successivement son regard sur sa belle-sœur, sur sa grand'mère, sur son frère, sur son père et sur moi : « Ah! je vous ai tous,

dit-elle avec joie, je vous ai tous autour de mon lit. » Et elle ajouta : « Qui veut mes cheveux? » Personne ne répondit. Je la regardai, et voyant que notre silence lui était pénible : « Moi, » lui dis-je en sanglotant. Et elle : « Ils sont à ma mère. » De ce moment elle fut tout à Dieu.

« Seigneur, disait-elle d'une voix tendre et suppliante, Seigneur, bénissez cette ville, son peuple et son pasteur! Bénissez l'Eglise catholique, le souverain Pontife, ses ministres et ses enfants! Ayez pitié des pauvres pécheurs, éclairez les hérétiques; soyez miséricordieux envers ceux qui croient en vous, miséricordieux aussi envers ceux qui ne croient pas. Pardonnez à tous! Soyez un père d'amour pour les bons et pour les méchants. Bénissez mes parents : après vous, Seigneur, c'est à eux que je dois tout. Ayez pitié de ma pauvre mère, ô Vierge immaculée. Seigneur Jésus, sainte Marie, ayez pitié de mon âme! donnez à tous votre paix!... Je leur laisse la paix. »

Plusieurs fois elle répéta ces paroles, les entrecoupant de passages de l'Evangile et de versets des Psaumes qu'elle adaptait à sa situation. Son confesseur l'exhorta à se recommander à l'illustre sainte Agathe, que l'Eglise honorait ce jour-là : elle récita sur-le-champ l'oraison de la messe de cette sainte.

Elle se tut un moment : ses forces diminuaient. Puis elle m'appela des noms les plus tendres, et lisant ma douleur dans mes traits : « Souvenez-vous, me disait-elle, de sainte Félicité. » Et elle m'exhortait à imiter la force d'âme de cette sainte. Elle murmurait à voix basse : « Oh! je ne crains pas l'enfer, j'aime tant mon Jésus! Que je souffre! Tout pour votre amour, ô mon Jésus, tout pour votre gloire! je suis dans le feu; tout mon cœur est brûlant. Ah! Jésus! brûlez-moi des flammes de votre amour. » Elle me recommanda de nouveau à Notre-Dame et dit à son confesseur : « Je vous prie de revenir ce soir auprès de ma pauvre mère, et de faire vos efforts pour la consoler. »

La mort approchait. Son visage était livide et ses yeux se voilaient. Elle ne voulait plus prendre de glace. Elle en accepta pourtant de ma main, se montrant ainsi soumise jusqu'au dernier moment. Sa charité aussi ne l'abandonna qu'avec la vie ; une de ses dernières paroles fut pour la pauvre orpheline qui la servait : elle demanda à ceux qui l'entouraient que jamais elle ne fût abandonnée.

Elle ne voyait plus des yeux du corps ; mais on eût dit que, les yeux de l'âme commençant à s'ouvrir, elle contemplait déjà le monde invisible. Elle répéta plusieurs fois : « Je vous vois, mon Dieu, oui, je vous vois : je vois la céleste Sion. Oh ! que d'anges ! quelle beauté ! »

Elle appela chacun de nous par son nom, et se souvint en ce moment suprême de tous ceux qu'elle avait aimés. Ses dernières paroles furent : « Oui, certes, mon Dieu, volontiers !..... Chère maman !... *Mon Dieu, ah! mon Dieu!...* où suis-je ?... qui m'appelle ?... Sortons... mon Dieu...

allons!... » Elle ne put parler davantage, mais elle faisait encore de fréquents signes de croix et baisait amoureusement son crucifix.

L'agonie commença : elle fut calme comme un sommeil. Le 5 février, à deux heures quarante minutes, Rosa expira en souriant. Son confesseur s'écria en sortant de sa chambre : « Une sainte est morte. » Douce parole qui ne cesse de retentir dans mon cœur.

Ma fille mourut comme une sainte, parce qu'elle avait vécu comme une sainte. Elle fut pleurée par toute la ville : des personnes de tout rang voulurent l'accompagner à sa dernière demeure (1).

Je ne sais comment j'ai pu raconter cette mort, ni comment, l'ayant entrepris, mon cœur ne s'est pas brisé dans un si violent effort.

Chère enfant, tu n'ignores pas pourquoi j'ai

(1) Des inscriptions furent composées en son honneur.

écrit ces pages. Je n'ai pas songé à illustrer ton nom. Humble et modeste pendant ta vie, ce n'est

En voici une que cite M. Perreyve et qui traduit bien l'impression que laisse sa vie et sa mort :

✝

INTEGRI · PVERI · TENERAE · VIRGINES
HONESTATE · LACRIMIS
TVMVLVM · ROSAE · FERRVCCIAE
PVELLAE · SVAVISSIMAE
POLITIORIBVS · ARTIBVS
SVPRA · FOEMINARVM · MOREM · EXCVLTAE
QVAE
SVB · IPSVM · CONNVBIVM
DVM · INSVETA · GAVDIA · TACITO · PECTORE · EXCIPERET
IVVENILES · EXPLEVIT · ANNOS
SECVRA

Chastes jeunes hommes, tendres jeunes filles
honorez de vos larmes
la tombe de Rosa Ferrucci,
suave enfant
au-dessus de son sexe
par son instruction et ses belles connaissances
qui
à la veille d'un mariage,
quand son cœur s'ouvrait à des joies inconnues,
a terminé sa courte carrière
en paix.

pas maintenant que tu peux désirer la louange. Au sein des joies infinies où, je l'espère, Dieu t'a introduite, que peuvent être à tes yeux les choses de notre pauvre monde, sinon rêve et vanité, ombre et poussière !

J'ai écrit ta vie pour montrer, par ton exemple, de quelles vertus la religion peut devenir la source. J'ai parlé de toi pour déterminer les jeunes Italiennes à aimer les biens célestes comme toi-même les as aimés. Oh ! prie pour elles, mon enfant, prie pour elles. Que toutes elles aient ton innocence, ta bonté, ta foi; que toutes elles donnent à leurs mères le bonheur que j'ai perdu le jour où je t'ai perdue. Et prie aussi pour moi, ma douce, ma bien-aimée Rosa; oui, prie toujours pour moi. Vois donc ! je suis accablée, je succombe sous la douleur. Envoie-moi, du haut du ciel, la force dont j'ai besoin pour porter ce poids. Je suis toujours ta mère. Souviens-toi de mon amour au milieu des divines allégresses. Demande à Dieu que je tienne mes yeux constam-

ment fixés sur la croix ; que la pensée de notre divin Sauveur me remplisse et que j'aime à répéter pieusement ces douces paroles qu'il nous a laissées pour l'espérance de ceux qui croient et la consolation de ceux qui sont désolés « : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas à jamais. » *Ego sum resurrectio et vita : qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet, et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum.*

CATHERINE FERRUCCI.

Pise, 29 juin 1857.

LETTRE

A MONSEIGNEUR CHARVAZ

ARCHEVÊQUE DE GÊNES

MONSEIGNEUR,

Dans le deuil profond et sombre où je suis plongée depuis dix mois, il a plu au Seigneur de me donner bien des consolations. Une des plus précieuses est sans contredit celle que m'a apportée la lettre de Votre Grandeur. Vous n'aurez pas de peine à en être convaincu. Qu'ai-je maintenant à désirer, sinon que mon enfant bien-aimée soit bénie par ceux qui sont bons?

Que peut-il rester sur cette terre à une vie désormais dépouillée, sinon les saintes espérances qu'elle trouvera au sein de la religion? Or, en votre lettre si remplie de compassion, vous vouliez bien bénir le nom de mon enfant, et, avec toute l'autorité de votre sacré caractère, vous m'invitiez à lever les yeux au ciel, pour l'y contempler elle-même au milieu des Vierges que Dieu aime. Rien ne pouvait m'être plus doux que ces paroles.

Bien doux aussi m'a été le désir que vous avez daigné m'exprimer, que, pour l'édification des jeunes Italiennes, j'ajoutasse à la vie que j'ai écrite tous les détails qui ont dû naturellement m'échapper dans le premier excès de ma douleur. J'ai, en effet, omis bien des choses. Malheureusement les faire entrer dans ma première composition serait tout-à-fait au dessus de mes forces. Votre Grandeur, si exercée dans l'art d'écrire, sait mieux que personne tout ce qu'il y a de difficultés à rétablir dans un ouvrage un ordre sim-

ple et naturel, une fois qu'on en a, pour ainsi dire, dénoué toutes les parties afin d'y introduire de nouvelles idées ou de nouveaux faits. Je suis bien loin de me sentir assez de liberté d'esprit pour une tâche aussi délicate. Le malheur a fait en moi ce que la vieillesse fait chez la plupart des hommes. Ma mémoire s'est affaiblie, mon imagination est devenue languissante, mon esprit s'énerve et s'éteint tous les jours, je me survis à moi-même pour les choses de la pensée : je ne le regrette guère ; que mon cœur continue de vivre, c'est tout ce que je désire. Mais Votre Grandeur comprendra que dans cette situation il ne me soit pas possible de faire entièrement ce qu'elle me demande. Je ne voudrais pas toutefois ne tenir aucun compte d'un désir qu'elle a cru devoir mè manifester et qui, en soi, est fait pour me flatter. J'essayerai donc, dans cette lettre, d'ajouter quelque chose au portrait qu'il y a quelques mois j'esquissais d'une main tremblante.

Vous est-il arrivé, Monseigneur, d'entendre

quelque suave mélodie dont le motif et les accords ne s'étaient pas bien gravés dans votre mémoire ? Vous vous en souveniez avec plaisir, mais il vous était impossible d'en retrouver le rhythme et le mouvement. C'est ce qui m'arrive quand je pense aux années que j'ai passées avec ma fille. Je sens bien que ce fut un temps de paix joyeuse et d'entière félicité; mais, aussitôt que je veux évoquer ce passé et me rendre compte de ce qui le rendit heureux, les faits m'échappent et je n'entends qu'une voix douce et triste qui répète au fond de mon cœur : « Rosa t'a rendue la plus heureuse des mères, parce qu'elle a été une enfant très-bonne. » En effet, tout est là. Sa bonté ne se manifestait guère plus dans une chose que dans une autre : c'était comme une lumière bienfaisante et pure qui se répandait sur sa vie, en éclairait et, si je puis dire, en colorait toutes les actions. Il faut avoir vécu avec elle, dans l'intimité de son âme et de ses pensées, pour apprécier comme il faut tout ce que cette bonté avait

d'aimable. Dans sa conversation, j'admirais la charité qui animait ses paroles, les grâces de son esprit, la mansuétude de son cœur, sa foi, son innocence. Sa conduite ne me semblait pas moins belle. Toutes ses actions étaient harmonieusement chrétiennes; je dis à dessein *harmonieusement,* car ce fut là ce qui la caractérisa : ses sentiments ayant tous leur principe en Dieu, aucun d'eux n'avait à empiéter sur les autres, et il en résultait, dans tout ce qu'elle faisait, une admirable mesure.

Je l'ai élevée sans peine et sans fatigue. Je lui avais dit, lorsqu'elle était encore enfant : « Tu aimeras Dieu, ton prochain, tous tes devoirs; » je continuai à lui expliquer cette maxime, lui en montrant les différentes applications, et, à mesure que je lui révélais ainsi ce qui convenait, elle essayait de traduire en actes toutes mes paroles. Lorsqu'il s'agit de la former aux lettres, je lui fis entendre que l'étude du vrai, du bon et du beau est un moyen assuré d'élever nos âmes et

d'ennoblir nos vies : que d'ailleurs, pour l'homme, c'est un devoir de cultiver son intelligence, sous peine d'être ingrat envers Dieu, qui a mis en lui un rayon de sa propre lumière. Elle comprit, et dès son enfance s'appliqua à l'étude avec une ardeur infatigable. Je me souviens qu'un soir, elle avait alors à peu près dix ans, je lui demandai si elle avait bien préparé ses leçons pour le lendemain. Elle rougit et me répondit : « Pourquoi me faites-vous cette question, chère maman ? je ne pourrais pas dormir si d'abord je n'avais fait mon devoir. Vous m'avez dit qu'étudier est un devoir, je vous obéis en cela, comme en tout le reste, parce que j'offenserais Dieu en me montrant désobéissante. »

Quelques personnes qui ont lu ses écrits se sont étonnées qu'avec tant de savoir elle eût tant de modestie. En voici tout le secret : c'est qu'elle faisait de l'étude un acte de religion ; elle était convaincue qu'en étudiant elle rendait hommage à Dieu, auteur et source de toute science. Quel-

qu'un l'entendant parler les principales langues de l'Europe lui faisait-il compliment à ce sujet : « Oh ! disait-elle, je n'ai à cela aucun mérite ; tout le mérite est à mes parents, qui me les ont fait apprendre. » Moi-même lui demandais-je de me rappeler quelque point d'histoire, et, l'entendant me le raconter sur-le-champ avec les noms, les dates, les lieux, une foule de particularités, m'arrivait-il de vanter son application aux études historiques, elle me répondait : « J'ai naturellement la mémoire prompte et tenace, c'est un don de Dieu ; il n'y a pas lieu à beaucoup d'éloges, parce qu'on n'oublie pas ce qu'on a lu. »

Sa mémoire était réellement prodigieuse. Elle parlait de Rome et de l'ancienne Grèce comme si elle y eût vécu. Elle savait non-seulement les guerres, les traités, la vie des hommes les plus illustres, mais encore les motifs qui ont fait soit promulguer, soit abroger les lois les plus célèbres, les constitutions qui ont régi les principaux peuples, les différentes formes qu'a revê-

tues la civilisation aux grandes époques de l'histoire. Elle avait même cherché à se rendre compte des effets que produisent nécessairement sur les mœurs privées et publiques les relations commerciales, les gouvernements libres ou absolus, la philosophie et la religion. Pleine d'admiration pour Bossuet, elle avait adopté ses pensées sur la philosophie de l'histoire. Elle aimait à voir en toutes choses la souveraine intelligence qui gouverne le monde et à adorer son intervention dans les grands événements qui s'accomplissaient sous ses yeux. C'est là qu'était la source des bonnes espérances qu'elle entretenait sur les futures destinées de notre pauvre Italie, qu'elle aima d'un amour si fort et si chrétien.

Elle eut toujours pour Dieu une confiance d'enfant; elle me disait souvent : « Toutes les fois que j'aurai fait mon devoir, je ne m'affligerai jamais avec excès, si mes projets sont ensuite renversés. Quelle douceur je trouve à appuyer mon âme sur la bonté de Dieu ! Quand je pense

qu'il me voit, qu'il m'aime, que de toute éternité il m'a aimée, qu'il est décidé à ne jamais nous refuser sa grâce, si nous la demandons avec foi, et qu'avec cette divine grâce nous pouvons tout, alors je ne crains plus la faiblesse de notre nature corrompue, je ne m'effraye plus des vicissitudes du sort, je n'ai plus qu'une pensée : vivre et mourir pour Dieu. » Avec de telles dispositions on comprend qu'elle eut autant de décision de caractère que de modération dans ses désirs.

Le jour où se traitait son mariage, j'étais très-agitée. Pour elle, elle lut, joua du piano, travailla comme à l'ordinaire, se montra calme et souriante. « Vraiment, lui dis-je, j'admire que tu puisses conserver cette sérénité; je me sens, pour moi, bien agitée, quand je pense que de ce jour dépend tout ton avenir. » Elle me répondit : « Oui, je suis tranquille, je me suis remise aux mains amies de mon Dieu; qu'il dispose de moi selon son bon plaisir, je me soumettrai à ses décrets. »

J'ai su depuis peu de temps que, dans les derniers moments de sa vie, elle disait aux sœurs de Sainte-Claire : « Pauvre mère ! quelle sera sa désolation, quand elle ne m'aura plus ! Il n'y a que moi qui sache combien elle m'aime. Je le vois aujourd'hui mieux que jamais, en lisant dans ses yeux l'excès de sa douleur. Pauvre mère ! c'est pour elle, pour ce qu'elle va souffrir, que je regrette de mourir aussi jeune. » Et elle ajoutait, en regardant son crucifix : « Doux Jésus, je vous recommande ma mère, donnez-lui la force de supporter ma mort, ayez pitié d'elle, prenez soin de sa consolation. »

Ton espoir, ô chère enfant, n'a pas été trompé : Dieu a entendu la prière que tu lui adressais d'une voix mourante, il a été ma force et mon soutien, il m'a aidée à supporter la vie. Privée de toi, cette pauvre terre ne m'eût plus semblé qu'un affreux désert, si, au-dessus de la tombe où mon cœur est descendu avec le tien, je n'avais aperçu la croix, la croix espoir de

ceux qui sont faibles et consolation de ceux qui pleurent.

Je ne crois pas que ma fille ait un seul jour oublié de considérer Dieu comme le témoin et le juge de nos actions et de nos pensées. Sa charité même avait ses racines dans la religion ; elle me disait souvent : « Jésus habite dans les pauvres. » Et en parlant ainsi elle avait des larmes dans les yeux. Quand elle rencontrait quelque malheureux, on jugeait facilement à l'accent de sa voix, à l'expression de son visage, qu'elle éprouvait autant de tendre respect que de profonde compassion.

Elle s'affligeait si sincèrement des souffrances des pauvres qu'un jour elle me dit : « Non, je ne serai jamais tout à fait joyeuse, jamais de tout point satisfaite. Mon cœur souffre trop à la vue de tant de malheureux qui languissent dans la misère. Je remercie la Providence des biens qu'elle nous a donnés, mais c'est à peine si j'ose en jouir : il m'arrive de regretter d'avoir une belle

maison, un bon lit, une nourriture abondante, quand il y a tant d'hommes qui n'ont pas le nécessaire. »

J'ai déjà raconté comment elle dépensait en œuvres charitables les faibles sommes que nous lui donnions pour ses menus plaisirs. Outre cet argent, elle avait une petite pension que nous lui faisions pour sa toilette. Si je ne l'avais arrêtée, elle en eût encore employé la plus grande partie à secourir les pauvres. Mais j'avais soin de lui représenter qu'en toutes choses, même en celles qui sont bonnes, il faut éviter l'excès et ne pas aller au delà de ce que nous permet notre condition. Elle se soumettait alors, non sans tristesse. « Pourquoi, me disait-elle souvent, voulez-vous que j'achète une robe neuve ? J'en ai tant de vieilles ! Il est vrai qu'elles ne sont plus à la mode, mais elles sont encore propres ; avec ce que je vais dépenser, je pourrais aider non pas un pauvre, mais un grand nombre de pauvres. »

Nous l'avions chargée de la lingerie. Aussi-

tôt qu'elle trouvait quelque pièce trop usée pour être raccommodée, elle me la demandait, en me disant : « J'en pourrai faire une chemise ou un jupon pour mes petites filles. » Et, toute joyeuse, elle se mettait à tailler et à coudre, me remerciant comme d'un cadeau précieux.

Elle apprit un jour qu'on venait de voler à une pauvre jeune fille la petite garde-robe qu'elle s'était faite après bien des économies. Elle s'en montra toute triste, et, comme justement elle avait reçu un peu d'argent à l'occasion du dix-neuvième anniversaire de sa naissance, elle me demanda la permission d'aller sur-le-champ réparer ce désastre. Elle le fit avec grand contentement de cœur; on sentait que cette bonne œuvre mettait son âme en fête. C'était d'ailleurs sa disposition habituelle de se réjouir du bien d'autrui plus que du sien propre, et d'avoir plus de plaisir à donner qu'à recevoir. Elle manquait même un peu de modération sur ce point. Elle n'eût pas gardé un seul objet de valeur, si je ne

l'avais souvent retenue, bien moins pour prévenir des excès de peu d'importance que pour lui apprendre cette sage modération qui est partout la base et le principe de la vertu.

Peu de temps avant de tomber malade, elle m'avait demandé l'autorisation d'emporter à Livourne tous ses habits de jeune fille. « Peut-être, me dit-elle, trouverai-je en cette ville quelque dame pauvre qui me demandera de l'habiller. Je ne pourrai rien donner de mon trousseau; tout y est trop beau d'abord, puis il ne m'appartient pas : il reviendrait à ma famille si je venais à mourir bientôt : j'en dois donc avoir soin. Il n'en sera pas de même de mes vêtements de jeune fille : de ceux-là je pourrai faire la charité. »

En 1856, nous célébrâmes l'anniversaire de sa naissance avec plus de joie que de coutume. Son fiancé était là. « Gaétano, me dit-elle après qu'il fut parti, est tout à fait selon mon cœur; nous avons ensemble arrêté un projet dont la seule penseé m'enchante. Aux anniversaires de

notre naissance et aux fêtes de nos patrons, au lieu de nous faire les cadeaux d'usage, nous donnerons une large aumône à quelque pauvre et honnête famille. » Le jour de ta naissance, hélas! chère enfant, il ne s'est plus levé pour toi; nous l'avons célébré en pleurant sur ta tombe. Mais Dieu nous tient compte non-seulement de nos bonnes actions, mais aussi des bons désirs de notre cœur : il t'aura récompensée dans le ciel de tes intentions miséricordieuses.

Il n'y a point de paix où il n'y a point de charité, mais aussitôt que cette belle vertu, comme une flamme sacrée, s'est établie dans une famille, elle amène avec elle la paix, l'harmonie, l'allégresse, tout ce qui peut sur la terre donner un avant-goût des joies des bienheureux. J'en parle par expérience. Ange de bonté sous les traits d'une innocente enfant, Rosa répandait dans notre maison une sérénité joyeuse et tranquille.

C'est elle aussi qui m'a fait comprendre combien la sagesse humaine est courte et mêlée de

ténèbres, tant qu'elle n'est pas éclairée de la lumière de Dieu. J'ai pu voir, en vivant à ses côtés, tout ce que la foi ajoute de noble élan à notre intelligence, quelle vie et quelle sève l'amour de Dieu répand dans toutes nos puissances. Longtemps j'ai eu la passion de la science, j'ai voulu connaître les anciens et les modernes : quand j'ai commencé à examiner toutes ces doctrines qui prétendent conduire les hommes, presque partout je n'ai trouvé que sophismes, erreur et vanité. Ah! c'est au pied de la croix qu'il faut apprendre la vraie science de la vie! J'étais par moi-même arrivée à cette conclusion : je m'y suis grandement affermie en voyant quelle féconde semence de vertus les divins préceptes sont devenus dans l'âme de mon enfant. J'en ferai l'aveu sincère : si je lui enseignai les règles du beau, si je mis sous ses yeux les principes éternels de la vérité et de la justice, si je la guidai, en un mot, dans le chemin qui mène au ciel, à son tour elle m'a montré par une bonté inaltérable com-

bien active est la foi, combien belle est la charité dans une âme sainte et pure. J'étais à la fois son institutrice et son élève : je lui communiquais ce que j'avais acquis dans une longue expérience des hommes et des choses, et elle me remplissait des plus doux sentiments ; elle mettait dans mon âme un nouvel esprit de simplicité chrétienne.

Oh ! combien douce et intime était cette union de nos intelligences et de nos âmes ! Qu'il est bon de n'avoir à deux qu'un même cœur ! Tant que tu as vécu, chère enfant, tu ne pouvais comprendre pourquoi je t'aimais plus que mère n'aima jamais son enfant ; moi-même je ne m'en rendais pas compte ; je ne fais que commencer à le découvrir. Je vois, maintenant que je ne t'ai plus, que ce que j'aimais en toi c'était la divine beauté de la vertu qui resplendissait dans ton âme. En t'aimant, j'aimais Dieu qui t'avait comblée de ses dons. Et maintenant encore, que deviendrais-je si cet amour ne soutenait les tristes restes d'une vie que ta mort a brisée ? que devien-

drais-je, quand je vais me prosterner sur ta tombe, et pleurer et me reporter vers le passé et te voir, par la pensée, petite enfant que je nourrissais de mon lait, puis jeune fille grandissant sur mon cœur, enfin cadavre inanimé, ossements, poussière.... Ah! je crois que je tomberais morte à terre si, au souvenir de ton angélique bonté, je ne redisais en mon cœur la consolante parole de Jésus : Non, cette enfant n'est pas morte; ce qu'il y avait de mortel en elle dort sous cette pierre; mais son âme vit au ciel, et de là elle m'appelle, elle me soutient, elle m'invite à l'aimer comme doit aimer une mère chrétienne, avec une foi invincible, une espérance tranquille, une patience inaltérable.

Où m'emporte ma tendresse? Pardonnez-moi, Monseigneur; c'est de mon enfant et non de moi que je dois vous entretenir. Je voudrais bien le faire avec calme, sachant que tout ce qui est passionné excite ordinairement la défiance. Mais le moyen de me borner à un simple récit

quand ce récit même me déchire, quand il n'y a pas une fibre en moi qui ne souffre ! J'en suis incapable. Des nuages ont beau voiler le soleil, on aperçoit toujours sa clarté ; en vain je fais effort pour contenir ma douleur, elle perce à travers toutes mes paroles. Mais quelque insurmontable qu'elle puisse être, elle ne me fera pas perdre de vue la stricte vérité. Pendant que j'écris ces lignes, je tiens mon esprit élevé vers le Dieu où vit maintenant mon enfant. Il me serait ainsi bien impossible, même quand je le voudrais (et pour rien au monde je ne l'ai jamais voulu), de fausser ici la vérité ou seulement de l'altérer par des traits forcés et des couleurs trop vives.

Au milieu des tristes pensées qui troublent mes jours et mes nuits, une chose pourtant me console : je me dis que si la vie de Rosa a été courte selon la nature, on la trouvera longue si on la mesure au bien qu'elle a fait et aux saints exemples qu'elle a laissés. Je me dis encore que, dans ce court passage, elle n'a cessé d'être heu-

reuse, parce qu'elle n'a connu ni les révoltes des passions ni les revers immérités de la fortune. Il n'y a pas beaucoup de jeunes filles, en effet, qui aient joui d'une paix aussi constante. Contente de peu, elle a trouvé dans la retraite, dans l'étude, dans la prière, dans les saintes affections de la famille et de l'amitié les satisfactions que tant d'autres demandent vainement aux folles joies du monde : « Je désire qu'on ne me fasse pas de robes de bal, me disait-elle après ses fiançailles ; je continuerai, une fois mariée, le genre de vie que nous menions ici : je lirai, je travaillerai, je ferai de la musique et m'occuperai de mon intérieur. Je vous remercie de m'avoir accoutumée à vivre dans la retraite ; j'ignore, grâce à cette habitude, ce que c'est que ce terrible ennui qui naît dans l'oisiveté et se révèle par l'inconstance des désirs. »

Je ne me souviens pas qu'une seule fois Rosa ait témoigné quelque empressement pour les plaisirs du monde. A l'époque où nous allions

quitter Florence, je voulus la conduire aux courses de Saint-Jean : elle me demanda en grâce à passer plutôt ces heures avec les Sœurs de charité. Le soir à son retour elle me dit : « Oh ! comme j'ai gaiement passé ma journée ! Ces saintes filles m'ont parlé de Dieu et de S. Vincent. J'ai respiré auprès d'elles un parfum d'innocence et de charité qui me charme encore. Toutes les pompes et tous les divertissements du monde sont vraiment bien peu de chose comparés aux bonnes joies qu'on trouve dans la religion et dans la pratique des vertus chrétiennes. »

Elle faisait des maux des autres les siens propres. Jamais on ne l'eût décidée à se montrer dans les promenades lorsqu'un de nos amis se trouvait accablé par quelque coup du sort. Et, même en dehors de ces circonstances douloureuses, quand, par extraordinaire, elle devait assister à l'une de ces fêtes bruyantes qui attirent les désœuvrés, c'était assez sa coutume de s'en aller bien loin par la pensée, et de se mettre, par

exemple, à admirer les beautés de la nature. Je vais transcrire quelques passages pour donner une idée de cette façon d'agir, qui peut-être n'est pas commune.

A Madame la marquise Isabelle Franzoni.

« Pise, 18 mai 1853.

« Depuis huit jours nous avons perdu trois de nos amis : l'excellent Mutti, le professeur Rosini, que nous aimions tous comme un père, et un autre bon vieillard que nous connaissions depuis de longues années. Ce monde est bien triste, chère Madame; voilà que je commence à le comprendre. A force d'entendre parler de malheurs, mon beau voile d'illusions se déchire. La saison est magnifique. Vous en jouissez dans votre charmante petite villa; je la vois d'ici en imagination et voudrais bien voir réellement les aimables personnes qui l'habitent. Nos cassines ne sont que

fleurs et verdure : c'est une beauté qui enchante. J'ai été m'y promener hier avec ma mère. Par la pensée je me transportais jusqu'aux belles cassines de Florence. Le peuple devait s'y porter en foule. A Pise aussi, nous étions en fête : notre silencieuse cité s'était émue pour l'arrivée du cardinal, mais je ne vous décrirai pas cette solennité; je n'y étais pas. Je me trouvais chez ces pauvres dames Mutti, et, même sans cela, je n'aurais pas eu le courage d'assister à des réjouissances, quand le cadavre de notre regrettable Rosini était encore chaud. La cérémonie de ses funérailles a succédé immédiatement à la joyeuse entrée de l'archevêque : il y a maintenant une tombe de plus dans ce *Campo Santo* pour lequel il avait un si grand respect. Pardonnez-moi, chère Madame, je ne vous parle que de choses tristes : j'aurais bien dû faire le contraire. »

A son Père.

« Florence, 26 juin 1852.

« La veille de la Saint-Jean, la ville était illuminée, le peuple riait, s'égayait : il oubliait ses maux et ses longues souffrances. La foule regardait les illuminations et les feux d'artifices; mais personne n'admirait le plus bel ornement de la fête, je veux dire la lune, dont la tremblante lumière se reflétait dans l'Arno et allongeait outre mesure les ombres des grands arbres. »

A sa Mère.

« Florence, 20 avril 1855.

« J'ai été voir les courses. J'en suis revenue désenchantée. Il n'y avait rien là qui pût me plaire : je me trompe; il y avait quelque chose, la belle vue qui de tous côtés s'offrait à mes re-

gards. Les collines de Fiésole, les belles couleurs d'un arc-en-ciel, la verte et large prairie des cassines, l'allée d'arbres touffus : tout cela, mais cela seulement, m'a paru digne d'admiration. »

Accoutumée dès l'enfance à vivre avec elle-même, à réfléchir sur tout ce qu'elle lisait, à n'estimer que le bien et le vrai, à fuir les conversations oiseuses, Rosa était bien avant le temps arrivée à une entière maturité d'esprit et de cœur. Son désir ardent des biens du ciel, sa compassion pour le malheur, son grand amour de Dieu lui avaient révélé le terrible mystère de la vie. Aussi ne fut-elle pas un instant exposée à la séduction des apparences; elle comprit tout d'abord que l'édifice de notre bonheur repose sur la vertu, et que la souffrance est pour l'homme une compagne inévitable que la religion seule peut adoucir. En lisant les lettres que je vais transcrire vous jugerez vous-même, Monseigneur, si je me trompe en affirmant qu'on trouvait déjà dans cette en-

fant ce sens solide et profond auquel bien des gens n'arrivent jamais, et qui ne naît chez la plupart qu'après une douloureuse expérience.

« Antignano, 3 juillet 1853.

« ... Mon père doit t'avoir remis un petit livre : il est bien usé, mais c'est le premier livre qui m'a été donné, et j'ai longtemps prié sur ses pages. Je reçois ta lettre et lui fais bon accueil; mais je ne suis pas contente de toi. En vérité, tu t'affliges beaucoup pour des choses qui ne méritent pas autant. Que signifie ce grand chagrin? Quand feras-tu preuve d'une patience à la fois courageuse et chrétienne, si ce n'est dans la situation où tu te trouves ?

E però leva su vinci l'ambascia
Con l'animo, che vince ogni battaglia.

« Allons donc! lève-toi, et prends, pour dompter ces difficultés, ce courage généreux qui n'est jamais vaincu. »

« Tu as lu tous les moralistes : c'est le mo-

ment ou jamais de te souvenir de leurs préceptes. Je suis sévère, n'est-ce pas ? Pardonne-moi, chère amie ; crois bien que je souffre de ce que tu souffres ; mais je voudrais te voir te vaincre toi-même. On t'a dit mille fois que la vie de l'homme a ses tempêtes, veux-tu que je te le répète à mon tour ? Oui, parfois les flots se soulèvent avec un mugissement profond et terrible ; ils se heurtent, ils se brisent, ils s'amoncèlent ; puis ils se déchirent, on aperçoit l'abîme ; le ciel est couvert de nuées épaisses : mais regarde... le vent a tourné, la mer redevient calme, le ciel est serein, le soleil se réfléchit dans les eaux comme dans un clair miroir. Ma chère Louise, l'air natal mettra la paix dans ton cœur ; nous serons alors séparées, mais si je te sais heureuse, je trouverai cette séparation moins amère. »

« Florence, 18 février 1854.

« J'ai reçu hier ta lettre : elle était bien affectueuse et bien triste ; j'y réponds dès aujourd'hui,



afin que tu saches bien que tes douleurs sont mes douleurs. Pauvre petite Antoinette! pourquoi la pleurerions-nous? Elle est allée dans les beaux lieux, où, comme elle-même le disait dans son délire, tout avait été préparé pour la recevoir avec joie! Non, ce n'est pas sur elle, c'est sur toi, sur tous les tiens que nous pleurons. Aussitôt que je sus la triste nouvelle, je fis de toute mon âme une prière pour ta mère et pour toi. Je ne priai pas pour Antoinette, il me semblait déjà la voir au milieu des chœurs des Anges.

« Je voudrais bien te consoler, chère amie, mais je ne puis. Il n'y a que Dieu qui sache réellement consoler. Il t'aidera à supporter chrétiennement ce malheur. N'est-il pas notre Père? Ne nous attend-il pas, comme on attend des enfants, dans ce séjour heureux où il n'y a ni larmes ni douleur, où la paix et la joie sont éternelles? Tiens, une pensée consolante traverse mon esprit. Est-ce que chaque jour tu ne souhaitais pas à cette chère petite sœur toutes sortes de félicités?

Elles les a maintenant ces félicités, si pures, si abondantes, si complètes qu'elles dépassent tous nos désirs. Son sort me paraît digne d'envie. Elle n'a pas connu les peines et les mécomptes de la terre : elle n'a souffert aucun des maux qui atteignent toujours ceux dont la vie se prolonge ici-bas. La Mort a été pour elle un petit Ange descendu du ciel pour la couronner de fleurs. Ma bonne Louise, séchons nos larmes. Ne vois-tu pas que ton Antoinette est plus heureuse que nous? »

« 5 mai 1856.

« J'ai revu aujourd'hui le marquis Gino Capponi et M. de Collégno. Tu connais peut-être celui-ci de réputation. C'est un savant géologue et un homme d'une vertu toute antique : sa femme est bonne, aimable et instruite. J'ai eu grand plaisir à revoir ces deux messieurs. Le marquis m'a cordialement serré la main. Pauvre Capponi! pauvre Collégno! Nous les plaignions tous

les deux. L'un est condamné à une nuit perpétuelle : l'autre est très-infirme. Ah! la vie, chère Louise, qu'est-ce donc que la vie? Ni la vertu, ni le génie, ni l'élévation de l'âme ne suffisent à préserver du malheur. Cela vient de ce que la terre n'est pas notre vraie demeure; court et fugitif est le temps que nous y séjournons, nous sommes emportés vers le ciel. »

« Pise, 5 octobre 1856.

« Tu as raison; les jeunes filles ne devraient consentir à se marier qu'avec des hommes instruits et adonnés à l'étude d'une science ou d'un art. Connais-tu ce passage du P. Lacordaire : « Jeunes filles, sachez si l'homme à qui vous allez donner votre foi a coutume de fléchir le genou devant l'autel, si les mains auxquelles vous devez unir vos mains se joignent respectueusement dans la prière. » Il a raison, n'est-ce pas? et c'est ce qui me donne bonne espérance. »

Cette rectitude de jugement, qui se montre partout dans les lettres de Rosa, je l'ai bien souvent admirée dans sa conversation. Avec les étrangers elle parlait assez peu ; mais avec moi elle aimait à longuement s'épancher, surtout dans les promenades que nous faisions ensemble. Occupées l'une et l'autre à l'étude et aux soins de la maison, nous réservions ordinairement nos entretiens intimes pour les heures où force nous était de prendre un peu d'exercice et d'accorder quelque relâche à nos intelligences.

Heures précieuses et fugitives ! vous ne reviendrez plus. Et moi-même je fuirai désormais la vue de tous ces lieux, où je ne pourrais faire un pas sans retrouver les pas de mon enfant, j'allais presque dire, sans entendre sa voix. Rarement nous allions où va la foule. Nous cherchions de préférence les sentiers solitaires. C'est là que nos âmes passaient l'une dans l'autre avec tant de douceur que, faisant cette promenade tous les jours, tous les jours elle nous semblait nouvelle.

Un beau coucher de soleil devenait pour ma fille une occasion de parler de la grandeur ou de la bonté de Dieu. La vue d'un vallon solitaire éveillait en elle une foule de pensées pleines de paix, de fraîcheur et de mélancolie. Elle disait en apercevant au loin les montagnes : « Que de fois la plaine qui s'étend à leurs pieds a changé de maîtres, d'habitants, de lois, de coutumes! Elles demeurent immobiles au milieu de ces vicissitudes. Voilà la différence entre les œuvres de Dieu et celles de l'homme. »

S'il nous arrivait de rencontrer une pauvre femme toute courbée sous un faix de bois mort, la compassion se peignait aussitôt dans ses traits, et elle se plaignait de ne pouvoir secourir les pauvres autant qu'elle l'aurait voulu, ou encore elle rendait grâces à Dieu des biens qu'il lui avait donnés. Nous entrions assez souvent dans les humbles cimetières que nous trouvions à la campagne, et là, après une prière pour les morts, elle avait pour habitude de faire quelques réflexions

sur la fragilité de la vie, et sur la redoutable égalité que la mort met entre les hommes. On sait combien sont variés les aspects de la campagne. Aucun n'échappait à son regard observateur : comme les cordes d'un instrument répondent à la main qui les touche, ainsi vibrait son âme sous l'impression des beautés de la nature.

J'ai toujours aimé la solitude et le silence, mais toujours aussi j'ai désiré avoir à mes côtés un cœur où je pusse épancher tous les sentiments que parfois je sentais déborder en moi. Ce que je cherchais, je le trouvais dans cette chère enfant, d'un esprit si étendu, d'une imagination si chaste, d'une candeur si aimable. J'ai bien souffert en ce monde, mais j'ai aussi ressenti bien des joies, non pas, je crois, des joies vulgaires, mais de ces joies intimes et pures qui découlent, comme un torrent de lumière, du sein de la Vérité incréée et de l'éternelle Beauté. Eh bien! jamais mes méditations solitaires, quelques consolations qu'elles m'aient apportées, ne m'ont rien valu d'aussi

doux que la conversation si pieuse, si sensée, si aimable de ma fille. On le comprendra sans peine. J'avais vu se former et grandir sa belle intelligence; à tous moments son âme m'apparaissait sans voile; j'y adorais les traces visibles de la sagesse et de la bonté de Dieu, et en même temps j'étais heureuse de penser que peut-être mes conseils ne lui avaient pas été tout-à-fait inutiles. Oh! puissé-je ne m'être pas trompée, et avoir, en effet, hâté l'heure où elle devait jouir librement du souverain Bien! Puisse-t-il m'être permis de dire au Seigneur : « Seigneur, celle que vous aviez bien voulu confier à ma garde, est retournée vers vous. Ai-je réussi, j'ai besoin de vous le demander, ai-je réussi, avec l'aide de votre grâce, à ne pas corrompre votre ouvrage? Il eût fallu une sainte pour être mère de cette enfant : pauvre femme, j'ai fait le mieux qu'il m'a été possible. Je l'ai aimée, mon Dieu, oui, je l'ai aimée mille fois plus que moi-même, mais en vous et pour vous. Sa sainteté m'inspirait un

respect religieux, qui parfois me faisait trembler devant elle. »

J'ai déjà raconté comment je lui avais interdit toute lecture qui eût pu ternir son innocence, et avec quelle docilité elle m'avait obéi. J'ai su, depuis sa mort, qu'un jour son fiancé avait voulu lui faire admirer je ne sais quel passage de la *Divine Comédie* qui se trouvait dans un des chants dont je lui avais défendu la lecture; elle s'y refusa et comme celui-ci insistait, objectant que les vers dont il parlait ne contenaient rien de mauvais : « Excuse-moi, lui dit-elle, mais je ne puis te faire ce plaisir, ma mère m'a défendu de rien lire de ce chant; je veux lui obéir, les yeux fermés, comme j'ai toujours essayé de faire. »

Je lui avais dit, dans ses premières années, qu'une petite fille sage ne doit point se mettre à la fenêtre ou devant un miroir, comme font les paresseuses et les vaniteuses. Elle prit si bien mon conseil à la lettre qu'un jour de grande fête, une procession étant venue à passer sous nos fe-

nêtres, elle n'osa la regarder qu'après m'en avoir demandé la permission; quant à l'autre partie de ma recommandation, jamais elle n'aima son miroir; un coup d'œil rapide lui suffisait avant de sortir. Elle tenait à être propre, mais en évitant la mode et ses trop séduisants caprices.

Il ne faudrait cependant pas croire que Rosa eût la contenance et la tenue d'une religieuse. Non, c'était une jeune fille aimable et remplie d'agrément; elle avait la vive allure, l'élégance, la bonne grâce de son âge : mais, chez elle, la vivacité était tempérée par le sérieux de la pensée; l'élégance était simple et modeste; la bonne grâce décente et sans affectation. Des personnes qui ne lui avaient jamais parlé l'ont pleurée à sa mort; elles se disaient les unes aux autres : « C'était un vrai plaisir de rencontrer dans les rues cette jeune fille si gracieusement modeste. Avez-vous remarqué avec quelle joie, avec quel amour elle parlait à sa mère? Pauvre mère! Comment vivra-t-elle sans sa fille! — Comment

je vivrai? me le demandez-vous? Comme on vit quand on mesure le temps à sa douleur. »

Lorsque la nouvelle de la maladie de ma fille se répandit par la ville, il y eut une personne qui dit : « Je tremblais depuis dimanche que cette excellente jeune fille ne fût pas bien. Depuis plusieurs années que j'entends la messe auprès d'elle, c'était la première fois que je l'avais vue s'asseoir. » En effet elle se tenait habituellement à genoux devant Dieu, et toute son attitude indiquait le recueillement de son âme. Sa dévotion était profonde, mais n'avait rien de superstitieux. Elle estimait que le Seigneur a pour agréables, non les longues, mais les ferventes prières (1).

(1) Voici ses propres paroles :

A Madame Louise Vogl.

« Pise, 19 août 1855.

« Il n'est que trop vrai, le choléra sévit dans notre pauvre Italie. Les nouvelles de Florence sont très-tristes. On y a fait une procession solennelle : plusieurs l'ont suivie pieds

Pour elle, ce n'était pas seulement une partie déterminée de son temps qu'elle entendait consacrer à Dieu; elle vivait constamment avec lui, travaillant en sa présence, lui rapportant tous ses travaux et lui consacrant tous ses sentiments. Elle avait pour la Vierge immaculée la tendresse respectueuse d'une enfant pour une mère. Cha-

nus, et ont ensuite succombé en quelques heures. Ah! ce ne seront pas les pieds nus qui fléchiront la colère de Dieu. Heureusement Dieu est bon; il aura pitié de nous malgré nos fautes et nos crimes. »

A son fiancé.

« 26 juin 1856.

« Je ne ferai jamais compliment à personne de passer un grand nombre d'heures à réciter, bien souvent sans attention, d'interminables prières; mais il me semble utile et même nécessaire d'employer tous les jours, et surtout les dimanches, un peu de temps à lire un bon livre de piété, à réciter quelques prières de l'Eglise, à élever vers Dieu son âme et son intelligence. C'est pour moi ce que j'essaye de faire, et sans ces actes de religion, je ne croirais pas avoir convenablement sanctifié le dimanche. Je n'en dis pas moins avec toi : Non, point de longues prières; qu'elles soient courtes et ferventes. »

que soir, à la prière que nous faisions ensemble, elle invoquait son assistance dans une oraison qu'elle avait en grande partie composée elle-même, et qu'elle récitait les yeux levés au ciel et avec une foi si grande que la voir m'a bien souvent remplie d'émotion. Elle aimait les fleurs, et, tout enfant, elle en faisait des guirlandes qu'elle déposait ensuite devant une image de la Madone. Je conserve cette image : elle est là suspendue dans ma chambre, comme une triste et précieuse relique de celle qui a embelli ma vie. Souvent je la regarde et je pleure ; il me semble alors que la sainte Vierge me dit : « Ne te désole pas, pauvre mère. Ta fille est avec moi dans le ciel, comme sa dépouille mortelle repose devant mon autel (1). Elle aimait à m'offrir des guirlandes de

(1) Rosa a été inhumée dans l'église Sainte-Croix, devant l'autel de la Vierge immaculée. J'ai choisi cette église, parce qu'elle est peu éloignée de notre maison. Personne d'entre nous ne savait qu'il y eût là une chapelle consacrée à la très-sainte Vierge ; si Rosa y a été enterrée, ce fut par un effet du hasard, ou plutôt par une disposition providentielle.

fleurs, et moi, je l'ai couronnée de lis immortels. Ne pleure pas; elle est avec moi. Qu'as-tu à craindre? J'ai connu toutes les douleurs qui peuvent, sur la terre, déchirer le cœur d'une mère; j'ai compassion de toi. Ta fille est dans mes bras : un jour je te la rendrai plus belle que la pensée humaine ne saurait l'imaginer. »

O sainte religion, je vous rends grâces! Si je vis encore, c'est par vous. Si j'attends avec patience le jour où je serai réunie à mon Dieu et à mon enfant, c'est que je suis soutenue par les saintes et solides espérances que je trouve en contemplant la croix de Jésus.

Parmi les saints que Rosa honorait particulièrement étaient saint Vincent de Paul et saint François de Sales : du premier, elle admirait l'inépuisable charité, du second, la douceur des

Dans son agonie elle disait, d'une voix défaillante : « *Puis-je être placée sous l'autel? Me placera-t-on sous l'autel?* » Était-ce effet du délire? était-ce étonnante prévision de ce qui devait arriver? Je n'oserais me prononcer. Je raconte un fait qui a eu beaucoup de témoins.

doctrines, des sentiments et des œuvres. Quand elle tomba malade, elle se préparait par une neuvaine à la fête de saint François : elle voulut la continuer malgré ses souffrances. Au dernier terme de sa maladie, je la voyais lever souvent son regard mourant sur une image de saint Vincent qu'elle avait près de son lit; elle lui recommandait non-seulement son âme, mais aussi ses chers pauvres, qu'elle avait aimés, toute sa vie, comme des frères, et qu'elle ne voulait pas oublier aux approches de la mort.

Convaincue que notre vie a besoin d'être sagement dirigée, Rosa avait recueilli, dans ses lectures, un grand nombre de maximes de perfection chrétienne, qu'elle méditait et auxquelles elle essayait de conformer sa conduite (1). Toutes

(1) En voici quelques-unes : « Voir Dieu en toute chose créée. — Rapporter tout à Dieu. — Penser toujours « *Dieu me voit.* » — Aimer tendrement la religion et l'Eglise catholiques. — Unir ses œuvres à celles de Jésus-Christ. — Entretenir dans son cœur le désir du ciel. — Demander à Dieu la foi et la constance des martyrs. — Avoir une confiance

les pages du petit cahier où elle les avait transcrites sont usées, parce qu'elle l'avait sans cesse à la main. Il m'arrive parfois de le prendre et de le relire : je ne le fais jamais sans que je m'imagine y retrouver l'âme même de mon enfant. La vérité fut son guide infaillible; de son intelligence, elle descendait dans son cœur, et s'y transformait en vive et exquise charité. C'est à cette charité, je crois, qu'il faut ramener, comme à une source,

invincible dans les effets de la prière. — Secourir les pauvres par amour pour Dieu. — Veiller et prier. — Faire du bien à tous. — Obéir au père et à la mère. — Etre douce et docile envers mes maîtres. — Me taire toujours dès que je sens la mauvaise humeur m'agiter l'esprit. — Ne jamais lire un livre suspect. — Etre d'une probité scrupuleuse. — Ne jamais dire du mal de personne. — Présumer le bien. — Jamais d'envie. — Demander souvent l'humilité. — Ne jamais mépriser les bonnes inspirations que Dieu envoie. — Travailler et étudier avec zèle. — Elever souvent son âme à Dieu. — Pardonner toujours à tout le monde et en toutes choses. — Chercher mon bonheur dans l'exercice des devoirs chrétiens. — Fais ce que tu dois et repose-toi ensuite sur la bonté de Dieu. — Craindre le péché plus que la mort. — Demander les sacrements dès le commencement d'une maladie grave. — Parler à Dieu comme à un tendre et bien-aimé père. — Unir sa mort à la mort de Jésus-Christ. »

tout ce qu'il y avait de bon en elle. Elle-même semble l'avoir donné à entendre : « La charité, « disait-elle à une de ses bonnes amies, n'est pas « essentiellement la compassion douloureuse qui « naît en nous à la vue des souffrances des pau- « vres; c'est une vertu bien autrement étendue; « il n'y a pas un de nos sentiments où elle ne « puisse entrer et qu'elle ne transfigure : elle est « dans la patience, dans l'humilité, dans la foi, « dans la justice, dans la force d'âme, dans la « soumission aux supérieurs, dans le mépris du « monde, dans le désir du ciel. Pure lumière « émanée de Dieu, elle est infinie comme lui, et « quiconque la porte dans son cœur doit s'atta- « cher à en faire sentir les suaves effets à toute « créature humaine. » Admirable pensée qui dirigea constamment sa vie!

Elle aima sa famille du plus tendre amour; elle fut fidèle à l'amitié, elle eut de la compassion pour toutes les erreurs et toutes les infortunes; elle se préoccupa avec excès de la gloire de son

pays (1). Son sens exquis, qui avait devancé les années, ne tarda pas à la convaincre que jamais l'Italie ne pourrait recouvrer son ancienne splendeur, si la jeunesse italienne ne renonçait à l'oisiveté et aux vains plaisirs, pour se porter résolûment aux fortes études seules capables de réformer les mœurs, en éclairant les intelligences; surtout si l'on ne parvenait à ramener dans

(1) J'en trouve la preuve dans une lettre qu'elle écrivit à Julia Corridi, aimable jeune fille, qu'elle connaissait depuis longtemps :

« Pise, 8 janvier 1857.

« Que dis-tu de la mort et du martyre de l'archevêque de Paris ? Tu connaissais de vue, je crois, ce vénérable prélat, et tu n'auras aucune peine à te figurer l'indignation que sa mort soulève, à Paris, dans tous les cœurs chrétiens et honnêtes. Cet horrible assassinat, qui ouvre l'année, me révolte encore plus que le martyre de Mgr Affre. Victime d'une guerre impie et féroce, au moins Mgr Affre n'était pas tombé sous le poignard, comme son digne successeur. Beaucoup de personnes, parmi nous, craignent que l'assassin ne soit un réfugié italien. J'espère et je veux croire que cela n'est pas. Ah! que Dieu nous épargne cette honte! Le malheur qui nous vient d'en haut, et qui excite la compassion d'autrui, est bien plus facile à supporter que l'ignominie qui vient de nous, de nos passions et de nos crimes. »

toutes les âmes un respect plein d'amour pour les doctrines religieuses. Et c'était dans cette pensée, c'était pour venir en aide aux mères qui n'avaient point étudié et qui devaient pourtant élever chrétiennement leurs fils, qu'elle voulait, comme je l'ai déjà dit, écrire une histoire de l'Église catholique, où elle eût essayé de mettre en plein jour tous les bienfaits dont le christianisme a enrichi l'humanité. Oh! combien de fois, dans nos causeries intimes, elle a gémi avec moi de ce que par l'élévation de l'âme, le bon emploi du temps et la simplicité de la foi, nous différions si fort de nos ancêtres! Que de fois elle a soupiré de la lâche forfanterie de notre époque, du sot orgueil de tant de gens qui voudraient gouverner tous les peuples et qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes! Elle n'eût pas osé s'ouvrir avec d'autres sur ce sujet; mais elle m'en parlait avec abandon, et bien souvent une larme de sainte indignation ou de pitié souveraine brillait furtivement dans ses yeux. Souvent aussi je l'ai enten-

due alors s'écrier (car, comme je l'ai dit, toutes ses pensées se terminaient à Dieu) : « Seigneur, je vous recommande l'Italie; qu'elle devienne religieuse et forte par toutes ces saintes vertus qui ne fleurissent que dans les cœurs chrétiens. Elle est si belle! elle vous est si chère! et moi je l'aime tant! Oh! qu'il me soit donné de la voir revenir aux nobles travaux, abhorrer la mollesse et le luxe, mettre sa grandeur à obéir à l'Evangile et imposer au monde par sa sagesse et la pureté de ses mœurs. »

On ne s'étonnera pas que, remplie de l'amour de Dieu, Rosa se soit toujours crue bien loin du but où tendait son âme. Comme le grand poëte et l'artiste inspiré qui ne sont jamais contents de leur œuvre, mais gémissent en eux-mêmes de n'y trouver qu'un pâle reflet de la beauté idéale; ainsi le chrétien qui admire et adore en son âme les perfections de son Dieu, se lamente de ne pouvoir les reproduire dans sa vie. Rosa éprouvait ce tourment; elle se jugeait mauvaise, et pré-

férait aux éloges des reproches librement exprimés. Et cependant je puis dire avec vérité que je n'ai jamais découvert en elle le germe d'un sentiment vraiment mauvais, que jamais je n'ai eu à la reprendre d'une chose qui dût sérieusement être blamée. J'étais affectueusement sévère à son endroit : semblable au sculpteur qui, dans la statue dont il veut faire un chef-d'œuvre, ne souffre pas une ligne qui ne s'harmonise avec les autres, je ne pouvais souffrir en elle l'ombre même d'un défaut. Elle reconnaissait ses manquements sur-le-champ, et m'en demandait pardon avec tant d'humilité que bien souvent j'en étais émue jusqu'aux larmes. Il en était de même avec tous nos parents : s'il lui arrivait de leur causer le plus léger déplaisir, elle avouait aussitôt son tort, et pour une simple inadvertance, témoignait un regret qui eût suffi pour une faute grave.

En 1850, je passai quelques mois à Gênes. Sûre dès lors de sa raison, je n'hésitai pas, quoiqu'elle eût à peine quatorze ans, à la laisser sous

la garde de ma vénérable mère, et à lui remettre en partie le gouvernement de la maison. Elle me prouva qu'elle était, en effet, capable de ces soins. Chaque jour elle notait les dépenses, veillait à ce qu'elles ne fussent ni inutiles ni excessives, tenait le linge en bon ordre et exhortait doucement nos domestiques à faire exactement leur devoir. Elle me rendait compte ensuite, en sorte que, malgré mon absence, j'étais instruite de tout ce qui se passait. Un jour son frère crut devoir lui adresser je ne sais quel reproche : elle s'en montra fort émue et répondit avec vivacité. Antonio m'en prévint secrètement, de crainte que sa sœur n'étant pas avertie à temps, ne perdît quelque chose de son aimable douceur. Je profitai de ma fête pour écrire aussitôt à Rosa : je lui rappelais que la douceur des paroles et des manières est absolument nécessaire à toute jeune fille bien élevée ; qu'il faut être reconnaissant des avis qu'on veut bien nous donner, et que les prendre avec hauteur serait le signe certain d'une âme orgueilleuse

et indocile : j'ajoutais que je ne doutais pas qu'elle fût demeurée bien humble et bien douce, et que je la priais de tout cœur de continuer comme elle avait fait jusque-là. A la lecture de cette lettre, elle courut vers son frère, et, se jetant à son cou : « Lis, lis, lui dit-elle, j'ai honte de moi-même. Pauvre mère! comme elle se trompe! elle me croit tout autre que je ne suis. Tu m'as reprise l'autre jour, et j'ai mal accueilli tes paroles : Oh! combien je le regrette! A l'avenir, je te le promets, je serai obéissante et douce. Ma douleur, les larmes que je verse en te demandant pardon, doivent te prouver la sincérité de mes paroles et mon désir de me corriger. » Plus tard elle voulut elle-même m'avouer sa faute.

Cette leçon lui avait profité : elle commença à craindre que sa vivacité naturelle ne la rendît irascible, et se résolut à rigoureusement se surveiller elle-même. Tous les soirs, jusqu'à la fin de sa vie, elle s'examina sur ses paroles et ses actions de la journée, et elle voulut même noter sur

un petit cahier les fautes qui lui échappaient et les victoires qu'elle remportait sur elle-même. Pendant mes absences, elle me tenait au courant de ses différents succès. Tantôt elle m'écrivait : « Je n'ai pas été ce que je voudrais être : » Tantôt : « Dieu aidant, j'ai été ce que vous désirez. » D'autres fois : » Je n'ai qu'un désir, devenir entièrement bonne. Je prie Dieu pour cela : priez avec moi, chère maman. » Sa prière fut entendue, ses longs efforts récompensés. Elle parvint à une douceur inaltérable : son visage serein respirait une paix céleste, et sa contenance humble et modeste attirait à elle tous ceux qui l'approchaient.

Ses autres vertus n'étaient pas moins remarquables. Elle était compatissante pour le malheur, aimait le travail, s'occupait plus des autres que d'elle-même, et, par-dessus tout, se montrait empressée à reconnaître ce qu'on faisait pour elle. Que de fois elle m'embrassa avec effusion pour me témoigner sa reconnaissance !

Que de fois je lui ai entendu dire, avec un accent qui révélait son âme : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné une mère qui m'aime tant! » Oui, je t'aimais, chère enfant, mais hélas! cet amour n'a pu rien ajouter à ta vie. Je serais morte pour te sauver, et il m'a fallu te voir mourir au moment même où tu me devenais plus chère par les nouvelles espérances que je plaçais en toi. Il me semblait que le passé répondait de l'avenir : je te voyais déjà saintement remplir tous les devoirs d'une épouse chrétienne et d'une bonne mère, et je me promettais de ce spectacle un soutien et une consolation pour ma vieillesse. Oh! que ne suis-je morte dans tes bras! C'est toi, chère enfant qui aurais dû me fermer les yeux et de tes mains serrer avec tendresse mes mains défaillantes! Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas voulu? Mais que dis-je? Un chrétien a-t-il le droit, même en ses désirs, d'aller contre la volonté du Seigneur? Tout ce que Dieu fait est bien fait, tout ce qu'il ordonne doit être ado-

ré. Je me résigne donc; je porterai sans toi le fardeau d'une vie qui n'en est plus une; mais, à l'heure où enfin viendra ma délivrance, oh ! je t'en prie, descends du ciel, viens auprès de mon lit comme une chère et désirée vision, et soutiens-moi dans les angoisses de mon agonie. Je t'ai guidée sur la terre, guide-moi un jour au ciel, et d'ici là obtiens-moi du Seigneur foi, patience et amour.

Si j'étais convaincue que ma fille aurait parfaitement rempli tous les devoirs de sa nouvelle situation, ce n'était pas sans motifs. Ses lettres à son fiancé, sa vie tout entière auraient suffi pour qu'il me fût impossible d'avoir un doute. Aidée par la grâce de Dieu qui ne manque jamais aux âmes droites, elle eût continué d'avancer dans les voies où elle marchait depuis son enfance. Mais une conversation, que j'eus alors avec elle, avait encore affermi mes espérances. Nous parlions de ses futurs devoirs de belle-fille : je les lui mettais sous les yeux, je lui disais qu'elle devrait porter dans sa nouvelle maison la douceur, le bon sens,

toutes les vertus qu'elle avait montrées dans la maison paternelle. Elle m'écouta avec attention, puis elle me dit : « Je crois être assurée de trouver dans mes nouveaux parents la bonté indulgente et l'aimable distinction auxquelles j'ai été accoutumée. De mon côté, je deviendrai pour eux une fille tendre et respectueuse, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour leur donner aide et contentement ; nous goûterons ensemble les joies sacrées de la paix domestique. D'ailleurs si, contre mon attente, je venais à m'apercevoir que leur caractère diffère entièrement du mien, ma résolution est prise : avec l'assistance de Dieu, je supporterais seule toute contrariété petite ou grande ; je ne m'en plaindrais pas une fois à Gaétano. Il m'en coûterait trop de troubler la bonne intelligence d'une famille et d'être cause qu'un fils se séparât de ses parents. »

J'étais certaine que cette bonne harmonie à laquelle elle attachait tant de prix aurait régné dans sa maison. La bonté franche et affectueuse de ses nouveaux parents d'un côté, de l'autre sa

prudence, son esprit d'équité et sa délicatesse, ne me laissaient absolument aucune crainte. Cette chère enfant était si éloignée de se préférer à qui que ce soit, de jamais vouloir ce qui n'avait d'intérêt ou d'attrait que pour elle seule ! Je me souviens que je lui parlais un jour de certains cadeaux que je m'apprêtais à lui offrir à l'occasion de son mariage : « Chère maman, me dit-elle, je vous remercie. J'accepterai volontiers; mais pourrez-vous dès maintenant donner l'équivalent à Antonio ? » Et je fus obligée de lui dire que j'avais également pensé à son frère pour qu'elle se montrât contente des présents que je lui annonçais.

Toutes les fois que je pense à la vie de cette enfant, vie courte, mais sainte et laborieuse, mon premier sentiment est de rendre grâces à Dieu qui a bien voulu garder son âme sans souillures. Je suis bien triste ; il semble qu'avec cette enfant j'aie tout perdu jusqu'à mon propre cœur, et pourtant cette tristesse n'est point sans consolations qui me paraissent venir du ciel. Elle est

heureuse, oui, je le crois, parce que je crois que Dieu tient inviolablement ses promesses et communique sa béatitude à l'âme qui l'a aimé, adoré et servi. Mes yeux la cherchent en vain, mais je suis sûre qu'elle ne m'a pas quittée ; elle est toujours à mes côtés, et sa douce voix parle à mon âme, elle me soutient, elle me bénit. Il m'est aussi bien consolant de savoir que ses exemples ont déjà porté de bons fruits. Ils sont d'ailleurs de nature à pouvoir être imités par tous ceux qui sont résolus à bien faire. La vertu, chez elle, ne fut jamais rigide ni austère. C'était une enfant naturellement aimable, à qui la culture des lettres et des arts avait ajouté un nouveau charme. Elle était indulgente pour tous, avait pour tous une tendre compassion. Elle séduisait les cœurs par la grâce de ses manières et l'attrait de sa conversation. Elle n'a pas vécu dans un cloître ; elle a vécu dans le monde et comme y doit vivre une jeune fille chrétienne. Elle a aimé saintement ses parents, ses amies, son pays, son fiancé, tous ses

proches. Par-dessus tout, elle a aimé Dieu, principe et fin de toutes ses affections.

Toute mère qui voudra que ses filles lui ressemblent devra, avant tout, les tenir éloignées de ces plaisirs qui troublent l'esprit, qui corrompent le cœur et font prendre en dégoût les joies calmes et pures de la famille. Jamais elle ne leur permettra la lecture des romans et des poésies où les passions sont trop vivement exprimées. Elle se fera un crime, devant Dieu, de les conduire au théâtre et dans tous ces lieux où de pauvres enfants, ignorantes de la vie, perdent l'innocence et apprennent, même sans le vouloir, l'art si dangereux de la coquetterie. Par ses avis, par ses exemples surtout, elle essayera d'en faire de vraies chrétiennes, accoutumées à recourir à Dieu dans la prospérité comme dans le malheur, à chercher dans l'Evangile la règle de toutes leurs actions, à demander à Notre-Seigneur conseils, lumières et consolations. Elle n'oubliera pas que la vanité est la perte des âmes, et elle

ne leur permettra aucune occupation qui n'ait d'autre but que de leur mériter les louanges des hommes. C'est par toutes ces sollicitudes qu'elle parviendra à les élever pour le ciel, et à les voir vivre à ses côtés, d'une vie sainte et bien remplie.

Notre plus grand bonheur, à nous autres femmes, ce sont nos enfants, quand ils sont bons. Et pour les rendre bons, il faut que nous soyons aidées par Dieu. Or, Dieu nous aide quand nous le lui demandons, car il aime la prière des mères. J'ai commencé à prier pour Rosa, le jour où elle me fut donnée : je l'ai toujours fait depuis, et très-souvent avec tout l'élan de mon âme. Dieu a bien voulu m'entendre : il a abondamment répandu ses dons sur cette enfant. Ai-je maintenant le droit de me plaindre qu'il me l'ait sitôt enlevée ? N'était-ce pas lui qui me l'avait donnée? N'était-il pas libre de la reprendre? Je la pleure et la pleurerai toute ma vie. Mais l'espoir de retourner dans la patrie n'aide-t-il pas à supporter les maux d'un long exil? Et quelle est donc notre patrie, si ce n'est le ciel? Oui, au

ciel, je reverrai Rosa; au ciel, je rendrai grâces au Seigneur de m'avoir choisie, entre tant de femmes meilleures que moi, pour être sa mère, pour former son âme, puis pour apprendre à son exemple à vivre et à mourir chrétiennement. Vous voudrez bien, Monseigneur, demander pour moi cette grâce dans vos prières. Vous voudrez bien aussi excuser les négligences et la diffusion de cette lettre. Je tiens à grand honneur que vous me l'ayez demandée. Vous m'avez ainsi donné l'occasion de montrer une fois de plus quel est le charme et la beauté de la vertu qui a son fondement dans l'Evangile. Je vous prie de daigner en recevoir mes bien sincères remercîments.

J'ai l'honneur d'être avec un vrai et profond respect,

Monseigneur,

De votre Grandeur,

La très-humble et très-dévouée servante,

CATHERINE FERRUCCI.

Pise, 2 janvier 1858.

LE PUY. — TYPOGRAPHIE DE M.-P. MARCHESSOU.

